

CF8.6.2. *Éléments de rhétorique (enseignement des langues).*

Partie II, p. 126 à 245

Exemple 19.-- Type de texte : rhétorique théologique. (126/131)

Kerugma”, en grec ancien, signifie “proclamer quelque chose d’une voix forte”. La “théologie kérugmatique” est donc une “théologie proclamatrice”. À l’époque, on parlait d’“éloquence sacrée”. Après tout, la Bible nous enseigne que “la parole de Dieu” est à la fois perspicacité (information, “lumière”) et puissance (énergie, force vitale). Celui qui “proclame” participe à l’autorévélation de Dieu dans sa perspicacité et sa puissance.

Sören Kierkegaard (1813/1855 ; philosophe religieux protestant danois) - dans le contexte d’un christianisme dégénéré - a réinventé le “discours sacré”.

Il est vrai qu’il est surtout connu pour sa réception après 1918, dont est issu l’existentialisme. Mais cela ne nous intéresse que modérément ici.

Bibl. Hans Friemond, *Existenz in Liebe nach Sören Kierkegaard*, Salzburg/Munich, Pustet, 1965 ;

R. Jolivet, *Introduction à Kierkegaard*, Abbaye S. Wandrille, 1946 ;

H. Redeker, *Existentialism (A journey through philosophical territory)*, Amsterdam, 1949, 47/64 (Kierkegaard) ;

A.C. Overboom, *L’individu de Kierkegaard plus qu’un chercheur de lui-même*, in : Tijdschr.v.fil. 48 (1936) 3 (sept.), 416/448.

S. Kierkegaard s’est trouvé, en plus du christianisme dégénéré, surtout dans le domaine philosophique confronté à

a. la forme esthétique du romantisme (fin du 18e siècle et plus tard), qui se retire des tâches quotidiennes - “réelles” - pour habiter dans un monde imaginaire construit par des artistes sans engagement dans la vie,

b. avec les constructions de pensée de la pensée moderne, surtout celle de Hegel avec son idéalisme absolu, -constructions de l’esprit qui négligent l’homme individuel-concret.

Ces deux présupposés existentiels, c’est-à-dire son engagement dans la vie pratique, constituent l’arrière-plan de sa rhétorique chrétienne existentielle, dans laquelle l’individuologie (E.R. 96) reçoit son application kierkegaardienne : de manière purement générale, l’homme appartient à l’espèce “ homme (il) “, mais de manière individuelle, l’homme est toujours un individu unique, l’individu. Et en tant qu’individu - au milieu d’une réalité aliénée de Dieu - confronté à ce que Dieu attend de lui à travers la révélation biblique.

A.-- Le contexte.

Le postulat de base de Kierkegaard lui-même est que l'être humain que nous sommes individuellement, toujours et encore, "existe". L'"existence" n'est pas ici comprise sans conteste dans le sens platonicien d'une "existence réelle" opposée à l'"être" (existence/essence). Ni (certainement) au sens de J.-P. Sartre, chez qui l'"existence" s'oppose à l'"essence" (où "essence" signifie autant que "idéal irréel").

Exister", c'est se former en tant qu'être humain, en tant qu'être humain existant, dans la lutte pour la vraie vie. En ce sens, Dieu n'"existe" pas (car il n'a pas à trouver son chemin) ; l'animal n'"existe" pas non plus (car il est mû par des certitudes instinctives). Seul l'homme "existe". - L'anthropologie philosophico-théologique est donc centrale dans le kierkegaardisme.

"L'homme - pour le dire dans le langage de Kierkegaard - est un composé d'infini et de finitude,-- de ce qui est temporaire et de ce qui est éternel,-- de liberté et de nécessité". (Friemond, o.c., 12).

Ou encore : "L'homme est esprit. Qu'est-ce que l'"esprit" ? L'esprit, c'est être soi-même. Être soi-même est un rapport à soi-même". (O.c., 12). En d'autres termes, parce que l'homme, en tant qu'individu, réfléchit sur lui-même tout en travaillant à quelque chose dans la vie, il est un être réfléchi.

Une réflexion introspective... Overboom, a.c., souligne : l'introspection de Kierkegaard - introspection, réflexion - est centrale, mais elle est toujours profondément ancrée dans une relation, avec les autres êtres humains et avec Dieu. Ce qui est tout sauf de l'"individualisme" (ce que les informateurs superficiels sur Kierkegaard continuent de penser).

B.-- Les modes existentiels... Selon Kierkegaard, l'homme peut "exister" de différentes manières.

B.1.-- L'existence "esthétique" (= recherche du plaisir).

Nous l'avons déjà vu : certains romantiques se sont réfugiés dans un monde de beauté. Pour l'homme hédoniste à l'écoute de la jouissance - parfois raffinée - la vie, avec les autres et tout ce que le monde a à offrir, est "de valeur" dans la mesure où la vie, les autres et tout ce que le monde a à offrir "paraissent agréables" (Friemond, o.c., 43/77 (*Das ästhetische Stadium*)).

La tentation est grande, chez tout être humain, de fuir dans ce mode d'existence "irréel" (éloigné de la réalité).

B.2.-- Le mode d'existence "éthique" (égoцентриque).

Veillez noter : Kierkegaard ne condamne pas le comportement consciencieux (le contenu de la moralité). Il condamne les comportements consciencieux complaisants.

L'homme "éthique", au sens de Kierkegaard, considère la vie, les autres et tout ce que le monde offre comme "précieux", dans la mesure où cela est justifiable "en conscience", même si ce n'est pas agréable. Un sens élevé du devoir en est la marque distinctive.-- Cf. Friemond, o.c., 77/104 (Das ethische Stadium).

B.3.- L'homme religieux.

Kierkegaard mélange, dans une large mesure, le religieux général et le chrétien-religieux. Cette distinction s'applique certainement dans une certaine mesure :

a. Les religions non bibliques pratiquent la "religion", c'est-à-dire qu'elles accordent une attention révérencieuse aux pouvoirs (êtres, forces, processus) extraterrestres, mais sans l'apport d'une quelconque nature biblique ;

b. La religion biblique, par contre, présuppose, purifie et surtout exalte à un niveau surnaturel tout ce que les religions païennes incluaient. Kierkegaard, en tant que philosophe (et non principalement en tant que théologien), accorde une attention particulière à Dieu et à ce que le Dieu biblique appelle "existant".

L'homme bibliquement religieux considère comme "précieux" tout ce qui favorise sa relation avec Dieu en tant qu'être unique pour Dieu - cf. Friemond, o.c.1 105/140 (*Das religiöse Stadium*).

Par comparaison... Ne pensez pas que Kierkegaard est seul avec ses trois "étapes" (comprenez : étapes existentielles).

a. B. Halda, *La pensée de Maine de Biran*, Paris / Montréal, 1970.-- Maine de Biran (1766/1824), avec son concept de "je veux", l'un des précurseurs de l'existentialisme (français), est passé par les "trois étapes" sans s'en rendre compte au préalable. Il a d'abord vécu de manière plutôt indulgente ("stade esthétique") ; puis la volonté de vivre consciencieusement s'est éveillée en lui ("stade stoïcien-éthique") ; enfin la grâce de Dieu l'a touché ("stade mystique").

b. P.-L.. Landsberg, *Die Welt des Mittelalters und wir (Ein geschichtsphilosophischer Versuch über den Sinn eines Zeitalters)*, Bonn, Cohen, 1925, 105/120 (*Eine christliche Weltanschauungspsychologie*). Landsberg (1905/1944 ; penseur personnaliste), à la suite de S. Augustin, Pascal et Kierkegaard, distingue trois attitudes fondamentales :

- a.** Épicurisme (Montaigne), une philosophie de la jouissance ;
- b.** Stoa (Épictète), un mode de pensée moralisateur et hautain,
- c.** Le christianisme de patronage (Platon, Jésus), une transgression des deux modes d'existence précédents.

C.-- La rhétorique de Kierkegaard.

La tâche centrale est de “réintroduire le christianisme dans la chrétienté”, comme il le dit lui-même.

C.1.-- La structure rhétorique.

Comment le christianisme - le pur message de la Bible - peut-il être restauré dans la chrétienté, c'est-à-dire dans le peuple qui se trouve en son sein - le milieu de Copenhague - au sein duquel il y avait beaucoup de pseudo-christianisme, beaucoup de “ païenisme “ et de dégénérescence ?

Communication directe et indirecte.

Cfr. Friemond, o.c., 24/26 (Die indirecte Mitteilung).

1. Ne sont directement communicables que les “vérités objectives” (les résultats de la recherche objective, - les “systèmes”, comme le système hégélien). Ici, la logique pure et la communication logique prévalent.

2. Une vérité, cependant, pour laquelle “je” - “vous”, “nous” - vit, à partir de laquelle on vit, n'est communicable qu'indirectement. C'est une vérité existentielle, c'est-à-dire une vérité objective dans la mesure où je veux qu'elle joue un rôle actif dans ma vie pratique - mon “existence”.

Dès que quelqu'un exprime une telle vérité de la vie en “termes objectifs” - un raisonnement purement froid - et qu'il essaie en même temps de la faire accepter - ce qui est la “communication” dans le langage de Kierkegaard - cette vérité perd son caractère “existantiel”.

Le “prochain” - terme biblique désignant le “semblable” -, s'il veut s'approprier la vérité biblique de manière individuelle et “sincère”, doit avoir la même attitude de vie (choix, effort, “engagement”, implication) ou du moins une attitude similaire.

En d'autres termes : quelqu'un voit qu'un de ses semblables mène une vie chrétienne authentique et est immédiatement “édifiant” (c'est-à-dire qu'il donne lieu à une véritable existence chrétienne) ; il est impressionné par cela et est immédiatement contraint de choisir pour ou contre ; dans le meilleur des cas, il apprend, à sa manière, à mener une vie chrétienne.

C.2.-- La méthode rhétorique.

Cfr. Friemond, o.c., 26/31 (*Die Methode Kierkegaards*)... La communication existentielle exige sa propre méthode.

a... Psychologiser... Friemond, s'appuyant sur les textes et le contexte, rejette les tentatives d'interprétation purement psychologique de Kierkegaard - y compris psychanalytique. C'est nécessaire : “Il n'y a guère de biographie de Kierkegaard qui soit exempte de telles tendances”. (O.c., 27).

Par exemple, Pierre Mesnard : il caractérise Kierkegaard dans son attaque contre l'église d'Etat danoise (symbole du christianisme dégénéré) comme “ une personnalité perturbée “ (d'après H.B. Vergote, *Sens et répétition (Essai sur l'ironie kierkegaardienne)*, Paris, Cerf, 1982).

b. -- Sociologues

Ils saisissent bien une certaine facette de la personnalité de Kierkegaard dans la société, mais c'est très insuffisant.

Note. - Mésologie” signifie “étude du centre de la vie”. Le Vergote précité le souligne : sans le centre de Copenhague, Kierkegaard ne peut tout simplement pas être compris.

Même des personnalités aussi éminentes que Jean Wahl et Pierre Mesnard dénaturent Kierkegaard - Wahl en allemand, Mesnard sur le plan psychologique - en l'interprétant en dehors de son milieu... Cela montre à quel point la thèse structuraliste du “texte et seulement le texte” (et encore, seulement sur le plan sémiotique-sémiologique) peut s'avérer médiocre.

c.-- La “phaséologie”

La “phaséologie” est “l'étude des phases (étapes) par lesquelles passe une chose”. Friemond dénonce un certain nombre de spécialistes de Kierkegaard qui pensent que l'on peut effacer des étapes fondamentalement distinctes dans la vie et les écrits de Kierkegaard.

Kierkegaard lui-même est explicite : “(...) Ce que je suis en vérité en tant qu'écrivain, -- que je suis et que j'ai été un écrivain religieux, -- que mon activité totale d'écrivain concerne le christianisme, à savoir devenir chrétien (...)”.

C'est ainsi que Kierkegaard caractérise lui-même son statut d'auteur non évolutif... Friemond : il a constamment écrit des œuvres esthétiques et philosophiques qui se reflétaient dans des œuvres édifiantes-religieuses. Si l'on veut à tout prix parler de “développement” (le mot d'ordre des phaséologues), alors “de moins de croyance réelle à plus de croyance réelle”. Voilà pour les erreurs d'interprétation.

Maintenant, la structure de la rhétorique.

(A) Détermination. Kierkegaard : “La majorité de la chrétienté est ‘une fraude inouïe’. Plus précisément, la majorité des chrétiens actuels “pensent” (s'imaginent) qu'ils sont “chrétiens”, alors qu'ils pratiquent fondamentalement - au mieux - un paganisme éthique (conscientieux).

(B) Réaction. - Rien ne doit être abordé avec autant de prudence que l'auto-illusion (quant à savoir si l'on est un vrai chrétien ou non). C'est la prémisse par excellence.

En outre, il applique la méthode de Socrate : il recherche le christianisme actuel, dégénéré, là où il peut se trouver,--.

à Copenhague même. Socrate se rendait également à l'agora pour rencontrer les sophistes, entre autres, là où ils étaient actifs.

(1) Kierkegaard s'exerce au vrai christianisme : sans faire lui-même l'expérience du christianisme, de plus en plus - on n'est pas déjà chrétien, mais on le devient -, il ne peut pas travailler de manière exemplaire.

(2) Dans la foulée, il applique la méthode indirecte : si on attaque directement un chrétien délirant, on le renforce dans son délire, oui, on l'aigrit.

Les œuvres de Kierkegaard.

(1) Les œuvres esthétiques (et philosophiques) doivent être lues. Si on aime les lire, on attire l'attention.

(2) Les œuvres édifiantes servent à confronter l'attention éveillée avec le Dieu du christianisme. Afin d'appeler au choix.

Pragmatique.-- - Que cette intention réussisse ou échoue est imprévisible. Après tout, on n'a aucun contrôle direct sur le libre arbitre et l'engagement de son "voisin". La conversion à Dieu est en tout cas une question de logique : la personne à qui l'on s'adresse doit comprendre par son esprit ce qu'est le message. La conversion à Dieu, cependant, est plus : l'esprit tout entier - la raison et l'intellect, mais aussi l'esprit et surtout la volonté - doit confirmer ce que l'intellect a compris.

En conclusion, il n'est pas question d'"irrationalisme".

Le danger de la vanité... "Pour pouvoir vraiment aider mon prochain, je dois moi-même être parvenu à une compréhension plus profonde que la sienne. Je dois d'abord comprendre ce qu'il comprend. Si je ne le fais pas, ma compréhension plus profonde n'est d'aucune utilité....."

Toute aide réelle (...) commence par une sorte d'humiliation : celui qui aide doit d'abord se sentir plus petit que celui qu'il veut aider. Il doit comprendre que "aider" n'est pas "gouverner" mais "servir". (Friemond, o.c., 31).

Note : Cela ne signifie pas que la rhétorique grecque ancienne est sans valeur.

Echantillon bibliographique- J. Smit, *The Epistle to the Galatians*, Boxtel/ Leuven/ Brugge, 1989 -- L'auteur prétend que Paul applique la *Rhetorica ad Herennium* (un ouvrage ancien) dans cette lettre. La conception de la lettre de Paul est celle d'un discours politique.

Paul tente de soulever la question suivante : "Comment les chrétiens des nations partageront-ils les promesses de Dieu avec les chrétiens des Juifs (qui ont une longueur d'avance grâce aux promesses divines faites à Abraham) ?"

Echantillon 20.-- Manipulation 1 (manipulation de texte), (132/134).

Les exemples suivants n'ont qu'un seul but : apprendre à rédiger un article (par exemple, une thèse).

Comme dans la section précédente, nous procéderons de manière inductive, c'est-à-dire par échantillonnage.- Comme le dit M. Canto, éd., Platon, Euthydème, Paris, 1989, 181, il y a le "legein", la lecture, d'un texte et il y a le "surtgrafestha" ; composer soi-même un texte. En revanche, lorsqu'on rédige, - ou plutôt prépare - un traité, on fait les deux simultanément. On lit, avec intelligence, et on compose son propre texte, avec des morceaux... Ce n'est pas toujours facile. Voici donc un exemple.

L'exposé méthodique d'un système d'apprentissage.

Il arrive que l'on doive exposer - tout ou partie - d'une doctrine" -- On connaît bien, depuis l'intoxication du structuralisme, les travaux de trois élèves de Ferdinand de Saussure (1857/19131), qui ont analysé la langue comme un système de signes en circulation dans une société. Ch. Bally/ A. Secnehaye/ A. Riedlinger, publ. *Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique*, Paris, 1916-1, 1931, 7/11 (*Préface de la première édition*), explique comment, après la mort de leur maître, trois élèves ont méthodiquement développé le témoignage de l'enseignement vivant de leur professeur en un véritable livre.

La méthode.

La méthode est la comparaison raisonnée.

1.- Le donné et le demandé (souhaité).

Les mathématiciens de la Grèce antique appliquaient déjà systématiquement ce double "truisme". De Saussure est mort avant que son œuvre ne soit publiée. Le "corpus", c'est-à-dire la collection totale (résultat de l'induction sommative) ou l'inventaire des textes, était constitué, en 1913, de notes très rares.

"Il a fallu recourir aux notes écrites par les étudiants - au cours de trois séries de conférences à l'Université de Genève (1906/1907 ; 1908/1909 ; 1910/1911)". Voilà pour ce qui est donné, et maintenant pour ce qui est demandé. La tâche était la suivante : élaborer, sur la base du corpus, une représentation fidèle de la doctrine de Saussure, tant dans ses parties que dans son ensemble (le système).

2 -- L'élaboration.

L'hypothèse (de travail) ou la prémisse était : il existe un système strict dans les textes disponibles (corpus).

La comparaison méthodique - application de la méthode comparative - des textes disponibles devait révéler le système.

2.1. Le contenu.

“Qu’allions-nous faire de ces matériaux ? Un premier travail de critique textuelle était nécessaire pour chaque cours et pour chaque détail de celui-ci. Il fallait comparer toutes les versions pour arriver à l’idée, une idée dont nous n’avions que des échos et même parfois des échos contradictoires. Car de Saussure appartenait au type de personnes qui se renouvellent constamment”. -

2.2. Le(s) formulaire(s).

Les éditeurs posent ensuite la question du style (stylistique). -- “Et ensuite ? La forme du texte propre à l’enseignement oral - souvent en conflit avec la forme propre au livre - a posé les plus grands problèmes”.

Quatre environnements possibles... Comme il sied aux structuralistes, les étudiants de Saussure conçoivent - avant de les élaborer - une collection de formes textuelles possibles. En particulier :

- a. publier tout dans sa forme originale (non éditée),
- b. publier un seul cours,
- c. extraire les parties originales du texte (ce en quoi de Saussure se distingue des autres linguistes),
- d. créer un nouveau texte à partir de l’ensemble du corpus, y compris les notes personnelles de de Saussure.

Tels sont les choix possibles a-priori.

Le choix empirique parmi la somme des possibilités.

Les auteurs expliquent. Nous nous attardons sur leurs réflexions car c’est un aspect inhérent à presque tous les traités.

a. Tout publier sous la forme du texte original... Impossible. Les répétitions, inévitables dans une exposition libre, -- les chevauchements (par lesquels des parties du texte sont partiellement identiques), -- les changements de formulation, -- tout cela aurait donné à une telle publication un aspect disparate”. (O.c . 9). En d’autres termes, il n’y aurait pas eu d’uniformité stylistique.

b. Se limiter à un seul cours... Et puis : lequel des trois ? Dans ce cas, on passe à côté de la richesse des autres cours... Même le troisième, le plus complet et le plus définitif, ne donnerait pas une image complète des théories et des méthodes de de Saussure. (Ibid.)... En d’autres termes, l’ensemble du système n’y serait pas présent.

c. Publier certaines parties particulièrement originales du texte. -

“Si cela nous a plu au début, il est vite apparu que cette méthode de travail allait discréditer la pensée de notre maître. Car seuls des fragments ont été produits. Et ce d’une construction dont la portée ne devient apparente que lorsqu’elle est là dans son intégralité”. En d’autres termes : encore le système (et non ses fragments).

d. Une reconstruction de la cohérence : de toutes les parties.

“Cette sortie est, à notre avis, également plus rationnelle :

i. sur la base du troisième cours

ii. préparer une reconstitution - destinée à montrer la cohérence (“synthèse”)

iii. mais de telle sorte qu’il a été fait usage de la totalité des matériaux textuels disponibles, y compris les très rares notes de de Saussure lui-même”. En d’autres termes : elle est devenue une commémoration dans laquelle un élément personnel-individuel joue certainement un rôle (ce qui est le cas dans toute représentation).

“Nous nous sommes risqués à une re-création d’autant plus précaire qu’elle devait être, en même temps, une reproduction complète de la pensée de de Saussure.

C’est de ce travail de comparaison et de reconstruction qu’est né le livre”. (Ibid.).

Note.-- Nous avons brièvement évoqué le structuralisme issu de la sémiologie de de Saussure, E.R. 29.

Échant. bibliogr.: H. Aarsleff, *From Locke to Saussure (Essays on the Study of Language and Intellectual History)*, Londres, Athlone Press, 1982 ;

P. Wunderlich, *Saussure -Studien (Exegetische und wissenschaftsgeschichtliche Untersuchungen zum Werk von F. de Saussure)*, Tübingen, G. Narr, 1981 ;

M. Frank, *Was ist Neostrukturalismus*, Francfort, 1984.

Le livre d’Aarsleff retrace l’histoire des théories du langage depuis J. Locke (1632/1704 ; le grand illuminé), Leibniz, Condillac, Herder, Humboldt, Wilkins, Bréal, Taine, Wordsworth jusqu’à de Saussure. Cela montre l’importance décisive de Et. (Bonnot de) Condillac (1715/1780 ; *Traité des sensations* (1754), penseur sensualiste, influencé par J. Locke).

L’empirisme anglo-saxon en est à l’origine (en discussion avec, par exemple, Leibniz). L’accent est mis sur le fait que la langue est le fondement de la connaissance et de la culture humaines.

Il en ressort immédiatement que notre connaissance humaine, lorsqu’elle s’exprime dans le langage, est socialement déterminée. Immédiatement, il apparaît également que de Saussure e.g. et vrl. Taine ... sans le mentionner une seule fois. Ce qui fait penser au grand fondateur du structuralisme.

Exemple 21.-- Théorie de la traite des êtres humains 2 (topique (banal)) (135/137).

Échant. bibliogr.: R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris, 1985, 142s. (*Les lieux communs*),-- 143ss..(*Les lieux spéciaux*) ;

E.A. Curtius, *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, Berne, 1948 ; G.u.I, Schweikle, *Metzler Literaturlexikon*, Stuttgart, 1984, 442f. (Topos) -- En grec ancien, "Topos" signifie "endroit où l'on peut trouver quelque chose". En rhétorique et en dialectique, il est alors appelé "lieu commun" (lat. : "locus communis").

Développement.

a.1. En heuristique (E.R. 09) ou dans la doctrine de la découverte, topos, lieu (commun), signifie "un point de vue général ou privé qui sert de prémisse pour trouver des pensées (arguments)".

Note. - Dans les *Topiques* d'Aristote, on en trouve vingt-huit exemples : pour prouver un modèle (théorème), on prend par exemple les détours du contre-modèle ou on cherche quelque chose de semblable (second modèle), - ce qui peut être appliqué un nombre infini de fois.

a.2 Cette méthode antique se développe dans l'Antiquité tardive, au Moyen Âge et à l'époque moderne (Renaissance) pour devenir ce que l'on appelle aujourd'hui des "clichés". Il s'agit de modèles de comportement préconçus (notamment la formation de textes). Par exemple, "Le monde est mauvais", -- qui peut être répété un nombre infini de fois,

Note.-- A.C. Zijderveld, *De tirannie van het cliché*, Deventer, 1982 dans lequel une analyse sociologique est faite du cliché en tant que phénomène culturel : "Un cliché est une forme traditionnelle d'expression humaine qui - du fait de son utilisation répétée dans la vie sociale - a perdu son pouvoir de signification original, souvent ingénieux". Nous avons à l'esprit des expressions telles que "Like attire like" ou, en français, "Les extrêmes se touchent". -- Si vous voulez : la forme usée de banal (le sens péjoratif).

b. Les Lumières et les rationalistes du XVIIIe siècle, en raison de leur critique de la tradition et de leur désir d'innover, ridiculisent les lieux communs.

b.1. Néanmoins, les gens continuent généralement à utiliser les platitudes, pour leur valeur, et de nouvelles platitudes sont introduites (par exemple, "Ils nous manipulent", dans les cercles de la Nouvelle Gauche). -

b.2. La littératologie (à partir de Curtius (1948)) et, plus largement, la neurologie du veau actualisent et rétablissent l'étude des communs.

Toutes les traditions qui prévalent dans une société dans tous les secteurs culturels - textuels et extratextuels - sont des objets d'analyse. Nous disons : "habitudes établies ou même coutumières".

Pouvez-vous imaginer un psychanalyste qui n'utilise pas "le complexe d'Œdipe" ou "le Es, le Ich, l'Ueber-Ich" comme une platitude ? Chaque profession a ses platitudes qui sont devenues des habitudes. Écoutez le scientifique positif : "Quels sont les faits ?" Il y a toujours cette phrase d'arrêt.

Platitudes universelles et privées.

a. Les thèmes généraux

Ceux-ci appartiennent à l'ontologie. Pensez aux modalités : "nécessaire/non nécessaire/non nécessaire (impossible)" : Cela illustre la paire d'opposés "être(le) / non-être(rien)". L'être(de) à son tour est toujours le couple "existence/ essence" (factualité/ manière d'être).

Il en est ainsi depuis Platon. Ces biens communs transcendants et globaux étaient appelés "topoi koinoi" (loci communissimi).

b. Les platitudes privées

Ceux-ci appartiennent aux composantes de la réalité. -- On les appelle "eide ou idia" (species, propria) -- Par exemple, l'économie, la politique, la psychanalyse, etc. ont leurs propres platitudes.

Ainsi, un théologien traditionnel raisonnera de la manière suivante : l'Écriture est la première platitude, les Pères de l'Église la deuxième (moins d'autorité), la théologie la troisième (encore moins d'autorité). C'est là qu'il cherche ses arguments. Ce sont les "lieux de référence". C'est ainsi que l'on raisonne au tribunal : "Laissez un crime impuni : toute une série de crimes suivront".

L'originalité comme résurrection des lieux communs.

Regardez les personnes qui veulent faire ou être originales : en y regardant de plus près, on s'aperçoit qu'elles ne font que réactualiser (singulièrement rendre réel) un modèle qui est peut-être usé.

Échant. bibliogr.: F. Brunetière, *Histoire et littérature*, 3 t., Paris, 1893/1898.

Brunetière (1849/1906), au t. 3 (*Théorie du lieu commun*), dit : " J'apporte ici le paradoxe que le lieu commun est la condition même de l'inventivité littéraire (...). Je parle du roman, du théâtre, de la poésie : rien n'est créé à partir de rien.... Plusieurs générations humaines ont dû vivre du même concept pour qu'une main de maître le transforme. L'originalité, par excellence, ne consiste pas à tirer quelque chose de son propre être, mais à mettre son empreinte sur ce qui est commun....

Être créatif (imaginatif), ce n'est pas trouver quelque chose en dehors du lieu commun : c'est renouveler ce lieu commun en le réorientant".

Note -- Nous nous référons ici à J. Kristeva, *Sémiotikè (Recherches pour une sémanalyse)*, Paris, 1969 : nous répétons, soit servilement, soit originellement, ce que d'autres ont dit avant nous. En d'autres termes, chaque texte se réfère à des textes antérieurs et est intelligible "intertextuellement".

Note -- "On peut dire que l'art de la musique -- dans son développement et son histoire -- repose dans une large mesure sur le principe de la variation.

Le poète du ton crée avec un donné - le thème - qui est lui-même une création.

En fait, le thème est déjà une variation sur le silence (présent dans les éventuelles pauses) ou sur les douze notes de la gamme.

Une des extrémités de l'art de la variation est le "da capo" (la simple répétition d'un thème). Les autres sont les variations sans thème (la "creatio ex nihilo" (création à partir de rien)), comme l'a fait Webern dans son opus 27 (*Variations pour piano*)". (J. van Ackere, *What they made of their theme (The art of variation)*, in : Streven 1982 : Jan., 338).

On peut voir le lieu commun comme un thème sur lequel des variations infinies sont possibles". "On pourrait aussi parler des variations sur le même thème dans les arts visuels. Par exemple, sur les différentes versions de la Cène (du Tintoret), sur les séries sur le motif "la cathédrale" ou "les meules" de Monet.

Sur les formes de variation en littérature, voir par exemple H. Petri, *Literatur und Musik (Form- und Strukturparallelen)*, Göttingen, 1964.

En outre : R. Queneau, *Exercices de style*, J. Weinheber, *Variationen*, F. Chabrin, *Paroles tissées* (avec musique de Lutoslauski). Ou encore : la structure des variations dans les nouvelles de D. Buzzati (*Sette Piani* (Sept étages), *I Sette Messageri* (Les sept frontières), Crescendo), où chaque paragraphe séparé est une variation sur le motif du premier (frapper à la porte)". (Id., 351).

Comme le dit très justement L 'auteur , le même thème exprime les différents tempéraments : "Sur le même thème de Schumann - tiré de ses Bunte Blätter - sa femme et son ami écrivent tous deux des variations". (A.c., 339).

Exemple 22.-- Théorie de la traite des êtres humains 3. (138/139).

Bene currunt sed extra viam” disait autrefois S. Augustin (“Ils marchent bien, mais hors de la voie”). C’est le cas lorsque les textes sont rédigés sans avoir une idée claire du donné (ce qui est disponible dès le départ) et du demandé (ce qui est recherché).

Par exemple, un professeur donne comme sujet “Jean-Jacques Rousseau”. Immédiatement, la question se pose : “Qu’a dit le professeur ?

Par exemple : **a.** il n’a rien dit (alors vous avez un donné mais vous déterminez la tâche, le voulu) ;

b. il ajoute : “Trouvez quel rôle la société établie joue dans l’éducation de l’enfant chez Rousseau”. Dans ce cas, votre tâche est déjà définie et la question clarifiée.

Voilà pour ce que l’on peut appeler “l’herméneutique de la tâche”, la saisie la plus précise possible du sujet et de la tâche.

Note.-- P. Brunel e.a., *Qu’est-ce que la littérature comparée ?*, Paris, 1983, 115/134 (Thématique et thématologie), distingue la thématique, en tant que méthode, de la thématologie (traduction de l’allemand Stoffgeschichte ou même Motivgeschichte, c’est-à-dire l’étude des themata).

P. Brunel, dir. *Dictionnaire des mythes littéraires*, Ed. du Rocher, 1988, est un ouvrage encyclopédique sur un certain nombre de thèmes récurrents de la belle-lettre.

Par exemple, M.-J. Bénéjam-Bontemps, dans o.c., 1188/1207, parle de Satan dans la littérature (“*Satan, héros romantique*”).

Brunel appelle ces thèmes des “motifs”. Mais avec cela, nous sommes dans l’étude des lieux communs parmi les thèmes.

Note.-- Elisabeth Frenzel, *Motive der Weltliteratur*, Stuttgart, Kröner, 1988 ;

id., *Stoffe der Weltliteratur*, Stuttgart, 1961, parle d’histoires (légendes, mythes, -- romans) qui sont souvent répétées : les “motifs d’histoires” sont des données qui apparaissent régulièrement. Par exemple : déterminer la véritable identité d’un enfant trouvé, le trompeur qui est lui-même trompé (harmonie des contraires), la tension entre l’amour et la différence de classe.

Macro- et microthématiques.

K. Bertels/ D. Nauta, *Inleiding tot het modelbegrip*, Bussum, De Haan, 1969, 86v., attire l’attention sur la différence d’échelle dans le domaine des études historiques.

L. Juste avant la Seconde Guerre mondiale (1939/1945), L. Fèvre élargit la science historique, trop axée sur l'histoire purement politique, à l'"histoire des mentalités".

Fernand Braudel (1902/1985 ; "le pape des historiens"), élève de Fèvre, a repris cet élargissement du thème de l'histoire dans un cadre encore plus large :

- a. la micro-histoire ("ce qui évolue avec l'heure ou le jour"),
- b. l'histoire à moyen terme (une évolution sur plusieurs décennies),
- c. une longue histoire ("d'Homère à Goethe").

On voit le thème varier !

F.R. Ankersmit, *Deux formes de narrativisme*, in : Tijdschr.v.Filos. 50 (1988) : 1 (mars), 40/81 (cf. sa Logique narrative, La Haye, 1983), attire l'attention sur la "*micro-théorie*" de Carlo Ginzburg : une quantité inhabituelle d'attention est accordée à des détails apparemment sans importance afin de les présenter comme une "histoire réelle".

Cela va vers la monographie. Ainsi dans C. Ginzburg, *The Cheese and the Worms*, Amsterdam, 1981.

Note - Pensez à W. Windelband (1848/1915 ; axiologiste néo-cantien), *Geschichte und Naturwissenschaft* (1894), avec sa notion d'"idiographie" (exposant abondamment le singulier).

Jacques Derrida, connu entre autres pour sa *Grammatologie* (1967), est connu pour ses études thématiques à petite échelle : il consacre par exemple une attention inhabituelle à un texte détaillé (une note de bas de page, par exemple) situé dans un grand texte afin de démontrer une "textologie réelle".

Conclusion... Inductivisme...

Le détail - une petite chose -

a. met en équation (métaphoriquement) d'autres détails (tous les détails semblables) et implique une généralisation,

b. est lié au reste (métonymiquement) (l'ensemble du contexte) et englobe l'ensemble. Ainsi, les détails éclairent (métaphoriquement par la ressemblance, métonymiquement par la cohésion) ce qui se trouve au-delà de ces détails.

Mais il s'agit d'induction : les détails sont des échantillons dans les collections et les systèmes.

Comme le dit Ankersmit : la microthématique a. à la place de et b. dans le cadre de la macrothématique, fait que des thèmes étendus sont parfois vus d'une manière totalement différente.

En se plongeant dans la guerre mondiale d'un jour sur le front de l'Yser (1914/1918), un historien peut jeter une lumière profondément différente sur l'ensemble de la Première Guerre mondiale et sur la collection des deux guerres mondiales. - Le thème, qui est donné, est donc déterminant.

Exemple 23.-- Théorie de la traite des êtres humains. (problèmes/ problematologie). (140/141).

Commençons par le contexte.

M. Meyer, *Logique, langage et argumentation*, Paris, 1982 ;

id. *De la problématique (Philosophie, science et langage)*, Liège-Bruxelles, 1986, traite du langage. Le système “question/réponse” est la préposition prédominante sur laquelle Meyer met l’accent : c’est la langue qui pose problème.

C.J. Macmillan/ J.W. Garrison, *A Logical Theory of Teaching, I (Erotetics and Intentionality)*, Kluwer, 1988, souligne l’essence de l’activité d’apprentissage : enseigner quelque chose à un autre, c’est “répondre aux questions que les auditeurs (devraient) se poser sur un thème”. C’est ce qu’on appelle l’“érotique” (du grec ancien “erotao”, je (sous) demande), la théorie de la demande.

En fait, un texte, y compris un “traité”, est une réponse à des questions qui sont posées ou devraient être posées.

Échant. bibliogr.: M.Roustan, *La dissertation littéraire*, Paris, s.d., 5/42, parle longuement de la problématique, c’est-à-dire des questions qui découlent (ou devraient découler) du thème.

P.R. Bize/ P. Goguelin/ R. Carpentier, *Le penser efficace, I (Le fonctionnement mental)*, contient un chapitre “*Les étapes préparatoires de la problématique*” et II (*La problématique*) - Paris, 1982 - trahit un nouveau terme : “problématique”.

Le mode problème.

“Status quaestionis”, Fr. : “l’ état de la question”, est l’état du problème que le thème soulève.

Une méthode. Comment les questions surgissent-elles dans notre esprit ? Entre autres, et surtout, en écoutant les autres.

Hérodote d’Halikarnassos (-484/-425), très influencé par les Milésiens (Thalès et autres), adopte une approche démocratique : “Lui, l’adorateur enthousiaste, mais pas naïf, de la démocratie athénienne, permet à tous ceux qui ont quelque chose à dire sur le sujet de s’exprimer, sans montrer aucune sympathie ou antipathie”. (D. Teuffen, *Herodot*, Wien/Munich, 1979, 65).

Platon d’Athènes procédait de la même manière démocratique : pensez à son inventaire des opinions (dominantes) sur la justice (= vie consciencieuse), dans sa *Politeia* (comme A. Henderickx, *De rechtvaard in De Staat van Platon*, in : Tijdschr. v.Filos. 7 (1945) : 1/2, 19/34 (vrl. 32), dissertation).

Toutes les opinions y sont discutées, y compris celles que Platon rejettera en bloc. De cette façon, on construit un problème, on apprend à découvrir des questions.

Modèle... J. Kellerhals, dir..., *Figures d'équité (La construction des normes de justice dans les groupes)*, Paris, 1988.

Étant donné que les ressources d'un groupe sont réparties équitablement.

Question : Quelles sont les prémisses - "les normes" - d'une telle répartition équitable ?

Le raisonnement est le suivant : si A (prémisse), alors B (distribution de la loi) ; bien, comme lemme (hypothèse de travail) B ; donc A.

Ce qui, dans le langage platonicien, est appelé "méthode analytique", dans le langage de Jevons - Lukasiewicz "méthode réductrice".

L'ouvrage donne quatre réponses à cette question;-.

a. Le relativisme. Méthode : on compare les propositions factuelles qui régissent le discours.

Conclusion : ils sont tellement différents les uns des autres qu'ils sont purement "relatifs", c'est-à-dire dépendants des situations (il n'y a pas de règles générales).

b.1. L'économisme. Les intérêts des individus et des groupes sont calculés en chiffres, à partir desquels la justice distributive est déduite de la manière la plus équitable possible.

b.2. Le fonctionnalisme. Les "fonctions" (= ce à quoi sert la richesse en définitive) dominant l'invention des règles de distribution.

b.3. Interactionnisme. C'est la propre hypothèse de Kellerman, professeur à l'Université de Genève. Les "facteurs" d'intérêt dans la division sont conçus comme étant "en interaction". En d'autres termes, ils forment un système dans lequel aucun facteur ne peut être privilégié ou sous-évalué.

Mais ces facteurs sont nombreux : statut (sexe, race), statut social (riche, pauvre), sentiment (mépris, respect), nature des valeurs économiques (argent, services, protection), objectifs (chacun pour soi (= modèle d'harmonisation), compétitivité du groupe), type de groupe (famille, groupe professionnel), privilèges (promotion du talent, récompense de l'effort), processus de distribution (consultation démocratique, appel à l'extérieur, autorité), etc,

Note - Ch. Widmer, *Ethique (Justice pour un, justice pour tous)*, in : Journal de Genève 28.01. 1989, dit : "En fait, le livre ne nous mène nulle part : il accorde une attention particulière à toutes les nuances des faits".

En d'autres termes, trois théories sont réfutées comme étant inadéquates et la propre théorie est sans fin. Conséquence : le livre équivaut à un nouvel état problématique.

Exemple 24.-- Théorie du trafic 5 (sujet : types). (142/144).

Échant. bibliogr.: O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Vienne, Herder, 1959-5, 10.

Les scolastiques du Moyen Âge (800/1450) distinguaient deux grands types de sujets, à savoir les tâches qui consistent en un mot ou un ensemble de mots (concepts) et les tâches qui consistent en une ou plusieurs phrases (jugements). Dans lequel on discerne la logique, qui traite des concepts et des jugements (y compris le raisonnement). On peut également parler de tâches antéprédicatives et prédicatives (prédicat = expression dans une phrase).

A.-- Thématique antéprédicative.-- “Quaestio simplex de uno vocabulo” (= un vocabulaire).

Par exemple, “Travail”. “Le Proverbe”.

Le fait est “simplex”, singulier. Mais d’autant plus complet, car

a. Tout ce qui est “travail” et l’ensemble du travail (ensemble et système) sont des thèmes ou

b. tout ce qui est proverbial et la totalité de tout ce qui est proverbial (collection et système) sont discutés.

La question est l’existence et l’être (essence et existence) du donné - pas facile ! - Ce sont les thèmes qui composent un concept.

Remarque : le libellé de Scholastic ne mentionne pas explicitement les thèmes de compréhension composite.

1. Par exemple : “Travail et loisirs” ou “Travail, loisirs et jeux”. La conjonction “et” ne signifie pas que l’on écrit d’abord sur le “travail”, par exemple, puis sur les “loisirs”. Il s’agit de la relation entre le travail et les loisirs. Ce qui est un sujet harmologique (=relativiste) : la relation entre le travail et les loisirs (encore une fois, double : similarité et différence (collection avec sous-ensembles) ; cohérence et incohérence (système avec sous-systèmes)).

2. De même : “Travail ou loisirs”. “Ou le travail ou les loisirs”. Voilà le lien : pas les deux en même temps ! Également : “Travail et loisirs”. “Apprentissage et loisirs”. Voici la relation : les deux en même temps ! Ou encore : “Pas de travail”. “Pas de travail et/ou de loisirs”. Il s’agit de la négation (négation) qui renvoie à un cadre dans lequel la négation peut se situer (qui est à nouveau une relation).

Donc si vous recevez un traité qui un tel thème, on réfléchit bien à ce que l’on attend (la demande est quelque part dans le donné).

Note -- La conjonction “comme”. “Le travail en tant que travail” signifie “le travail en tant que tel” ou encore “le travail en tant que tel”.

C'est la "relation" en boucle ou réflexive (identité totale d'une chose avec elle-même). Un tel thème exige d'aborder ce qui est l'essence - la forme d'essence - du travail, c'est-à-dire ce par quoi le travail s'oppose à ce qui n'est pas du travail, -- ce par quoi le travail se distingue du reste.

Note -- La conjonction "comme". Prenons l'exemple du "travail comme moyen de subsistance". Ou "Le travail comme facteur de santé". -- Ici, le "si" n'est pas réflexif, mais restrictif : nous ne parlons pas du travail dans sa totalité, mais du travail dans la mesure où l'on gagne sa vie par le travail ou où l'on acquiert la santé.

Le titre d'un livre... Tzvetan Todorov, un Bulgare vivant en France, a écrit *Nous et les autres*, (*La réflexion française sur la diversité humaine*), Paris, 1989.

L'analyse précise du titre n'est possible qu'à travers la lecture : le rapport entre les Français et "les autres" est un thème, dans la mesure où ces "autres" sont "différents", c'est-à-dire ont un système culturel différent. Plus précisément : "Dans quelle mesure les Français peuvent-ils intégrer ceux qui sont différents ?

"Tel le père, tel le fils". -- Il s'agit ostensiblement d'un thème antéprédicatif, mais il s'agit en fait d'une phrase : "Tel est le père, tel est le fils". Qui est un thème prédicatif.

A propos : la traduction en d'autres phrases est une analyse possible : "L'influence du comportement (du père) est telle que son comportement produit un comportement similaire chez le fils".

En fait, le sens est plus large : "Ainsi la mère, ainsi le fils ou la fille". En d'autres termes : on veut dire : "Ainsi les parents, ainsi les enfants". On mentionne la partie, mais on veut dire le tout (ce qui est un trope : la métonymie). Une synecdoque de type métonymique !

Contenu/ portée (étendue) : les concepts ont un contenu et une portée (= étendue).

Échant. bibliogr. : G. Booij, *Lexikon van de taalwetenschap*, Utr./Antw., 1980-2, 38 (gamme).

"Ainsi le père, ainsi le fils". Ou encore : "La pomme ne tombe pas loin de l'arbre" (encore un trope, une métaphore : pomme = enfant, arbre = parents).

Mais regardez : ce n'est pas toujours le cas. "A père avare, fils prodigue" (Un père avare est suivi d'un fils prodigue).

En d'autres termes, la portée de "Ainsi le père, ainsi le fils" n'est qu'un sous-ensemble de tous les numéros de la relation "parent-enfant". Faites donc attention à l'étendue du contenu (tout/pas tout/pas tout).

B.-- Les *themata predicatifs*.-- “Quaestio coniuncta de propositionibus aliqua” (un thème composé et consistant en un jugement).-- A partir d’un original, le sujet, on prononce un dicton, le modèle de l’original (prédicat).

B.1.- - Déclaration en une phrase.

Par exemple, “Arbeid adelt”. Comme déjà noté :

le traduire sous une autre forme, à savoir “Le travail comme source de noblesse” ou encore “Le travail dans la mesure où il nobilie”. C’est un sujet relationnel. Ou encore : “Si le travail, alors (toujours, pas toujours) la noblesse”. Cet intercalaire “toujours, pas toujours” cache le champ d’application du contenu. Car tout travail n’est pas noble !

B.2.- - Plus d'une tâche (Multisentences).

Nous prenons un modèle au hasard. E. Gun, Eva Braun (maîtresse et épouse d’Adolf Hitler), Rotterdam, s.d.. Nous citons la devise.

Note - Une devise est un texte - par exemple un dicton - placé quelque part au début d’un texte pour indiquer le but - l’affirmation que l’on veut illustrer.

Dans le travail de Gun :

(1) Friedrich Nietzsche : “Ein Held muss frei sein”.

(2) Adolf Hitler : “Das ist das Schlimmste an der Ehe : sie schafft Rechtsansprüche ! C’est bien mieux d’avoir un amant. Le fardeau tombe et tout reste un cadeau. Bien sûr, cela ne s’applique qu’aux hommes exceptionnels.

On le voit :

(1) La déclaration de Nietzsche, réécrite, dit “Si héros, alors duty free”.

(2) La déclaration d’Hitler en tant qu’éclaircissement de celle de Nietzsche : “Si le mariage, en accordant des droits au partenaire, est “un fardeau” et si le fait de prendre une maîtresse libère de ce fardeau (où tout reste un don), alors avoir une maîtresse est quelque chose pour les hommes d’envergure (pas pour les autres)”.

On constate que la notion de héros de Nietzsche et la notion d’“hommes d’envergure” d’Hitler constituent la compréhension commune des deux déclarations. En particulier : les héros ou les hommes d’exception peuvent se permettre davantage !

Note - Philosophiquement, il y a de l’héroïsme ou du culte du héros derrière tout cela. Ce que nous trouvons aussi avec les Skinheads. Qui plus est : les nazis vénéraient Nietzsche comme leur précurseur. C’est en partie la prémisse des phrases citées. Un traité un peu approfondi peut s’y intéresser, même s’il ne semble pas immédiatement appartenir au thème. Cela fait partie du problème des présupposés dans le thème du non-dit.

Exemple 25.-- Théorie de la traite des êtres humains 6.

Des lieux communs existent également pour le développement d'un texte de discours.

Il existe trois principaux lieux communs :

a.1. l'existence (l'existence ou la non-existence de quelque chose),

a.2. l'essence (l'être de ce qui existe).

Ensemble, ces deux éléments constituent l'essence, c'est-à-dire ce qui distingue (discrimine) une chose du reste. L'essence ou la "forme" est l'objet ou le sujet réel d'un traité.

Une fois que l'on a vu le donné et le demandé, on peut se fixer sur ce qui illumine la forme essentielle.

Sur le plan rhétorique, ça l'est :

a. Recueillir des informations (heuristique ; R.E. 09),

b. organiser l'information (harmologie ; E.R. 10) et

c. voire, bien qu'il s'agisse plutôt de la dernière mise à jour, la stylisation d'informations ordonnées (stylistique ; E.R. 12).

En d'autres termes, c'est la rhétorique textuelle, appliquée. Nous appelons cela "développement du texte", par commodité.

Note. - R. Barthes *L'aventure sémiologique*, 142 :

a. l'existence : " Un sit ? (si elle existe ?) Ce à quoi il est répondu : "Qu'il existe"); Application : "An fecerit ?" (Est-ce que (le coupable, la coupable) l'a fait, oui ou non ?"),

b. essence : "Quid sit ?" (Qu'est-ce que c'est ? à quoi la réponse est : "C'est comme ceci ou comme cela").

Note. - *Les circonstances.*

Dans toutes les théories et exemples de textes rhétoriques, on retrouve la méthode dite des circonstances. Il s'agit d'une série de truismes qui peuvent être utilisés pour pratiquement tous les sujets.

Modalité d'application : prendre un échantillon : McLaughlin, Robert, *Quoi ? Où ? Quand ? Pourquoi ? (Essais sur l'induction, l'espace et le temps, l'explication)*, Dordrecht, 1982.

Le titre de ce traité en dit long pour ceux qui connaissent la rhétorique traditionnelle : quoi, où et quand (= espace et temps), par quoi/pourquoi, voilà des platitudes véritablement "classiques". En particulier : l'être (la forme d'être dans la mesure de l'essence), noté par " quoi ", - l'être (la forme d'être dans la mesure de l'existence), noté par " où et quand ", - l'explication (les propositions d'essence et d'existence), noté par " pourquoi / pourquoi ".

Note. - Donc, si vous êtes confronté à un thème (avec des problèmes), rappelez-vous ces trois "sujets" (autre nom pour les "platitudes"), et vous aurez déjà un beau schéma discursif.

Exemple 26.-- Théorie du trafic 7 (énumération : définition / classification). (146/148). Nous allons maintenant aborder l'énumération et ses deux principales utilisations, la définition et la classification.

On ne peut énumérer que jusqu'à un :

a. une collection et **b.** un système (système) dont tous les éléments ou parties sont énumérés ou non.

b. Ce que l'induction sommative présuppose :

a. passer individuellement en revue les éléments d'un ensemble et les sous-systèmes (parties) d'un système

b. par lesquels il apparaît à plusieurs reprises qu'ils ont ... ou ont une ou plusieurs propriétés en commun (dans le cas du système, le fait qu'ils appartiennent, en toutes distinctions, au même ensemble ou système). Ce qui permet "de tous (éléments, parties) séparément, à tous (éléments, parties) ensemble".

C'est la définition de l'"induction sommative", c'est-à-dire de la généralisation ou du généralisme qui concerne la "somme" (Lat. : "summa" est "somme", "totalité"). On peut également parler d'"induction sommative".

Comme la rédaction des textes dans un traité implique constamment des définitions et des classifications, nous en parlerons brièvement.

Note -Analogie. - Est "analogue" (semblable) à tout ce qui est à la fois différent et égal. Ch. Lahr, S.J., *Logique*, Paris, 1933-27, 612, souligne une exigence principale de l'énumération (définir, classer), à savoir que les choses à énumérer doivent être à la fois semblables et différentes. Ce qui est une analogie.

Modèle appliqué.-- Janina Kharm, *Gastronomie pharaonique*, in : Journal de Genève / Gazette de Lausanne 10.02.1992, attire l'attention sur un botaniste-archéologue anglais, Delwen Samuel, qui étudie depuis 1990 les habitudes alimentaires des anciens Egyptiens. Elle distingue deux types - types (classification) - d'habitudes alimentaires, à savoir les habitudes alimentaires des classes riches et celles des classes moins aisées. Veuillez noter :

a. Les deux appartiennent à la même collection, le régime alimentaire de l'Egypte ancienne, et au même système, la culture alimentaire de l'Egypte ancienne ;

b. mais, compte tenu des différences de possession, ils se répartissent en deux grands types (sous-ensembles, sous-ensembles ou sous-systèmes). Ce qui rend possible une typologie (théorie des types).-

Comme le souligne Lahr, les deux classes doivent être telles qu'elles présentent des caractéristiques qui incluent l'autre (même) et en même temps excluent l'autre (différence).

Note La même analogie est à l'œuvre dans la définition. Prenez par exemple R. Kühnl, *Faschismus (Versuch einer Begriffsbestimmung)*, in : *Blätter für deutsche und internationale Politik* xiii (1968). Ce traité n'est rien d'autre qu'une longue tentative d'arriver à une définition correcte. C'est dire à quel point une définition peut être décisive !

La structure : **a.** donnée : le fascisme comme fait et comme nom existant ;
b. demandé : une définition responsable - contenu conceptuel - qui correspond à la portée (les faits).

Note -- Aristote de Stéra (-384/-322) divise une définition en deux parties (du moins lorsqu'il s'agit de données générales ou privées)

a. le genre (genos, lat. : genus), c'est-à-dire la collection universelle ;
b. la différence spécifique (diafora eidopoios, lat. : differentia specifica). Les deux ensemble donnent l'espèce (type), c'est-à-dire le sous-ensemble.

Les paléopythagoriciens, avant même Platon et Aristote, se sont préoccupés de la définition, c'est-à-dire de l'énumération des traits (propriétés) qui constituent le contenu d'un concept.

Écoutez Archytas de Taras (Lat. : Archytas de Tarentum ; -445/-395) lorsqu'il définit l'immobilité : "L'immobilité est a. la masse d'air b. au repos". Le vent est la même masse d'air en mouvement (différence spécifique). Le vent et l'immobilité comprennent une seule et même donnée, la masse d'air, mais comprennent au moins une donnée qui est exclue (la différence spécifique : état de repos, mouvement).

Conclusion : énumérer ce qui est inclus et ce qui est exclu revient à définir.

Note. -- Je regarde une définition du fascisme. "La doctrine du parti fondé par Benito Mussolini (1883/1945) à Milan en 1919".

Là encore, il s'agit de données inclusives et exclusives :

a. la doctrine (commune à d'autres systèmes d'apprentissage),
b. caractéristique (= différence caractéristique) pour le parti, etc.

On pourrait ajouter : "Doctrine qui fait de la lutte contre le communisme un objectif majeur".

Encore une fois : a. doctrine (aspect inclusif), b. intentionnel, etc. (aspect exclusif). (aspect exclusif).

Pourtant, cette dernière caractéristique n'est pas absolument exclusive, car le nazisme aussi était a. une doctrine b. qui visait à combattre tout ce qui était communiste. Mais il y avait quelque chose dans le national-socialisme que les fascistes ne manifestaient pas, à savoir un racisme germanisant.

Note -- Que l'énumération dans la classification, qui concerne avant tout la portée du concept, soit décisive, tout le monde le sait. Mais que définir soit aussi énumérer - après tout, les caractéristiques (lat. : notae) du contenu sont énumérées - est généralement beaucoup moins réalisé. Par conséquent, ce qui suit.

Il y a des thèmes qui ne peuvent être définis que par une énumération au sens fort du terme. Ainsi, tout ce qui est "algorithme", c'est-à-dire tout ce qui constitue une séquence intentionnelle.

Un exemple : Yvonne de Blaunac, *Cuisine d'Ardèche (238 recettes)*, 07400 Le Teil, Ed. Simone Sudre, 1984.

Les règles de cuisine sont des "séries intentionnelles d'actes partiels". Nous disons : "actes partiels" à l'intérieur du système global ou dynamique qu'est toujours la préparation d'un phénomène culinaire : - O.c., 287 (Eau-de-vie à la sauge). Le terme français "sauge" désigne la *salvia officinalis*, la sauge.

Voici, traduit, l'algorithme.

a. Ingrédients (infrastructure) : 1 bouteille avec 1 litre d'eau-de-vie (Genever) à 40° ; 40 feuilles de sauge fraîche.

b. Préparation : ouvrez la bouteille, insérez les feuilles de sauge -une par une-, fermez la bouteille,-- laissez infuser pendant trois semaines, en plaçant la bouteille au soleil le plus possible, filtrez, remplissez la bouteille avec le liquide filtré, laissez mûrir.

Note : *Il* n'y a pas d'autre méthode pour " définir " l'action que d'énoncer l'ordre - préfixe (ce qui précède)/suivant (ce qui suit) sans rien sauter (énumération complète), sinon la définition est fautive.

Vous voyez, chaque description de quelque chose. - Oui, en effet, toute histoire (digne de ce nom) possède cette structure algorithmique. De sorte que la description et la narration réelles et précises, comme cela est souvent nécessaire dans le discours, sont en fait des formes déguisées de définition (et donc d'énumération).

D'ailleurs, tous ceux qui ont affaire à l'ordinateur savent que l'algorithme y est à l'ordre du jour. Là aussi, en informatique, la synthèse, et surtout la synthèse complète, est décisive, car si vous introduisez les données dans l'ordinateur de manière incomplète, vous serez très déçu en ce qui concerne la fiabilité des opérations informatiques.

Ce qui signifie que l'induction sommative est ici aussi déterminante : la totalité des données est simplement une condition préalable.

Echantillon 27. -- Traité 8 (existence/essence). (149/153).

Ce qui suit est plus une heuristique. Nous allons voir comment une célèbre anthropologue, Margaret Mead (1901/1978), a été descendue de son piédestal parce que son traité était “irréel”.

Échant. bibliogr.: (1) anthropologie culturelle :

P. Mercier, *Histoire de l'anthropologie*, Paris, 1971 ;

Sol Tex, ed., *Horizons of Anthropology*, Chicago, 1964 (vingt spécialistes) ;

Th. Rhys Williams, *Field Methods in the Study of Culture*, New York, 1967 (“travail de terrain”) ;

(2) M. Mead : J.D. Jennings / E.A. Hoebel, ed., *Readings in Anthropology*, New York, 1955-2 (= anthologie ; M. Mead.

Margaret Mead, *Anthropology and an Education for the Future* (o.c., 3/5), dans lequel l'anthropologue tente de faire de sa “nouvelle éducation” une réalité) ;

J. Erskine, *The Death of a South Sea Myth*, in : Snoecks (Gand) 1984, Gand, 1983, 133/143.

Le professeur Franz Boas (1858/1942), de l'Université de Columbia, a envoyé une étudiante, M. Mead, à Samoa ... pour écrire un article. Et ce, dans un “sens culturaliste”. S. Clapier Valladon, *Panorama du culturalisme*, Paris, 1976, nous apprend que le culturalisme (ethnologique, primitivologique), mouvement parmi d'autres, présente les caractéristiques suivantes :

a. étude de la personnalité en tant que centre de la culture ;

b. l'analyse de la culture dans son ensemble ;

c. l'accent mis sur la multiplicité des cultures, qui conduit au “relativisme culturel” (aucune culture n'est la seule vraie) ;

d. méthodique : “positivisme” (dissection minutieuse des “faits” observés de la manière la plus nue possible ;

e. histoire culturelle : “optimisme” (les cultures présentent une tendance à l'amélioration, ce qui permet de tirer des conclusions pédagogiques).

Déterminisme culturel et déterminisme de l'hérédité.

Le déterministe culturel dit : nous sommes tous “déterminés” par notre culture. Le déterministe de l'hérédité dit : nous sommes tous “déterminés” par notre hérédité.

Certains disent : notre personnalité - dans - la culture est acquise ; d'autres : elle est innée.

Note - Entre-temps, les deux “oppositionnismes” sont surmontés par la prise de conscience que les deux ont raison de manière limitée.

Note : Le père Boas faisait partie des déterministes de la culture : notre personnalité dans la culture est acquise. Telles étaient les prémisses avec lesquelles l'étudiant Mead est parti.

Vie familiale et progressisme... Le père de M. Mead était professeur d'économie. Sa grand-mère était enseignante, partisane de l'“Éducation nouvelle” (Maria Montessori ; Friedrich Fröbel) et sa mère était une sociologue féministe.

Par conséquent, Margaret a été “élevée librement” et - qui plus est - elle était une progressiste typique : tout au long de sa vie, elle a eu le sentiment d'avoir “un temps d'avance” sur la génération montante.

Elle a vingt-quatre ans. Boas l'envoie aux îles Samoa pour étudier l'adolescence. Le 31.08.1925, il pose le pied à Pago Pago, la capitale des Samoa.

Son séjour a duré neuf mois, -- principalement à Manu, dans les Samoa orientales. Elle s'est installée chez une famille américaine, dans une dépendance qui servait de polyclinique. E.R. Holt, pharmacien dans la marine américaine, est son hôte.

À son arrivée, elle ne connaissait pas la langue indigène, mais elle en a appris les éléments au cours d'une période de neuf semaines. En outre, elle a séjourné pendant dix jours chez un chef à Vaitogi dont la fille était une “vierge de cérémonie”. Il connaissait un peu l'anglais.

Avec elle, Margaret Mead a passé les nuits sous la même moustiquaire. Dans la clinique de Holt, elle a rencontré une soixantaine de jeunes filles samoanes avec lesquelles elle a eu de longues conversations sur les relations entre parents et enfants, garçons et filles et sur le système éducatif.

Avec son ouvrage *De geest van de primitieve mens (L'esprit de l'homme primitif, 1900)*, Boas avait tenté de rendre vraie la thèse suivante.

Il disait : la maturation sexuelle avec sa crise de puberté - telle qu'elle est connue en Occident - n'est pas une nécessité biologique (si elle est déterminée génétiquement, alors il y a inévitablement une crise de puberté), mais un phénomène culturel qui est donc susceptible d'ingénierie (manipulation, “modification”) (si elle est déterminée culturellement, alors elle est acquise et modifiable). Car, dans la perspective culturaliste, la culture est un système de valeurs qui est “relatif” (relativisme) (en même temps que l'éducation)... Boas attendait de Mead qu'il vérifie cette proposition.

Caractéristique. -- Une “caractéristique” est une description qui énonce les points principaux.

a. Fait - Mead a établi qu'il n'y avait pas de crise d'adolescence à Samoa (la question de l'existence a reçu une réponse négative).

b. Explication : les “éléments” (facteurs) à l'œuvre dans cette absence de Sturm-und-Drangjahre, la crise de puberté qui survient dans une culture occidentale avec son système de valeurs, sont dus à la différence d'éducation.

Eh bien, le système éducatif, à son tour, doit se situer dans l'ensemble de la culture samoane, dans laquelle se forme la personnalité.

Les Samoa se distinguent des pays occidentaux notamment en matière d'éducation sexuelle. Les Samoa ont un modèle culturel différent.

Ce que Mead avait remarqué, c'est que les habitants de Samoa n'avaient "aucun attachement profond à une seule personne". L'appréciation sincère et sincère des parents et des partenaires sexuels est rare à Samoa !

En d'autres termes, les relations, si elles existent, sont "sans engagement" et l'"amour libre" est généralement accepté. C'est "une danse légère et agréable". En même temps, l'amour "non libre" est pratiquement impossible à trouver.

Concrètement, les filles couchent avec tellement de garçons qu'il est rare de s'engager profondément avec un seul. L'accent est mis ici - selon Mead - sur la virtuosité des techniques érotiques.

Note - La deuxième composante comportementale typiquement occidentale, en langage freudien, est le besoin d'attaquer. Eh bien, selon Mead, l'agression, avec la compétition et la recherche de performance comme manifestations, est inexistante.

Note.-- "Samoa est un endroit où les enjeux ne sont jamais élevés. Personne n'est soumis à une quelconque pression pour tirer le meilleur parti de la vie". (S. Clapier Valladon, o.c., 185vv.).

The coming of age in Samoa, New York, 1927.

D'où le célèbre titre du traité. Il a été suivi de nombreux autres textes - livres, articles - au cours de la vie mouvementée de Mead.

Nous voudrions signaler l'un d'entre eux : *Culture and Commitment (A Study of the Generation Gap)*, New York, 1970 (déjà traduit en français l'année suivante : Le fossé des générations, The Generation Gap).

Le terme "fossé des générations" est devenu un slogan ! Elle remonte à l'époque du triomphe de "la déesse de l'anthropologie" (Cfr S. Clapier, *Panorama* 158/165 (*L'anthropologie comme science du futur*)).

Note - Apparemment, Boas pouvait voir son idée préconçue "prouvée" (vérifiée).

L'accueil ("réception").

L'accueil a été formidable. Les raisons sont à rechercher dans des tendances culturelles bien définies en Occident (par exemple aux États-Unis).

a. Nous connaissons tous le primitivisme

(y compris sous la forme de toutes sortes d'exotismes et de naturismes) qui cultive une vénération naïve pour tout ce qui est "primitif" (ou exotique ou "naturiste" ou autre, du moment que c'est "alternatif").

J.-J. Rousseau (1712/1778), l'importateur prééminent du sentimentalisme romantique à travers sa critique culturelle et son "Retour à la nature".

Bernardin de Saint-Pierre (1737/1814 ; *Paul et Virginie* (1787)) et un certain nombre d'autres personnes dans cette voie étaient les pionniers.

Note... -- *Les Beatniks* (1955+), les *Hippies* et *Yippies* (1962+), nos agences de voyage présentent tous une forme ou une autre de cette "évasion de la réalité quotidienne et moralement liée".

b. Il convient également de mentionner un Bertrand Russell (1872/1970), par exemple,

L'antitabouïsme progressiste, qui voyait dans l'abolition de ce qu'ils appelaient "les tabous (interdits) moraux et autres" l'élément de "progrès" par excellence, exultait : enfin les faits ! Les relations entre les sexes, y compris la jeunesse, -- la signification du mariage (qu'un Calverton, *The Bankruptcy of Marriage*, a tenté d'interpréter), -- le jugement de valeur sur la fidélité conjugale et l'amour libre -- tout cela semblait trouver une vérification dans le traité de Mead.

La falsification... L'intelligentsia occidentale émancipée avait cependant quelque chose de lourd à affronter.

Derek Freeman (1916/2001), ethnologue néo-zélandais, a publié son ouvrage *Margaret Mead and Samoa (The Making and the Unmaking of an Anthropological Myth)*, 1983.

Le sous-titre trahit la thèse - une véritable thèse " contre " - : la construction et la déconstruction d'une représentation imaginaire des choses ! Pour le *New York Times*, entre autres, Freeman l'a formulé comme suit.

1. Les thèses de M. Mead ont été acceptées par l'avant-garde intellectuelle et artistique établie ; tous les manuels et encyclopédies le reflètent.

2. Ces affirmations sont fausses : la réalité à Samoa est profondément différente.

La méthode de falsification. -- Freeman a vécu aux Samoa occidentales, -- dans l'éducation. Apprendre la langue des indigènes de manière approfondie (examen compris).

Il a été adopté par une famille samoane. Il a même participé aux sessions d'un groupe de chefs de tribus (qui exercent une influence si puissante sur la vie traditionnelle samoane).

Freeman est également partisan d'une description extrêmement détaillée des phénomènes. Cela confirme la valeur hautement scientifique de son livre.

Caractéristique.

Voici les principaux points.

1. Les faits (existence/essence).

a. L'"amour libre" dont parlait Mead est inexistant. Par exemple, dans la mentalité indigène, la virginité est une valeur élevée.

b. La compétition (y compris la compétition érotique) est aussi fréquente que dans un modèle culturel occidental. Oui, l'envie d'attaquer est très forte : les meurtres sont courants et les Samoa ont le taux de viol le plus élevé.

2. La déclaration.

a. La déclaration de Mead... Elle a déclaré que de par son éducation... Freeman a constaté que, malgré la présence américaine, l'éducation est "ancestrale-autoritaire". Oui, selon Freeman, cela se voit dans certains de ses effets, c'est-à-dire des problèmes psychologiques tels que les névroses (hystérie) et le suicide.

Note -- On peut argumenter : Freeman est arrivé bien des années plus tard.

Freeman : Mead a négligé, par exemple, les rapports de police de l'époque, qu'elle aurait dû consulter de manière approfondie. Eh bien, ils contredisent ses déclarations. En d'autres termes, peu de choses ont changé depuis lors. -

b. L'explication de l'erreur de Mead.

a. L'"éducation gratuite" qu'elle a reçue chez elle, et qu'elle a tant appréciée, lui a donné des idées préconçues erronées qui l'ont empêchée de comprendre correctement les Samoa.

b. Même ceux qui, après le travail de Freeman, essaient de défendre le livre de Mead, considèrent cette erreur possible. En particulier, les ethnologues travaillant sur le terrain constatent souvent que, en établissant des dialogues,

i. au service d'une hypothèse, **ii.** la "philanthropie archaïque" donne des réponses qui ne sont pas la vérité objective des faits, mais la volonté de plaire à l'interlocuteur occidental.

En d'autres termes, les jeunes filles samoanes avec lesquelles Mead' a parlé voulaient "paraître affables".

Conclusion. -- Mead commence une erreur de perception. C'est le score, le score du problème maintenant (E.R. 140), après Freeman.

Exemple 28.-- Théorie du trafic 9 (thème du développement). (154/155)

Topics”, au sens antique, signifie “la doctrine des biens communs”. Ce qui n’empêche pas - par métonymie - que “d’actualité” puisse aussi signifier “banal”.

Nous en avons déjà rencontré un certain nombre : existence/essence (si et comment quelque chose, le thème, est réel), donné/demandé (thème/problème), le “motif” ou la “substance” étant l’état du problème (status quaestionis), contenu/étendue (portée), circonstances (pourquoi, pourquoi), où/quand (espace/temps, existence), énumération (définition/classification), algorithme. En d’autres termes, nous disposons déjà d’un “petit arsenal”.

A. Langlois, *Le style (La chose et la manière.-- Du xvii-e au xx-e siècle)*, Bruxelles, 1925, 57, dit : “Les Antiques attachaient une grande importance à cette partie heuristique (...). Ils avaient tout un arsenal à leur disposition”.

Langlois en énumère quelques-unes - les plus évidentes : définition/classification, similitude/différence (ce que nous appelons “ analogie “), circonstances (dont le couple d’opposés “ présage (cause)/séquence (effet) “).

C’est ce qui peut nous mettre sur la voie des “découvertes” lors de l’élaboration du texte.

Restauration (mise à jour).

Prenons un livre américain plus récent sur le commerce : S. P. Moss, *Composition by Logic*, Belmont (Calif.), 1966. Moss reconnaît comme “sujets” ce qui suit.

1. Les énoncés de faits (énoncés protocolaires, énoncés de faits),-- les énoncés d’exemples (exemplifications, c’est-à-dire des extraits de la portée d’un concept).

2. Quels sujets, énoncés de définition, -- comment les sujets.

2.bis Sujets de comparaison, sujets de contraste (questions de contre-modèle,-- qui est une deuxième forme de comparaison).-- Sujets de comparaison et de contraste (questions de similitude et de contre-modèle).

Note - Les similitudes et les oppositions ne sont, par essence, que des moyens détournés de décrire l’essence ou le mode d’être.

3. Les sujets “pourquoi” (questions “pourquoi / pourquoi”).--

Conclusion : si l’on compare Langlois et d’autres traditionalistes à Moss, on constate que les platitudes des Grecs anciens “fonctionnent toujours”. C’est une preuve de plus que notre inventivité ou “créativité” actuelle n’est pas absolue mais très relative, c’est-à-dire qu’elle bénéficie réellement de la pensée ancienne.

Modèle économique... Qui ne connaît pas le manuel d'économie de renommée internationale P.A. Samuelson (Prix Nobel d'économie 1970) / W. D... Nordham, *Economics*, New York, 1985-127. Nous faisons une pause à la p. 916 (766;899 (applications)). *Quoi, comment et pour qui ?* - Ce sont les trois questions fondamentales de l'économie.

Quoi ?

“Que faut-il produire, en termes de biens et services économiques, si l'on hiérarchise les ressources limitées (“inputs”) d'une société ? Ainsi, le producteur calculeur pense, en même temps que le “quoi”, le “combien”.

Comment ?

Comment le producteur va-t-il procéder pour utiliser - combiner - les biens ou services disponibles, dans le “quoi” et le “combien” mentionnés ? Il ne s'agit plus d'un phénomène purement économique mais également technologique.

Pour qui ?

Après le quoi et le comment vient la destination : les biens et services de consommation doivent être répartis entre les membres d'une société (ce qu'on appelle le “secteur de la distribution ou du partage”).

Note : Derrière ce schéma ou ce lieu général du producteur se cache une triade, à savoir “moi, le producteur, j'essaie de vendre un bien ou un service” (moi, bien ou service, “homme”). On pourrait appeler cela la triade de la vente : vente, marchandise ou service vendu, achat.

Et celui qui est familier avec le triptyque de Ch. S. Peirce, voit derrière les deux schémas “l'interprète, la chose indiquée, l'interprétation”. -

Conclusion - L'analyse qui vient d'être faite nous a enrichis de quelques platitudes, telles que “Combien, pour qui, moi / produit (bien, service) / prochain, -- signifiant / la chose / signifiant”. Notre arsenal s'est agrandi !

Note -- Les lieux communs ou “sujets” se retrouvent un peu partout.

Ainsi : “La question, en ce qui concerne les poisons, est “quoi, combien et quel danger”,

Où ?” (D. Martinetz/K, Lohs, *Gift (Magie and Realität/ Nutzen und Verderben)*, Leipzig, 1985, 172 (un livre sur les poisons).

Remarque : le Dr Cecil Heiman, anthropologue médical ou ingénieur ethnomédical, part du modèle prédominant du médecin, mais l'élargit : l'analyse du processus de guérison - c'est ce qu'il dit - inclut également l'influence curative du soi curatif ; plus encore : la personne à guérir ne veut pas seulement savoir ce qu'elle a, mais aussi pourquoi elle expose ce “ quoi “. - Voilà pour quelques échantillons aléatoires de sujets d'actualité.

Exemple 29. -- Traité 10 (chreia). (156/158)

Jusqu'à présent, nous avons vu des platitudes fragmentaires à l'œuvre. Existe-t-il aussi, dans l'Antiquité, des platitudes totales ? Oui, par exemple la "chreia" (Lat. : "chria", chrie)

Échant. bibliogr.: H.I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 241 ;

O. Pecqueur, *Manuel pratique de la dissertation*, Namur, 1922, 12.

J. Le P. Marmontel (1723/1799), *Eléments de littérature* (1787), définit ainsi la chreia, qu'il appelle aussi "définition" (le terme "définition" ayant chez lui un sens large):-- "L'interprétation ou la "définition" soit d'un fait curieux, soit d'un énoncé".

Note -- Ceci nous amène à ce que les anciens appelaient "gnomè", lat. : sententia, opinion (dire, prononcer). Ce type de jugement contient généralement la constatation d'une certaine sagesse théorique ou surtout pratique de la vie.

Par exemple, chez les Sumériens (un peuple de Mésopotamie (Irak-Iran actuel), qui a vécu entre -4 000 et -3 000), il y avait un dicton (datant de +2 000) : "Se marier pour le plaisir. Après mûre réflexion : le divorce". Ou encore : " Tu peux avoir un maître. Vous pouvez même avoir un roi. Mais l'homme que tu dois vraiment craindre, c'est le collecteur d'impôts".

D'ailleurs, une telle sagesse est un sujet idéal pour un chreia.

Les huit parties de la chreia... - Dans l'enseignement secondaire antique, la taille du texte de la chreia était "une petite page".

Il rend justice à l'ambiguïté du thème et du problème : après tout, ce qui est donné et ce qui est demandé sont examinés sous huit angles différents. Cela donne, textuellement parlant, huit "céphalées", Lat.

Voir ici.

A.1. Isokrates d'Athènes a dit un jour : " Les racines de l'éducation sont amères. Les fruits, par contre, ont un goût agréable".

A.2. Demandé.-- Développement du texte selon le schéma de la chrie. Voilà pour la tâche. Maintenant, les développements.

B. Élaboration.

B.I. Caractéristique d'Isokrates -- Isokrates (-436/-338) était un rhéteur (un professeur de rhétorique), chef d'une école philosophique et rhétorique, qui rivalisait avec l'Académie de Platon.

Note : La caractéristique est une représentation, très brève ici, des principales caractéristiques.

Note : Dans l'Antiquité (et encore aujourd'hui), la caractérisation se résume facilement à "enkomiastion" (louange) ou aussi "psogos" (critique, "blâme") - cf. E.RH, 89 - , qui sont des jugements de valeur,

B. II. Le fait ou la parole (prononciation).

Toutes les sections (paragraphe) suivantes du chreia traitent de cet aspect.

II.a. Paraphrase.

La “paraphrasis” (d’où l’on dérive “paraphrase” ou description) est un énoncé abrégé (une caractéristique très courte).

Par exemple : “(1) Isokrates - dans une métaphore - compare l’éducation à la structure d’une plante dont les racines ont un goût amer mais dont le fruit est agréable.

(2) Il veut dire par là que la “formation à la sensibilité”, la pratique, inhérente à l’éducation, est stricte et cause du stress, -- mais avec le résultat qu’ensuite, en théorie et surtout en pratique, on expérimente l’utilité de cette pratique. Si vous aimez : la sous-structure de l’éducation et de l’être est difficile ; la superstructure est une joie.

II.b. Discours (argumentation).

Cette section justifie également un jugement de valeur ou une évaluation, car elle est structurée de deux manières.

b.1. vérification.

En grec “kataskeuè”. La thèse de la paraphrase reste en suspens, - est “ irréelle “, tant qu’il n’y a pas de preuve.

Voici le lieu (commun) des exemples qui montrent qu’en effet, s’instruire au fil du temps s’avère bon et précieux.

b.2. la falsification.

Grec : “anaskeuè” (R.E. 89). Le contre-modèle est soumis à la critique, à la réfutation. L’opinion d’Isokrates, c’est-à-dire dans la mesure où elle est niée, est réfutée. - C’est aussi ici que se trouvent les formes d’éducation qui ont échoué, bien sûr.

Note : La chreia tient compte de la multiplicité des opinions (sondage d’opinion) dans la démocratie grecque (pluralisme).

II.c. Argumentaire

(autres aspects).

c.1. Comparaison.-- “Sunkrisis” (E.R. 89).-- On peut introduire un parallèle. Par exemple : le maraîcher creuse dans la terre mais apporte de délicieux légumes au marché.

c.2. anecdote, histoire... C’est ici qu’intervient l’illustration (l’exemplification). Démosthène d’Athènes (-384/-322) souffrait d’une voix faible (dans une culture sans haut-parleurs), oui, il n’était pas très doué dramatiquement (E.R. 19v. : hypokr. ret.). Mais il nourrit l’idée puissante de “devenir un grand orateur”. Il a appris à faire des discours

avec des cailloux dans la bouche (contre le bégaiement) et, sur les bords de la mer, contre les vagues rugissantes. Il est devenu l'un des orateurs les plus célèbres de la Grèce antique”.

c.3. argument d'autorité (témoignage).

Dans l'Antiquité tardive, par exemple, “les anciens” (Homère, Hésiode) étaient considérés comme les porte-parole de vérités “élevées” (données par Dieu). Nous, à la fin du vingtième siècle, pouvons actualiser cela en cherchant une déclaration d'une personne faisant autorité qui parle dans le même sens qu'Isokrates.

Voyez la *chreia*, c'est-à-dire “l'utilité”. Ce schéma (ensemble de platitudes) reste, certainement pour la pratique, très utile à ce jour.

La chreia (latinisée) d'Afthonios d'Antiocheia (+270/...).

Ce rhétoricien deuterosophiste (E.R. 88 ; 94) enseignait comme suit.

A. Introduction. - Le fait ou le mot reçoit des éloges.

B. Le milieu.

a. Paraphrase. -- Description, oui, réécriture.

b.1. Explication “a causa” (de la cause ; vérification). **b.2.** Explication “a contrario” (à partir d'un contre-modèle ; falsification).

c.1. Comparaison. “A simili” expose un parallèle. **c.2.** Modèle applicatif (exemple). “Ab exemplo” est un raisonnement qui permet de confirmer le fait ou l'affirmation. **c.3.** Argument d'autorité (testimonio). “A testimonio” est raisonné.

C. Slot... “A brevi epologo”, d'un court épilogue est expliqué plus loin. Par exemple, “ Voici la solide thèse d'Isokates sur l'éducation et son utilité

Conclusion - Le schéma d'Afthonios d'Antioche est apparemment une variante très fidèle de l'exemple précédent. Les mêmes platitudes ou presque.

La formule mnémotechnique latine.

A. Introduction... Quis ? (Qui a agi ou parlé ainsi ?).

B. Moyen -

a. Quid ? (Quoi ? Paraphrase).

b.1. Cur ? (En raison de quoi ? C'est-à-dire pourquoi ?) (Vérification). **b.2.** Contra (Contre-modèle) (Falsification).

c.1. Simile (cas analogue, parallèle) ; **c.2.** Paradigmata (exemples). **c.3.** Testes (témoins, arguments d'autorité), à la fois “scripta” (paroles) et “facta” (faits).

C. Fin. Par exemple, une exhortation.

Conclusion : Tous ceux qui souhaitent aujourd'hui écrire un traité substantiel feraient bien de revoir ce vieux schéma, car il s'agit d'un ensemble de points de vue qui se répète “pour toujours et à jamais”. Il s'agit également d'un régime très équilibré.

Exemple 30.-- Théorie du trafic 11 (eristrek). (159/160)

Échant. bibliogr.: E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano)*, Anvers / Nijmegen, 1944, 78/92 (Eristiek en sepsis).

L'école de Megara, l'une des écoles kleinsocratiques, est connue pour sa méthode éristique. Selon Beth, o.c., 84 ans, cette méthode d'élaboration des textes se résume à ceci :

- a. Il s'agit d'une méthode de falsification ou de réfutation ;
- b. Elle procède par le biais de contre-modèles (contre-exemples). Selon Beth, *ibid*, elle est "appliquée avec grand succès dans les mathématiques modernes et dans la logistique moderne". Ce qui prouve sa valeur textuelle. Par conséquent, un mot à ce sujet.

Zénon d'Élée (-500/...),

élève de Parménide d'Élée (-640/...) et applicateur éristique de la logique de Parménide, nous en donne une première esquisse. Aristote le formule ainsi : au fond, Zénon ne fait rien d'autre que de raisonner sous la forme " ni toi ni moi ne donnons une preuve décisive ". Cfr Beth, o.c., 19.

Cela se résume donc à ceci :

- a. Vous, l'adversaire, donnez des arguments mais ils ne sont pas décisifs ;
 - b. Moi, l'orateur, je donne aussi des arguments mais ils ne sont pas non plus décisifs.
- Les deux thèses (opinions) sont donc provisoirement indécidables quant à leur vérité absolue.

Conséquence : seules les phrases restrictives reflètent objectivement la vérité. Par exemple, "Dans un certain sens, vous avez raison" ou "J'admets : je n'ai raison que dans une certaine mesure".

Lorsque l'on rédige des traités, il est très utile de se rendre compte : à quel point ma vérification/falsification est décisive ? En quoi est-il décisif ? (existence et essence du caractère décisif). Cela vous évitera beaucoup de "dogmatisme" et d'illusions.

Karneades de Kurene (-214/-129).

Karneades se situe dans ce qu'on appelle la "Troisième Académie" (-150+), connue pour son scepticisme, qui prétend qu'il n'y a pas de preuves décisives, seulement des probabilités.

À *propos*, le sophisme sceptique est dans "absolument aucun" (c'est-à-dire tous). Le contenu de la déclaration est logique, mais sa portée est exagérée.

Karneades était un élève de Diogène de Babulon (-240/-152 ; Stoicus) et un lecteur de Chrusippos de Kilikie (-280/-207 ; Stoicus). Il s'est tenu très à l'écart. En -156, il arrive à Rome en tant qu'envoyé.

Il a rapidement été reconnu comme un brillant orateur. Il a prononcé un discours en deux parties sur la “droiture” (c’est-à-dire la conscience). Son auditoire était nombreux, dont beaucoup de jeunes romains.

1. La première déclaration.

Il affirme que la justice est une réalité objective, exprimable par des mots comme “justice”. Cite Platon (la justice est, en fin de compte, une idée qui se manifeste dans des actes justes et dans notre concept de “justice”), Aristote (la justice est un concept abstrait des actes justes réels), -- les stoïciens Zénon de Kition (-336/-264 ; fondateur) et Chrusippos de Kilikia (-280/-207), qui croyaient en une nature (univers) juste.

2. La deuxième déclaration.

Il affirme que la “justice” n’est qu’un nom, un son, qui est interprété par des personnes et des groupes individuels, parfois de manière différente. Il met surtout l’accent sur l’interprétation utilitariste de la “conscience”, comme on le voit souvent chez les Romains : l’homme utilitariste ne cherche que, ou du moins principalement, son propre intérêt.

Note. - A. On y reconnaît une lointaine séquelle de la méthode aporétique de Platon (les raisons pour, les raisons contre font que la conversation n’aboutit à aucune décision).

B. On reconnaît aussi et même surtout la méthode de la “Nouvelle Académie” - sceptique dans sa teneur - qui, après le pro (vérification) et le contra (falsification), arrive à “époche”, suspensio, suspension du jugement.

Note -- La dynamique de groupe romaine -- L’effet théorique -- surtout sur certains jeunes Romains qui percevaient ce scepticisme comme “nouveau” -- a été comme un éclair. Aussi : Caton (= Marcus Porcius Caton, surnommé “censeur” ou “le vieux”(-234/-149)), connu pour sa méfiance à l’égard de l’“hellénisme” (dont le discours subversif d’un Karnéade était à ses yeux le prototype), fait accepter rapidement par le Sénat les souhaits de l’envoyé athénien de hâter le départ de Karnéade.

Conclusion - Rome a été progressivement entraînée dans le maelström du scepticisme. Ce qui a provoqué la réaction des Romains conservateurs qui voyaient dans ce type de pensée une “sédition” (subversion).

Ils ont mobilisé par tous les moyens possibles tout ce qui représentait encore la “bonne vieille Rome”. Aussi par rapport à la vie trop luxueuse qu’ils commençaient à mener (pensez à la lutte de Caton contre l’opulence).

Echantillon 31.-- Théorie descriptive 1 (Description). (161/165)

Pour comprendre un traité, il faut, parmi les platitudes, mettre la description en premier. Par conséquent, quelques échantillons sur le sujet.

Échant. bibliogr.: C. Lefèvre, *La composition littéraire*, Bruxelles, 1963-3, 300/322 (La description) ;

J. Gob, *Précis de littérature française*, Bruxelles, 1947, 151/154 (La description).

Des échantillons plus récents : Poétique 65 (février 1986), *Raconter / représenter / décrire* ;

Ph. Hamon, *Qu' est-ce qu' une description*, in : Poétique 12;--

J.Ricardou, *L'ordre des choses ou une expérience de la description méthodique*, in : Pratiques (Metz), n° spécial, 75/84 ;

E. Zola, *De la description*, dans : *Le roman expérimental* (1880), dans : E Zola, *Oeuvres complètes, x, Cercle du livre précieux*, 1968 ;

C. Ginzburg, *Ekphrasis and Quotation*, in : Tijdschr.v.Filos. 50 (1988) : 1 (mars), 3/19 ;

Alain Robbe-Grillet, *Temps et description dans le récit d'aujourd'hui*, in : *Pour un nouveau roman*, in : Idées, Paris, 45.

Il s'agit d'un mauvais échantillon d'une foule.

L'origine lointaine.

Selon R. Barthes, *L' 'aventure sémiologique*, 148s, la " par.ek.basis ", Lat. : digressio ou excursus, digression, est à l'origine de l'" ekfrasis " (description). Cfr E.R. 89.

En d'autres termes, dans les œuvres poétiques, rhétoriques, scientifiques ou philosophiques, on s'écarte du thème réel afin de pour développer un thème secondaire (par exemple, pour développer une exemplification, la réfutation d'une suggestion ou d'une remarque, voire un discours descriptif à part entière).

Une première description.

R. Barthes, o.c., 102, note que "ekfrasis" (Lat. : descriptio) est "un fragment (d'une anthologie)".

Note : meilleure véritable 'platitude' - applicable dans une multitude de cas situés dans un contexte (histoire par exemple)". Il ajoute : "La description est une représentation par exemple d'un paysage (lieu) ou par exemple d'un personnage (note : portrait)".

Note.-- Nous retiendrons deux détails : la platitude et le rendu.

La description en tant qu'affichage.

Qu'elle s'inscrive dans un contexte plus large ou qu'elle existe en soi (éventuellement pratiquée pour elle-même), la description reflète l'existence / l'essence, éventuellement élaborée jusqu'aux circonstances propres à un thème.

G.J. Warnock, *Qualities*, dans : *Encyclopedia Britannica*, 1967, 18, 914/916, dit que le terme “poiotès”, propriété ou trait, a été créé par Platon et traduit en latin par M. Tullius Cicero (-106/ -43 ; le grand orateur et penseur romain) par “qualitas”. Cfr. Theaitetos de Platon 182a.-- Dans ce sens très large, le terme “attribut” désigne donc tout ce qui distingue une chose du reste (les êtres - attributs de l’existence). Traductible par des termes tels que caractéristique, trait, singularité, etc.

Dans ce sens large, le terme fait référence à ce qui peut être attribué à quelque chose dans une description. Décrire, c’est “mettre en mots les caractéristiques de quelque chose”.

Note -- Le terme 1.platonicien est plus large que celui du logicien d’aujourd’hui : la logique mathématique actuelle oppose la “propriété” à la “relation”, par exemple. Ainsi, par exemple, “La terre est plus grande que la lune” exprime, pour le logicien, une relation - et non une “propriété” -, alors que pour le platonicien, il exprime une “propriété”. Ainsi, d’un point de vue platonicien, “Liesje est la fille de Hendrik” est l’expression d’un attribut relationnel ou d’une “propriété” de Liesje (et de Hendrik).

2. Le terme platonicien “propriété” - selon Warnock - signifie également un attribut ou une propriété de valeur. “Cette lecture est bonne pour une jeune fille” exprime donc une propriété axiologique (attribut de valeur) inhérente à “cette lecture”.

Conclusion... Décrire des relations, représenter des jugements de valeur dans une description de celles-ci est, platoniquement, donc possible.

Profilage.

Le terme “profil” signifie, entre autres, “silhouette, contour de quelque chose (objet, visage), vu de côté”. En géographie (le profil d’un paysage en tant que réalité stratifiée), en psychologie (le profil mental d’une personne représenté par une courbe représentant des tests d’intelligence), le terme est courant.

Mais regardez : “Une taille de guêpe, un sourire de soumission, humblement immobile ! C’est ainsi que Pagnol, le cinéaste, fait surgir sous nos yeux, avec son Augustine, une génération de femmes timides”. Dans un magazine féminin, on parle aussi de “profil” ! Mais alors, il n’y a pratiquement plus de différence entre “profilage” et description.

De la définition à la description.

E.R. 147.-- Nous y avons décrit la “définition” comme “l’énumération des propriétés qui représentent le contenu d’une idée (concept)”.

Mais alors il n'y a plus de différence essentielle entre définir et décrire ! Définir, c'est décrire, aussi brièvement que possible, la forme de l'être, les propriétés qui le distinguent du reste. Décrire, c'est rendre plus complète la même définition,

Une définition.-- “La description est la représentation verbale détaillée d'un fait (sensoriel)” (C. Lefèvre, o.c. 300).

Nous avons délibérément mis les termes “sens” entre parenthèses. Pourquoi ? Car, en insérant ces deux mots, Lefèvre ne donne qu'une définition privée, et non universelle : il parle d'un type de description. Après tout, on peut décrire toutes sortes de choses, même des données non sensorielles !

Note.-- Définition phraséologique.-- A.-F. Greimas, *Cours de sémantique* (1964), dit que “l'histoire est une longue phrase élaborée - “phrase”. On peut en dire autant de la description (comme en témoigne le fait qu'elle peut être résumée en une seule phrase).

La phénoménologie, au sens de la phénoménologie “intentionnelle”, dira que l'acte de description comporte trois volets.

- a. le sujet descriptif, qui représente quelque chose,
- b. l'objet décrit, qui est affiché,
- c. la description elle-même, c'est-à-dire la représentation, constitue une structure, c'est-à-dire la structure intentionnelle de la description en tant qu'acte.

Note.-- La perspective peut être comprise comme “l'angle de vue, le point d'interprétation, qui régit la description”.

Ainsi, le husserlien préfère décrire comme une seule personne, introspectivement en accord avec ce qu'il veut représenter. Alors que le marxiste préfère représenter la même chose à partir, par exemple, d'un point de vue ou d'une perspective de lutte des classes. Tandis que le positiviste, le vrai, décrit “aussi objectivement et factuellement que possible”, de préférence vérifiable par d'autres hommes à l'esprit “ferme” (= positif), qui constituent la classe des scientifiques.

Note : Dans tous ces points de vue, il y a une unité à l'œuvre, mais régie par un point de vue différent à chaque fois (appelé “ perspective “, pour reprendre un terme cher à Nietzsche).

Fondamentalement, toute représentation uniforme est soutenue par une perspective et ... doivent donc être enregistrées de manière restrictive.

Unité et richesse... Cas vrai, objet vrai ; l'un pour l'autre est la bonne description. C. Ansotte, *Traité pratique de rédaction et d'élocution*, Dour, 1910, 61, voit deux aspects.

a. la totalité. - " Subordonner le choix des détails - " circonstances " - à l'impression d'ensemble " permet d'unifier la description (et de respecter le donné et le demandé).

L'alternance des détails donne à la reproduction sa richesse, qui exige la diversité - la multitude. Ansotte : peindre les empreintes partielles de préférence neuves, originales (R.E. 136) ! Le sujet est alors puissamment exposé dans ses caractéristiques, c'est-à-dire ses traits essentiels. Ce que l'on en dit, "le fait apparaître".

Conclusion : Pour représenter la totalité d'une circonstance donnée, il faut une unité dans la multitude.

La description d'une évaluation.

Échant. bibliogr.: J. Ruytinx, *La morale et les sciences* in : *Philosophica Gandensia* (Meppel), Nouvelle série 10 (1972), 1/12.

David Hume (1711/1776 ; figure de proue des Lumières anglaises), en tant qu'illuminé empiriste, a affirmé que l'on ne peut pas dériver l'éthique (c'est-à-dire les jugements de valeur de la conscience) de faits purement positifs ou "empiriques".

En passant, cette séparation des faits et des valeurs est réitérée dans la philosophie de l'analyse du langage.

Pour le dire plus logiquement, les présuppositions (prépositions indicatives) qui ne contiennent que des choses déterminées positivement ne donnent jamais lieu à des postpositions normatives.

Note : **a.** Si le contenu conceptuel est correct. **b.** Si la portée ou l'étendue conceptuelle est incorrecte car exagérée.

Max Scheler (1874/1928 ; phénoménologue des valeurs) a déclaré : "Il existe un sentiment intentionnel originel (des valeurs)". Il existe réellement un sens "originel", c'est-à-dire irréductible, de la valeur.

Modèle appliqué. -- Regret/ remords/ repentance. -- Fait : j'ai trompé un ami. J'ai été obligé, par "honte", de lui cacher une attitude et un acte blâmables où il était impliqué (j'avais souillé sa femme).

La perception des valeurs. - Il l'a découvert. Je l'ai regretté (j'ai regretté la découverte qui m'a été préjudiciable). Plus tard, cet acte m'a paru "méchant" : j'ai eu des remords (car une personne consciencieuse ne ferait pas une telle chose). Jusqu'à ce que je décide de rectifier le tir : je suis arrivé à un véritable repentir.

Notez les trois types d'appréhension de la valeur ou, mieux, de perception de la valeur. Dans le regret, je regrette le désavantage en tant qu'être égoïste. En revanche, je regrette comme un être doué de conscience qui subit passivement l'indignité. Dans le remords, je regrette maintenant comme un être consciencieux qui se repent activement... Le regret est prééthique. Le remords et le repentir sont éthiques.

Note : Résumé de la phrase et fondement de la phrase.

Dans ces trois attitudes, je retrouve la phrase "C'était répréhensible". Mais dans celles-ci, des perspectives sont ajoutées qui créent une variante : égoïste (regret), sensible à l'éthique mais pas encore actif (remords), sensible à l'éthique mais déjà entreprenant (remords récupérateur). Trois expressions dans la même phrase.

À propos : il existe de nombreuses fondations ! Je peux nier le remords (le supprimer consciemment ou le refouler inconsciemment). Je peux devenir enragé par ce remords, que je ne peux nier, et par le fait de le ressentir et de me considérer comme un être immoral. Je peux m'abattre, me laisser aller. Je peux aussi l'accepter (et ainsi parvenir à un véritable repentir).

Eh bien, tout cela peut être exprimé par des phrases descriptives. Ceux-ci constituent la base d'un comportement véritablement éthique et de sa justification.

Conclusion - Dans le déni, la colère, la déprime, le regret, il y a une séparation entre le fait et la valeur (éthique). Dans le remords, surtout une fois qu'il est "accepté" - c'est-à-dire intégré, intériorisé - (et repenti), il n'y a pas de séparation entre la valeur (éthique) et le fait. Hume s'est donc en partie trompé dans son Empirisme exagéré sur ce point.

La description n'est pas une explication.

Décrire, c'est saisir le donné, le thème, le pur - en éliminant tout ce qui n'est pas immédiatement donné. Une fois de plus : le thème (thematology ; E.R. 138) est décisif. Une pure perception et rien que ça ! Une théorie sur le thème, une tradition sur le thème, -- elles n'entrent pas en jeu ici. Le moi qui perçoit, avec ses réactions, -- n'entre pas en jeu. Si l'on est husserlien, même l'existence en dehors de mon acte d'observation n'entre pas en ligne de compte !

Conclusion - Si vous voulez bien décrire, éliminez tout ce qui n'est pas strictement donné. Sinon, vous tomberez dans des phrases non descriptives où l'on vous a demandé de décrire uniquement. Vous voyez, les platitudes "donné/demandé" régissent tout.

32.-- *Théorie descriptive 2 (typologie).*

Résumons encore une fois la définition de la description : donné est un donné (notez la répétition) ; demandé est ce donné dans la mesure où il est donné (comme donné ; E.RH . 142v.).

Note -- On le voit : l'ontologie de la 'réalité' l'emporte sur tout ! Le descriptif dit du donné comment il est réel (s'il est réel : existence) et comment il est réel (quel type de réalité il est : essence). - Nous verrons que l'histoire, le récit et certainement le traité ont précisément la même base "descriptive".

Types.

Première citation.-- B. Vouilloux, *Le tableau (Description et peinture)*, in : *Poétique 65 (Raconter, représenter, décrire)*, 1986 : février, 1/18.

L 'auteur se réfère à G. Genette, *Introduction*, in : P. Fontanier, *Les figures du discours*, Paris, 1977, 16, où Genette dit que la rhétorique traditionnelle comporte six grands types de description.

Nous les classons comme suit :

- a. en tant que pure description : peinture (= tableau),-- parallèle ;
- b. en tant que description de quelque chose : topographie (description du paysage),-
- prosopographie (description de la vue) et éthopée (description de l'intériorité), dont le portrait est l'agrégat (montrant à la fois la vue et l'intériorité de quelque chose) (ce que O. Willmann appelle "caractéristique").

Note : Fontanier ajoute un septième type, la chronographie (description du temps).

Court et précis.

Il existe deux façons de représenter un fait.

a. En bref. - Un "hupografè", croquis ou caractéristique, présente les principales caractéristiques essentielles d'une manière -- au moins -- essentielle. Par exemple, Platon, *Politeia* 504d (aussi 548d ; *Laws* 737d), où il "esquisse" brièvement la justice de l'âme elle-même. Comme A.R. Henderickx, *The Justice in Platon's State*, in : *Tijdschr.v.Phil.* 6 (1944) : 1/2, 82, dit : l'esquisse est plus qu'une définition, mais moins qu'un traité. Il s'agit d'une "trace", d'un "profil", abrégé.

b. Circonstanciel. - Par exemple, lorsque L. Mumford, *Technics and Civilization*, New York, 1934, ou encore Jer. Rifkin/T. Howard, *Entropy (A New World View)*, N.Y.,1980, parler du Moyen Âge :

- a. paysage naturel (caractéristique prédominante : "des forêts avec des gens") et
- b. Paysage culturel (le bois était utilisé comme combustible, outil et matériau, -- pour tout), -tout est forêt et bois, -- au sens large.

Echantillon 33.-- Théorie descriptive 3 (modèles). (167/168)

Nous allons maintenant aborder quelques modèles typiques. Nous commencerons par la description “imagée”. D’abord, une forme poétique.

Bertolt Brecht (1898/1956 ; dramaturge) nous a laissé ce qui suit.

“Sur mon mur, il y a une boiserie japonaise, un masque de mauvais démon, décoré de peinture dorée, que je vois avec un sentiment de satisfaction quant à l’aspect inquiétant d’être une mauvaise personne.

Sur mon mur est accrochée une sculpture japonaise en bois, / Masque d’un démon en colère, peint à la peinture dorée. / En m’apitoyant sur mon sort, je vois / les veines gonflées du front, signe de / l’effort qu’il faut fournir pour être en colère”.

Note - C’est un poème descriptif. En quelques coups de pinceau, on “voit le masque de bois devant l’esprit”. En français “tableau”, en néerlandais “schildering”. -- aussi : “hypotuposis de peinture”. Hupotuposis” est un croquis, une caractérisation, un profilage.

Selon C. Ginzburg, *Ekphrasis and Quotation* in : T.v.Phil. 50 (1980:1 (Mar), 11, “le but de l’ekphrasis est la description, ‘enargeia’, lat. : evidentia (aussi : demonstratio, inlustratio) c’est-à-dire la démonstration d’un fait comme directement présent, -avec un effet de ‘véracité’“ .

Le terme “enargeia” (enargès) - dans Homère, *Iliade* 20:131 et *Odusseia* 16:161 - désigne la présence tangible d’une divinité. On pourrait même parfois traduire le terme “enargès” par “brillant”, tant il est évident qu’il s’agit d’un “enargès”.

En d’autres termes, ce qui n’est pas directement perceptible est, grâce à la “peinture”, placé sous les yeux à tel point que c’est presque comme s’il était directement perceptible. C’est dire à quel point la représentation est “vivante” !

Note - Une forme de cette démarche consiste à se situer au milieu du donné. Pensez à l’étudiant qui dit, bien avant son examen : “Je me vois déjà réussir”. Ou encore : “Je me vois déjà en train de le vivre ! (dit l’homme de la classe ouvrière qui sait bien gérer cette image).

Célèbre est le tableau de Martin Luther King (1929/1968 ; prix Nobel de la paix 1964) : “I have a dream” (dans lequel il récite son rêve de façon si vivante qu’il donne l’impression que l’égalité raciale et la paix sont déjà là).

Note : Nicolas Boileau-Déspreaux (Boileau en abrégé, 1636/1711) dépeint l’époque des rois Vadinge (les derniers Mérovingiens, jusqu’en 752) dans le vers suivant :

“Quatre bœufs attelé, d’un pas tranquille et lent, promenaient dans Paris le monarque indolent”. (Traduit : “Quatre bœufs attelés - au pas lent - conduisaient le dérisoire autocrate dans tout Paris).

Note. - Regardez la méthode : deux impressions partielles qui, ensemble, créent une impression totale ! Le bœuf est un animal lent, comparé au tempérament du cheval. Le moine est également lent : les deux éléments vont ensemble ! On sent le ralentissement ! Toute une époque politique est caractérisée dans ce verset.

Le parallèle.

La “*sunkrisis*” ou comparaison est, chez les Grecs archaïques, bien connue. A. Rivier, *études de littérature grecque*, Genève, Droz, 1975, 115s., 348ss., signale par exemple.

La comparaison - à ne pas confondre avec l’“équivalence” - est “un agent de connaissance”.

Modèle appliqué.-- Nous restons dans la sphère des mauvais démons;-- Euagrios d’Ibora (Pontos) (345/399 ; Père de l’Eglise - Platonius), *Traité de la prière*, 50, dit ce qui suit.--

“A quoi servent les démons quand ils nous font avoir des appétits insatiables, des envies de sexe, de la possessivité, des accès de colère, des sentiments de vengeance et autres états passionnels ? Leur but est d’alourdir notre esprit au point de le rendre impropre à la prière souhaitée. Car les passions - caractéristiques de la partie sans esprit de notre nature - dès qu’elles deviennent dominantes, ne permettent pas à notre esprit de se développer comme il le devrait et de se tourner vers la Sagesse de Dieu (note : Jésus en tant que deuxième personne de la Trinité).

Note--Comparaison avec le texte de B. Brecht : l’effort de Brecht sur la vie mauvaise est frappant, à travers l’œuvre d’art japonaise ; chez Euagrios, c’est la vie de luxure, l’indulgence libertine, qui ressort.

Les deux descriptions se complètent. L’un éclaire l’autre et complète l’image que nous pouvons nous faire de “tout ce qui est mauvais”. On peut aussi dire que les deux textes ensemble sont des impressions partielles (perceptions partielles) qui convergent vers une impression totale (perception totale).

Faisons-nous comme les surdoués : lire et relire les deux descriptions sans nervosité, calmement, - être bien assis et détendu, - regarder attentivement les deux textes d’abord dans leur ensemble (impression totale), - se perdre dans les deux textes (oublier le monde qui nous entoure), - marcher lentement. Le mal - tout ce qui est mal - viendra à l’esprit.

Echantillon 34.-- Théorie descriptive 4 (modèles). (169/176)

Nikolaï Gogoly (1809/1852 ; romancier russe) est connu pour une rare dualité. D'une part, on soupçonne constamment une réalité idéale dérivée de sa foi orthodoxe et des Pères de l'Église grecque orientale. D'autre part, sa représentation des gens et des choses est celle de réalités dégradées de toutes sortes. D'une part, les grandes idées lumineuses de Dieu ; d'autre part, les caricatures risibles et tragiques de ces grandes idées. - Ainsi, le "rire larmoyant" de Gogolj, comme le dit un expert, Leo Kobbilinski-Ellis, est caractéristique du "réalisme" de Gogolj.

Le naturalisme.

L'idéalisation, comme celle de la foi orthodoxe de Gogolj, est pour le naturaliste une "échappatoire à la dure réalité". L'une des formes de littérature dégradée est le misérabilisme (allemand : Elendmalerei, peinture de la misère). On s'attarde tellement sur le côté pécheur-échoué de la vie et de notre paysage culturel qu'on s'y noie.

Une autre forme est plus récente : la littérature cynique, qui va un peu plus loin que la littérature naturaliste du XIXe siècle. Des penseurs tels que les trois "matérialistes critiques" (comme les appelle Paul Ricoeur), K. Marx (dégradation économique-sociale), P. Nietzsche (dégradation culturelle), S. Freud (dégradation psychologique-profondeur), ont, avec leur naturalisme contemporain, ouvert la voie au cynisme d'aujourd'hui qui "dégrade" (déconstruit) toutes les idées, idéaux et valeurs supérieurs.

Note -- Encore :

a. en tant que contenu conceptuel, le naturalisme, le misérabilisme, le cynisme est un morceau de la réalité ;

b. en tant qu'ampleur, cette partie de la réalité est limitée. Celui qui s'en tiendrait uniquement à l'image de l'homme et au monde de la dégradation, aurait une vision très unilatérale de la réalité totale.

Vous voyez, la question est toujours : à quel point la dégradation est-elle réelle ? Comment est-ce que c'est réel ?

Modèle. Frech (Francfort-sur-le-Main) 7, 51. -- Nous venons de lire. -- "Marcia, la fille de la nuit. -- Elle a quelque chose des chats. Sombre et plein de secrets ... Comme beaucoup de chats, Marcia ne devient active que la nuit. Les heures qui suivent la tombée de la nuit sont l'élément dans lequel elle se sent chez elle.

“Même à l’adolescence - elle s’en souvient encore maintenant qu’elle a 21 ans - j’étais quelqu’un qui s’amusait beaucoup dans la nuit. -- Ce n’est donc pas depuis qu’elle a vécu comme barmaid dans un bar -- dans un “Exclusive Club” à Londres -- que la nuit est son élément.

“Ceci, au grand dam de ma mère, qui fut affligée jusqu’à ce que, à minuit passé, je m’endorme à nouveau. Ce qui m’a fait promettre de m’améliorer à chaque fois.

Mais la mer de lumière qu’est la métropole m’a attirée encore et encore - “magnétiquement”, dit Marcia - et m’a tenue sous son emprise. Là où les enseignes lumineuses de l’industrie du divertissement - des clubs, des bars et des discothèques - transformaient la nuit en jour, là, pour moi, était la “vraie vie”. Je ne pouvais tout simplement plus rester tranquillement à la maison, dès que j’ai réalisé que “dehors”, il y avait du rire, de la boisson, de la vie, de l’érotisme.

Entre le lever et le coucher du soleil, le travail, la chasse fiévreuse, le stress, la poursuite de la carrière et du succès, les moyens de subsistance et l’argent déterminent le cours du temps... Mais... puis soudainement les bureaux et l’entreprise ferment. Et les portes des locaux et des amusements s’ouvrent.

Mais la principale raison pour laquelle je me cache la nuit est peut-être que j’ai été élevé dans un quartier pauvre, pathétique et laid de Londres. Où - franchement - la vie pendant la journée n’était pas un joli spectacle.

En plus de cela, mes parents se sont séparés après une dispute et il n’y avait pas de “vie de famille harmonieuse”. -

Note.-- D’un point de vue platonicien¹, cette description de la misère est limpide : dans la psychologie de Platon aussi, la nuit est centrale. Le rêve nocturne avec son aspect peu scrupuleux, - le crime, l’abus de pouvoir du tyran etc. se présentent dans la vie à la dérive des rêves nocturnes où aucune limite diurne n’est introduite ; la fête nocturne - ainsi en Sicile - de la classe sociale supérieure (la dolce vita).

2. L’“enargeia”, l’évidence, fonctionne dans le texte : son auteur vous situe au milieu du Londres nocturne des entreprises de divertissement, en la personne d’un de ses membres.

3. Le parallèle fonctionne : comme les chats sont des créatures nocturnes, la “prédatrice” Marcia l’est aussi !

4. Le parallèle compris comme un contraste est également présent : les “paillettes” (l’artisanat) des entreprises de la vie nocturne contrastent fortement avec le sombre sordide des banlieues pauvres que Marcia a laissées derrière elle.

Fantastique -

Nous allons maintenant aborder un autre domaine qui se prête également à la description, à savoir la littérature fantastique.

échantillon bibliographique - P. Rottensteiner, *The Fantasy Book (An Illustrated History from Dracula to Tolkien)*, New York, 1978,--dans lequel nous attirons particulièrement l'attention sur *The Demonic Vision of H.P. Lovecraft* (o.c., 74/77) ;

U.Carl, Hrsg. *Geister, Gespenster und Vampire (Die unheimlichsten Grusel- und Spukgeschichten der Weltliteratur)*, Munich, Blanvalet, 1978 (Les grands écrivains de l'horreur). Jusqu'ici, un petit échantillon parmi une masse de textes.

Comme spécimens, nous pouvons citer par exemple Bram Stoker (1837/1912), *Dracula* (1897) ;

Guy Endore (1900/1970), *Le loup-garou de Paris* 1933. Ces deux-là nous semblent les plus caractéristiques et également bien écrits. Un autre est W. McGivern, *Night of the Juggler* (1975).

Et aussi : Angela Carter, *In company of wolves*, Amsterdam, Contact, 1985 (avec un fort penchant sadien, bien sûr), qui donne des histoires plus petites - des histoires d'horreur, bien sûr.

Une atmosphère particulièrement glauque se retrouve dans le mythe de Cthulhu, que Lovecraft, entre autres, a utilisé comme toile de fond pour ses textes. Pour cela, il est préférable de connaître *H.P. Lovecraft et al., Necronomicon*, Paris, Belfond, 1979 (un livre particulièrement perplexes contenant quelque dix-huit pages d'un texte arabe des années 730, avec des introductions et des réflexions).

Voir aussi Fr. Rottenheimer, *The Fantasy Book*, 80/81 (The Cthulhu Mythos). Le "mythe" de Lovecraft - un vrai mythe, d'ailleurs - traite de créatures féroces et sans scrupules issues d'un âge primitif qui ont été chassées de notre terre mais menacent de revenir encore et encore (une sorte d'eschatologie ou de doctrine de la fin des temps).

Le miraculeux et l'étrange.

Christine Brooke-Rose, *A Rhetoric of the Unreal (Studies in Narrative and Structure, Especially of the Fantastic)*, Cambridge, 1983, soutient, avec Tzvetan Todorov (E.R. 143), que le fantastique ("l'irréel") présente deux types principaux, l'inquiétant et le merveilleux.

Ceci, alors que dans la "science-fiction", le quotidien réel se confond avec le fantastique.

A propos : le livre parle par exemple de *Tolkien, du Seigneur des Anneaux*, de *Vonnegut/McElroy* (histoires de science-fiction), du "Nouveau Roman" français (Robbe

Grillet, N. Sarraute),-- les plus récentes “métafictions”.-- toutes en prose narrative.

Note - Ernst Jünger (1895/1998), notamment dans *Der Arbeiter* (1931), où s'exprime ce qu'on appelle le réalisme magique, et Frederik Van Eeden (1860/1932), notamment dans *De kleine Johannes* (1885 (1), 1905/1906 (II/III)), où il est question du miraculeux, notamment dans le monde des enfants. Les enfants, après tout, surtout avant l'âge de douze ans, ont tendance à vivre dans le monde des esprits de la nature et autres.

Modèle : Stevens W. Mosher, *Journey to the Forbidden China*, New Work, Londres, 1985 (a.o. 42 et suiv.).

Note : La rhétorique traditionnelle a comme lieu commun “locus amoenus”, maison de plaisir (quelque chose de l'ordre du “paradeisos” (jardin d'agrément avec plantes et animaux), “paradis”, par exemple chez Xénophon d'Athènes (-427/-355 ; Socratieker)).

L 'auteur arrive dans le sud de la Chine (province de Kwangsi, à l'ouest de Canton). Il décrit comment ce qui apparaît d'abord comme une idylle romantique est en fait une copie du système maoïste-marxiste.

Les habitations étaient ici plus dispersées dans ce paysage très découpé et les routes nous en rapprochaient rarement, mais à un endroit où la route faisait un virage soudain, j'ai repéré un village. Loin en dessous de nous, pris dans la courbe d'un ruisseau rugissant. Un petit coin du monde, caché loin du reste.

(...). Aussi fermé qu'il soit, le village semblait exister en tant que tel, un monde magique et enchanté d'une vingtaine de maisons solidement construites en briques séchées au soleil (“adoba”).

Nous n'étions qu'à vingt miles de Wuchow, mais nous avons l'impression d'être très loin dans le temps et l'espace. Seuls les fils du réseau électrique s'étendaient le long de la rivière témoignant du siècle dans lequel nous vivons. Le reste semblait être une fenêtre ouverte sur un passé lointain.

L'ensemble était une fête des couleurs. Dans le bleu pâle du ciel, un cumulus d'un blanc éclatant se nichait et dérivait lentement. Les montagnes s'éloignaient en douces masses bleu-vert, dépassaient le groupe d'affiches de la rivière, qui s'enroulait en vert de mer autour des pentes du jardin. Les champs de canne à sucre à tige violette et les échantillons de céréales vert radiant formaient un damier au centre duquel se trouvait une

On aperçoit un immense carré de couleur rouge et jaune ocre - le village. Des gens aux visages bruns comme des noix et habillés de noir s'y déplaçaient, -- lentement et avec l'allure de figures paysannes en céramique.

Tout le paysage n'était qu'une splendeur avec une impression visuelle de paix profonde. C'était le bon endroit pour parcourir la parabole de l'existence humaine - naissance, fiançailles, accouchement, éducation des enfants, vieillesse, mort - tout en vivant : l'atmosphère sécurisante d'un petit village. Naturellement, on est tombé sous le charme de cette solitude bleu-vert dans l'est du Kwangsi (...). -- Voilà pour la partie idyllique.

Maintenant pour l'ingéniosité. Ce qui semblait être un chef-d'œuvre de forme, de composition et de couleur depuis le point de vue d'où je l'admirais, allait sans aucun doute prendre une apparence très différente une fois que je serais entré dans le village. Cette considération objective m'a ramené au monde de la sobre réalité, dans lequel ce village serait "un village comme les autres".

Et pourtant, pendant un certain temps, j'avais traversé le village comme si j'étais immergé dans une tranquillité parfaitement claire, une qualité qui, bien que je me sois rendu compte qu'il s'agissait d'une illusion, continuait néanmoins à me fasciner. Une "image" - la notion romantique d'une "idylle" - m'avait distrait.

La fuite dans une vie de simplicité rurale au sein d'une communauté fermée est une partie importante de la vie fantasmée du monde occidental d'aujourd'hui.

Jean-Jacques Rousseau, qui a vécu dans une Europe de paysans (E.R. 152), a ennoblé les "sauvages" tout en réfléchissant à la réalité Hobbesienne de la vie tribale.

(*Note* : Thomas Hobbes (1588/1679 ; Rationaliste anglais des Lumières, connu pour son *Léviathan* (1651), image de l'État policier).

L'homme occidental, qui vit la cuisine oppressante de l'ère de l'électronique, considère la vie paysanne comme "romantique" - du moins de loin, oubliant ou supprimant le fait que le soi-disant homme de la nature est souvent piégé dans la pauvreté, accablé par le travail, miné par la maladie. (...).

L'apparence d'isolement de ce village était une tromperie, une ruse de son emplacement. Des unités de l'Armée rouge avaient traversé la région pendant les derniers jours de la guerre civile (...). De jeunes officiers étaient venus, au début des années 50, pour aider les riches...

et de collectiviser les pauvres. Les gardes rouges, à la fin des années 1960 (*ndlr* : la “révolution culturelle”), étaient venus ici pour détruire les statues des divinités et les plaques des ancêtres.

Ce hameau était une “équipe de production”, faisant partie d’une “brigade de production”, qui à son tour faisait partie d’une “commune”. Car ici aussi, la “production” de maïs et de canne à sucre “suit le plan central”. Aussi vierge et isolée que puisse paraître cette colonie, elle était - sans aucun doute - le point le plus éloigné de la laisse du pouvoir entre les mains de Pékin (Beijing”).

Modèle - Le terme “bizarre” - dérivé de l’espagnol “bizarro” (magnanime) - est difficile à traduire : **a.** fantaisiste-fantastique, **b.** peu recommandable, aliénant. De préférence, les deux significations en une seule.

L’une des œuvres qui a été la première à interpréter le bizarre dans l’Europe moderne ou même postmoderne est *Révéroni Saint-Cyr, Pauliska ou la Perversité moderne (Mémoires d’ une Polonaise)*, Paris, Desjanquères, 1991. L’œuvre date de 1798. Il s’agit des mémoires d’une noble polonaise qui fuit les envahisseurs russes et erre d’un pays à l’autre. Dans le processus, elle a été victime d’une “série bizarre de vicissitudes”.

a. La dualité “sentimentalisme/ cynisme” ressort. Mais un cynisme qui relève de la folie. Une folie qui est liée à (ce qu’on appelle) “les cultes des Illuminés” et leurs adeptes de toutes sortes, qui sont dépeints comme des “fous dangereux”. Ces fanatiques de la “machine” sont interconnectés à travers l’Europe, membres d’une société secrète, universellement ramifiée mais insaisissable.

b. Il est également à noter que “l’innocence naïve et heureuse” est un point d’attraction particulier pour “les systèmes absurdes”, typiques des Illuminés. Les enfants et les femmes innocents sont particulièrement visés.

c. Il est particulièrement remarquable que deux traits caractérisent les systèmes absurdes :

a./ Une analyse institutionnelle ou une critique sociale qui “sape les fondements de la morale et de la société chez presque tous les peuples” dans une subversion ;

b./ une dynamique de groupe qui écrase comme un troll tout ce qui s’écarte de l’idéal - du système - des Illuminés.

d. La critique de la science est également centrale : le baron von Olnitz, matérialiste convaincu, style XVIIIe siècle, incarne la forme perverse de l'expérimentalisme scientifique : il pratique le "human engineering" (manipulation des personnes).

Au moyen de toutes sortes d'outils et de techniques bizarres - y compris la machine qui recueille et accumule la force vitale - le fluide - des belles femmes, ainsi que des enfants - il veut provoquer le plaisir sexuel, oui, créer la jeunesse éternelle. Tout cela sur fond d'un obscur occultisme.

Un extrait : L'étrange constructeur de systèmes von Olnitz.

O.c., 125.-- Die von Olnitz un grand magnétiseur, au milieu de toutes ses concoctions, fait preuve d'un caractère ferme et persistant. Il tourmente et torture l'innocence : calculer les différents degrés ou transitions d'un tourment après l'autre dans cette innocence le rend "heureux".

Pourtant, on aurait tort de le qualifier de méchant vicieux, il tourmente pour étudier, -- pour expérimenter afin de tester le degré de vérité de "son système".

L'homme possède une intrépidité fanatique qui suscite l'indignation. Pourtant, cette intrépidité est plus celle d'un égaré que celle d'un dépravé.

C'est tellement vrai qu'il s'illusionne en pensant que ses victimes - dont Pauliska - lui seront reconnaissantes pour ce tourment. Il tente également d'inculquer cette conviction à ses victimes.

Regardez : comme quelqu'un qui peut se contrôler, au milieu de ses excès, il est capable de les contrôler comme il veut et quand il veut.

Il est vrai que le corps de "sa belle Pauliska" - ses yeux dévorant sa magie féminine - sert à vivre les interminables séries que génère l'ivresse de ses combats les plus légers. Pourtant, il rejette soudain tout début timide de luxure qui ne trahirait que lui en tant qu'individu, et attend de celle qu'il initie qu'elle partage ses plaisirs surtout avant de s'y abandonner. Oui, il repousse l'apogée de son plaisir jusqu'au moment où l'heure du désir de la victime arrive.

Von Olnitz est un mélange de comportement bizarre et de cruauté. Pourtant, il n'est cruel que parce qu'il est bizarre. Et il est bizarre parce que les adeptes de la société savante ont embrouillé sa pensée (...).

Le narrativisme de base... La signification profonde du terme “*narrativisme*” se résume à la distinction entre, d’une part, l’heuristique, l’acquisition d’informations (matériel en vrac ; R.E. 09) et, d’autre part, l’harmologie (R.E. 10) et la stylistique (R.E. 12).

En particulier : la réalité acquiert pour nous, c’est-à-dire de notre point de vue (perspective), plus de signification qu’elle n’en avait déjà pour ce triple travail de l’esprit. Si le fait de raconter les faits ne signifiait pas ce gain de perspicacité, cela ne susciterait jamais d’intérêt, bien sûr. Dans le cas extrême, une réalité qui apparaît comme totalement confuse et dénuée de sens ne prend forme que grâce à sa narration.

Note : Aristote, dans sa Rhétorique, distingue deux formes de prose.

Le premier est le texte composé d’un style caractérisé principalement par la juxtaposition de phrases. Il prend pour exemple certains textes d’Hérodote : “Et puis (...). Et puis (...). Et ensuite sur (...).

Un système dynamique qui est un algorithme ordonné et construit rationnellement ne présente pas - du moins pas à première vue - un tel texte.

Note -- Ce langage se rapproche le plus de la série de “présages/séquences”, caractéristique de l’événement. Mais cela minimise une interprétation.

La deuxième forme est celle qui contient principalement des phrases subordonnées (le style dit “périodique”). Mais ici le traitement est beaucoup plus fort : le narrateur arrange les choses selon un ordre qu’il a lui-même conçu. L’aspect harmologique et stylistique est beaucoup plus développé et ce dessin est donc plus “narrativiste” que le précédent. Après tout, elle construit la “signification” des faits de manière beaucoup plus forte.

Note -- Le narrativisme de base signifie que la distinction entre récit “historique” et récit “mixte” est floue, ce qui ne signifie pas, pour citer de Romilly, qu’un récit mixte “ment”. Ce qu’elle signifie, c’est qu’elle le façonne et le rend plus compréhensible.

P. Ricœur (1913/2005, Phénoménologue et herméneute), dans Construire (Genève) 24.09.1986, 28/29 (Interview de J. Fr. Duval), dit ce qui suit.

1. Ce que nous appelons “temps humain” ne prend corps et ne se distingue du reste que lorsque nous disons, par exemple : “Depuis 776, dans la Grèce antique, il y a une olympiade tous les quatre ans.

Ceci jusqu'à l'année 396 après Jésus-Christ". Ou encore : notre calendrier grégorien "date", c'est-à-dire ordonne chronologiquement et historiquement, tout ce qui se passe, à partir de Jésus-Christ qui était considéré comme "le centre de l'histoire sainte". En d'autres termes : un fait biblique-théologique devient le moyen de "façonner" l'ordre des présages et des suites.

2. Ce que nous appelons "histoire de l'humanité" n'acquiert de la substance et de la spécificité que lorsque nous trions les matériaux - les traces ou "témoignages" - des bâtiments, des documents, etc. - du passé, de sorte qu'une "histoire" (un ordre de faits) émerge d'une masse de données initialement informe.

"Il n'y aurait probablement pas d'ordre dans le temps si nous ne le disions pas. Roland Barthes (1915/1980 ; textologue), a insisté sur ce point : nous ne connaissons pas de société qui n'ait pas d'histoires". (A.c., 29).

Note -- Veuillez noter 'probablement' ! Ricœur est très prudent. En effet, en soi - en dehors du langage - le temps et l'histoire ont un ordre et un sens (bien que ceux-ci nous échappent largement). L'ordre et le sens que nous lui apportons en racontant le temps et l'histoire, est un échantillonnage d'un ou plusieurs points de vue très limités. Nous appelons cela "l'inductivisme".

Don Cupitt.-- Échant. bibliogr.: J. Haers, *Don Cupitt*, dans : Streven 1992 : febr. 467.

C'est ainsi que Haers caractérise le livre du philosophe postmoderne de la religion (Cambridge) *What is a Story*, Londres, Scm Press.

"Au cœur de l'argumentation de Cupitt se trouve sa conviction que la vie, le temps, le désir, -- mais aussi la science, les attitudes éthiques, la philosophie et la religion sont des produits du langage, qui naissent de la narration d'histoires : les histoires créent et produisent la vie et satisfont ainsi le désir paradoxal et immature d'existence de la vie (o.c.,50)".

Un "réalisme" philosophique qui présuppose ou tente de présupposer une réalité extérieure ou indépendante de l'homme linguistique est une contradiction interne. Cela n'a guère de sens de parler de "vérité" (en soi), de "conscience de soi" (qui dépense directement des données), d'"expérience" (de ce qui a été directement mangé), de "but et résultat de l'histoire" (comme une "grande" histoire).

Dans le domaine de l'Écriture, une telle position de base donne lieu, par exemple, à l'affirmation de Cupitt selon laquelle Jésus est appelé "une anomalie ou un talisman de l'histoire" (o.c., 106ff.), que lorsque Jésus se réfère à plusieurs reprises à son Père céleste, il vaut mieux renoncer à Dieu et se contenter de Jésus (o.c., 133).

Les affirmations de Haers "font sourciller". Haers conclut, en ce qui concerne la théologie en particulier, par ces mots : "En bref, une vision du monde sûre est sur le point de s'effondrer et toute l'étendue du défi lancé aux théologiens dans un monde postmoderne devient apparente".

Haers critique également l'attitude ironique et ludique de la vie - pensez à la philosophie flâneuse des postmodernes - ainsi que le fait que "l'aspiration à la transcendance" (comprenez : le fait que l'homme se montre ouvert à quelque chose qui transcende le monde visible et tangible ("transe", c'est "aller au-delà")) n'est rien d'autre qu'une "dynamique nécessaire" dans l'humanité.

Haers prend effectivement la question au sérieux (E.R. 140 : problèmes), même si elle est incomplète. Pas les réponses données par Cupitt.

Note -- Il y a une saveur de narrativisme postmoderne : la subtilité de ce que nous appelons le narrativisme de base, et de la position d'un Ricœur, a disparu avec Cupitt, laissant place à une forme extrême de narrativisme. Ainsi, nous pouvons effectivement identifier deux types principaux de narrativisme, un narrativisme prudent car fondé sur le réalisme et un narrativisme extrême car fondé sur le nominalisme.

Note -- Échant. bibliogr.: F.R. Ankersmit, *Deux formes de narrativisme*, in : Tijdschr.v.Filos. 1988 : 1 (mars), 40/81 ;

id., *Le nombril de l'histoire (Sur l'interprétation, la représentation et la réalité historique)*, Groningen, 1991 ;

B. Verschaffel, *Verhaal, toeval en geschiedenis (Récit, coïncidence et histoire)*, in : Tijdschr.v.Fil. 1988 : 1 (mars), 20/39.

Ankersmit a renouvelé l'approche historique - pensez à sa Logique narrative (1981) - comme suit.

Le passé (avec son témoignage) ne possède en soi aucune essence ou structure. Seuls les récits sur ce passé introduisent une structure. Le "narrativisme" voit donc l'ordre non pas dans l'objet de la science de l'histoire mais dans l'histoire que nous racontons à son sujet, ce qui trahit clairement le nominalisme.

Exemple 54. (229/234)

Outre les descriptions et les récits, un traité peut également nécessiter un rapport. Par conséquent, un mot sur le rapport (être et types). Qu'est-ce que "rapport" dans le sens de "en tant que journaliste / reporter décrivant quelque chose" ?

Le donné : un cas ou un texte ; le demandé : faire un rapport court ou long avec ou sans jugement de valeur (interprétation).

La longueur du texte. -

a. Le rapport concis ou court est une description ou un récit aussi objectif que possible (ou les deux ensemble) de l'essentiel (existence/essence et minimum - circonstances essentielles) de la donnée. Cfr. E.R. 145 (Places générales principales).

Remarque : le terme "caractéristique", s'il est généralement compris (applicable à n'importe quoi), est un bon nom de substitution.

-- **b.** Le rapport détaillé -- Les circonstances -- appelées "détails" -- sont précisées.

Objectivement, il en existe deux grands types.

a. Donné : une situation, sans texte (sauf si elle en fait partie) ; demandé : de rapporter cette situation le plus fidèlement possible. Si l'événement est synchrone - par exemple la situation immédiate d'une école - il s'agira d'une description courte ou longue ; si l'événement est diachronique - par exemple l'effritement d'une école de quartier - la tâche consiste à rédiger un récit (long ou court, selon la mission).

b. Dans tous les cas, il s'agit de présenter le texte - si nécessaire avec vos propres termes - de manière brève ou détaillée afin que le "message" (information) du texte soit représenté aussi correctement que possible.

Explications de certains types de rapports.

Nous allons maintenant aborder certains types de rapports.

Note --- R. Zahnd, *Contre le 'zapping'*, in : Journal de Genève / Gazette de Lausanne 29.01.1992.

L 'auteur commence comme suit : "Regarder quelqu'un - célèbre ou non - parler pendant cinquante minutes - dans un film en noir et blanc (...) semble aujourd'hui dépassé. D'une manière générale, le spectacle souvent pathétique qu'est la télévision ne montre que des technologies de pointe et des flashes ultra-rapides.

Immédiatement, toute notre culture aime se réfugier dans le confort du “zapping intellectuel et de la recherche d’effets”, où la superficialité est à l’ordre du jour.

Note : Ce que l’auteur dit est certainement correct. Cela ne nous empêche pas, avec notre rythme de vie effréné, d’avoir un besoin beaucoup plus grand qu’auparavant de textes aussi courts que possible. D’où la fréquence et la variété accrues des formes de rapports.

Le rapport... évidemment un rapport de cas. Selon G.u.I. Schweikle, Hrsg, *Metzler Literaturlexikon*, 1984, 364f. (Reportage), un bon reportage comprend deux éléments :

a. le rapport pur, c’est-à-dire la représentation - description/récit - la plus objective possible d’une situation (personnage, situation, événement, oui, un livre) ;

Dans le sens journalistique du terme, le “reportage” est apparu en 1880 (comme un rapport pour un quotidien).

Le digest... Peut-être pas un terme très néerlandais.

Origine - De l’empereur Auguste (-63/+14) à l’empereur Justinien (482/565), les décisions de justice les plus célèbres ont été rassemblées dans le “Digesta”.

Or, le terme “digest” désigne soit un extrait (périodique), soit un texte réduit à un format plus petit (ou encore le périodique spécialisé dans ce domaine). Dans ce dernier sens, il s’agit d’un rapport. -

Note - Il existe également des livres qui contiennent une telle chose. Pensez à Bernard Pivot, *La bibliothèque idéale*, Paris, 1988, 660 pp. (une mine d’œuvres littéraires, avec des extraits ultra-courts);-- à Presses Pocket, *Guide de lecture*, 1990 (pour les enseignants : des œuvres littéraires avec des analyses sous forme de rapports).

Le renvoi... Ce terme a plus d’une signification.

1. Conférence en guise d’introduction à une discussion.

2.a. Résumé d’une conférence.

2.b. Simplement : rapport. -- Avec les attributs suivants : le résumé succinct d’un article avec toutes les citations de sources.

Note historique... Le premier dont nous disposons de l’Historia est Hérodote.

Le Proto- sophistique. - Nous sommes - 450/-350. La “brachulogia”, littéralement : évoquer de manière abrégée, était, dans le langage sofiste, un rapport (soit un texte résumé, soit un bref discours ou une réponse). Cfr. J. P. Dumont, *Les sophistes*, Puf, 1969, 248.

Chez Platon, on trouve, entre autres, trois passages comme une histoire, à savoir *Gastmaal* 173b, *Parménide* 126b, *Theaitetos* 142d. Dans l'Euthudemos, Kriton propose un récit qu'il définit plus précisément comme une "epangelia", un rapport, reflétant le jugement d'un public anonyme. Cfr. M. Canto trad./intr., Platon, *Euthydeme*, Paris, 1989, 19.

Modèles romains - hellénistiques.

Échant. bibliogr.: H.I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 239.

Les élèves, après avoir lu à haute voix, devaient défaire, par exemple, un "muthos" (histoire : E.R. 89).- Nous avons donc les modèles suivants.

Le lion et le renard... Le récit d'un élève se lit comme suit : un lion, vieillissant de jour en jour, devint très faible. Avec sa force et sa vitesse, il ne pouvait pas obtenir de nourriture. Il s'est enfermé dans une grotte, en faisant semblant d'être malade. -- Les animaux, pensant que c'était approprié, sont venus lui rendre visite dans sa grotte. Sur quoi le lion les attrapa encore et encore pour les dévorer.

Un renard s'est également approché. Il a vu la ruse du lion et s'est installé à l'extérieur de la grotte. De là, il a demandé au lion comment il allait. Le lion dit : "Je ne suis pas bien. Mais une question : pourquoi ne viens-tu pas dans la grotte avec moi ? Alors nous pourrions nous parler.

Ce à quoi le renard répond : "Je voudrais bien entrer, mais je vois beaucoup de traces d'animaux qui entrent, mais aucun qui ne sort.

De la même manière, les personnes astucieuses reconnaissent les dangers à partir de "takmèria", des signes (clairs), et les fuient.

Opn.--Quelles platitudes voyez-vous au travail ?

Le père meurtrier... Le papyrus Fayoum a laissé un travail d'étudiant.

Donné : un mythe en vers (non conservé). Demandé : une "paraphrase" (représentation correcte dans le plus grand nombre possible de ses propres mots, -- ici sous la forme d'un rapport).

Maintenant le texte préservé : "Un garçon qui avait tué son père et qui craignait la loi sur le parricide s'enfuit dans le désert" (note : une citation ou une référence à ce que le professeur a lu). Alors qu'il traversait la chaîne de montagnes, il a été poursuivi par un lion. Avec le lion sur ses talons, il a grimpé à un arbre. Il a ensuite vu un "dragon" (serpent) se précipiter vers son arbre pour éventuellement y grimper (...).

En fuyant ce “dragon”, il a fait une chute. -- Le malin n’échappe pas à une divinité : “ La divinité fera justice du malin “ (note : à nouveau une citation en vers).

Note : La structure des deux “muthoi” (histoires).

Nous sommes ici confrontés à une double platitude : “ modèle régulateur (= universel) / modèle applicatif (= singulier, privé) “.

Note : La première partie du récit est une histoire ; la deuxième partie est le “gnome” (sententia, zedeles ; cf. R.E. 89). La première partie est l’incident singulier ; la deuxième partie est la règle universelle et récapitulative. Sans la leçon morale, la fable est aveugle, sans l’histoire, elle est vide.

Le lion et le renard.

a. Le muthos est une analyse du destin : le monde dans lequel nous vivons est perfide et séduisant. Les naïfs inattentifs tombent dans le panneau (“les animaux”) ; les observateurs astucieux ne le font pas (“le renard”). Cfr. E.R. 02 : le renard ! Le renard utilise ainsi la méthode sémiotique : il ne voit pas immédiatement les victimes qu’il a trompées, mais il voit immédiatement leurs traces de pas qui ne cessent de se répéter (ce qui rappelle U.Eco, De naam van de roos, Amsterdam, Bakker, 1985 (“On n’utilise des signes et des signes de signes que si les choses elles-mêmes manquent” (o.c., 36)).

b. Le muthos contient une analogie : de même que le renard échappe à la supercherie en examinant d’abord attentivement les traces, les signes des absents, de même l’homme intelligent échappe à la supercherie grâce à l’analyse des “tekmeria”, des signes (ce qui montre encore une fois la prédominance de la méthode sémiotique dans la vie dans un monde de supercherie : l’univers se cache plutôt qu’il ne se montre et est donc perfide). Théorie du modèle : du connu, le modèle, le renard, les raisons de la fable à l’inconnu, l’original, l’homme (sagace).

Le tueur de père.

a. Le dernier vers est de Ménandre d’Athènes (-342/-291 ; célèbre poète comique). Ce qui montre, indirectement, que le texte est postérieur à Menandros.

b. Le muthos est une analyse du destin : si les limites sont franchies, alors la divinité intervient avec une punition. Le lion qui poursuit et le serpent qui menace sont déjà des “ signes “ d’un destin contenant le mal, qui - selon la mentalité mythique - fait apparaître une divinité.

Postface.-- Greet De Keyser, *Le stress à l'école*, in : Elga 13 (1988 : Sept.), 55/56.

L'extrait suivant de l'article - basé sur la littérature pertinente - démontre clairement le rôle didactique de, par exemple, la narration de quelque chose entendu.

“Essayez d'indiquer ce que vous devez absolument savoir. Si nécessaire, faites un schéma de certains mots clés ou éditez un texte avec un stylo de couleur.

Ne notez pas trop de détails, car vous perdriez une vue d'ensemble claire. Toutefois, en plus des mots clés et des définitions ou formules, vous pouvez prévoir un petit espace pour noter quelques détails importants.

Si le plan n'est pas clair et que le professeur ne vous aide pas à mieux le comprendre, parlez-en avec vos camarades de classe. Dans tous les cas, posez toujours la question suivante : “Où mène chaque chapitre et quel est l'objectif final du cours”.

Il est également très utile de restituer le matériel dans ses propres mots (note : paraphrase ; R.E. 233). Cela rend les choses écrites beaucoup plus faciles à digérer. De plus, elle vous permet de ne répéter la matière qu'après l'avoir bien comprise”.

Note - Le conseil est ici inculqué dès que l'on apprend, par exemple comme chez les Grecs anciens, à écouter des textes ou à les lire et les défaire selon des règles (platitudes) telles que “ leçon d'histoire “ et “ leçon de morale “. Une fable peut enseigner de telles choses dès le plus jeune âge, si du moins elle est communiquée comme le faisaient les rhéteurs de l'Antiquité, qui entendaient par là le contrôle du texte et non sa soumission.

Chronique... L'un des sens du terme “chronique” est : enregistrement de faits mémorables.

Voici un modèle... Georges Simenon... Il a 85 ans... Lausanne 10 (Ats).

G. Simenon est considéré comme le romancier français le plus prolifique depuis Honoré de Balzac (1799/1850 ; *La comédie humaine* (+90 volumes)).

Vendredi, il fêtera son 85e anniversaire à Lausanne. Il y vit depuis une trentaine d'années.

Il est né le 12/02/1903 à Liège (Belgique). Nous mentionnons “pour les besoins de la petite histoire” (E.W. 217 : Alltagsgeschichte) qu'il serait né le 13/02/1903 mais que sa mère, par superstition, l'a fait enregistrer le 12/02/1903.

Simenon a voyagé dans le monde entier jusqu'à ce qu'il s'installe en Suisse en 1955.

Georges Simenon a publié près de deux cent vingt romans sous son nom, dont quatre-vingts romans policiers qui ont rendu le commissaire Maigret célèbre. Sous un pseudonyme, il a publié près de trois cents autres ouvrages.

Ses livres ont été traduits en soixante-dix langues et imprimés dans quarante pays. Ils ont été adaptés au cinéma plus de soixante fois et à la télévision plus de deux cents fois.

On estime que près de cinq cents millions de lecteurs l'ont déjà lu et que des centaines de millions d'auditeurs et de téléspectateurs ont entendu et/ou vu ses ouvrages psychologiques ou policiers. Ceci sur toute la planète.

Officiellement, G. Simenon a cessé d'écrire en 1973, mais en 1981 il a publié ses Souvenirs de vie -- il a été honoré de la médaille d'honneur de la ville de Lausanne. Il a été honoré à plusieurs reprises. Très retiré dans une petite maison, Simenon vit dans le canton de Vaud, ... sa trentième résidence.

Note. - C'est clair : la chronique est une longue série de platitudes. Tu peux les reconnaître ?

La performance (présentation) d'un écrivain.-- Prenons un modèle singulier.-- Gaël Fain, trad., *Joseph Schumpeter, Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, 1951-1, 1984-2.

Sur la couverture figure le rapport suivant. -- Joseph Aloys Schumpeter est né en Autriche en 1883 et est mort aux États-Unis en 1950. Il était le leader incontesté de l'école de Vienne. Il est ensuite devenu professeur à l'université de Harvard. Il a rapidement acquis une réputation internationale.

Son célèbre ouvrage, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Londres, 1942, est considéré comme l'une des œuvres fondamentales de l'économie moderne. Le capitalisme peut-il survivre ? Le socialisme peut-il réussir ? L'auteur répond aux deux questions. En attendant, il donne une prémonition de l'évolution de notre économie dans le monde de demain.

Note. - Encore une fois, un certain nombre de truismes. Découvrez-les en lisant attentivement ! Le texte est - en passant - un beau modèle d'"enkomion", d'éloge (E.R. 891 156, 187). Ce qui prouve, pour la énième fois, que ce type de texte reste d'actualité.

Echantillon 55.-- reportologie (contraction de texte). (235/239)

Échant. bibliogr.: Y. Stalloni, *méthode de contraction et de synthèse de textes (Concours d'entrée des grandes écoles)*, Paris, 1983-2 ;

J. Moreau, *La contraction et la synthèse de textes*, Paris, 1977;-- Editions Marketing, *Contraction et synthèse de textes à l'entrée des grandes écoles (Epreuves intégrales des concours)*, Paris, 1983.

Ces dernières années - par exemple en France - le discours traditionnel a été remplacé par la contraction unique - contractions - ou la contraction multiple - synthèse - du texte.

Modèle appliqué... Ed. Marketing, o.c., 5/8.-- H.E.C. 79 (*Polytechnique*). Durée : trois heures, données : Roger Caillois (1913/1978), *L'esprit des sectes* ; demandé : résumez en quatre cents mots, en faisant ressortir les idées principales et le fil de la pensée (" l'articulation de la pensée "),-- indiquez à la fin de votre copie le nombre de mots utilisés.

Note -- Donné : un texte (sur un phénomène culturel, les sectes) ; demandé : un rapport quantifié de nature textuelle.

Modèle appliqué.-- E.S.C.A. 79.-- Durée : trois heures.-- Résumez le texte suivant en quatre cents mots. Les candidats doivent indiquer, sur la copie, avec des disques de cinquante lignes (les cinquante lignes), le nombre de mots utilisés dans la marge, juste en face de la ligne correspondant à ce nombre. Le nombre total de mots utilisés sera indiqué à la fin de la copie. Toutefois, au-delà de 440 mots, un point sera déduit de la correction pour chaque tranche de dix mots... Les correcteurs tiendront compte de l'exécution (o.c., 109/113).

Explication.-- Y. Stalloni, o.c., 7, dit : habituellement la soustraction des points est d'un point par coupe (= partie de texte) - un point sur un total de vingt - pour chaque coupe de dix mots au-dessus du seuil de tolérance. Si, par exemple, 400 mots sont demandés, la marge est de 40 (c'est-à-dire jusqu'à 360 ou 440 tolérances). A partir de 359 ou 441 mots (trop peu ou trop), le candidat perd un point. Etc.

Conclusion -- On introduit évidemment une méthode quasi mathématique qui oblige à une lecture et à un battement très précis et réfléchi, sans grande bellettrie.

Définitions.

Donné : un texte ; **demandé** : le réduire - rapport abrégé - à un tiers (un quart, un cinquième, etc.) de sa longueur (nombre de mots).

Donné : plusieurs textes ; **demandé** : les réduire à un nombre de mots (un troisième, un quatrième, etc.) significativement inférieur à celui des textes donnés. -

Note -- relire E.R. 09 : textuologie en trois parties. Les éléments (heuristiques) dans la mesure où ils sont incorporés dans un agencement (fil conducteur, plan, classement des rubriques (= sections de texte) (harmologique) et dans un style (stylistique).

Praxis - La méthode est expliquée par Y. Stalloni, entre autres, comme suit.

1.-- Lecture totale initiale.

Lisez d'abord le texte dans son intégralité. Selon Stalloni, il faut environ 30 à 40 minutes pour 4 000 mots.

Note -- Il s'agit d'une application du principe d'économie (Pierre d' Auriol (+1322)), qui dit : "Ne faites pas avec plus ce que vous pouvez faire avec moins". En d'autres termes, en lisant d'abord l'ensemble - avec peut-être quelques minutes en cours de route - on ne se perd pas dans les détails,

Résultat : a. principales pensées et parties principales, b. principales impressions.

2.-- Dissection des parties. Stalloni :

a. Résumez d'abord les grandes parties du texte (ce qui inclut la compréhension du plan (arrangement)) ;

b. Résumez ensuite les paragraphes (= sections de texte qui développent précisément une pensée). Résumez l'ensemble de la pensée après le résumé de chaque paragraphe (pour garder une trace de l'ensemble).

Modèle à petite échelle.-- Échant. bibliogr.: G. Niquet, *Structurer sa pensée / Structurer sa phrase*, Paris, 1978, 10/12.

Donné : un ensemble de textes courts ; **demandé** : de rendre ce texte sous une forme abrégée.

Note -- Il ne s'agit pas littéralement de la contraction du texte, mais d'un exercice préliminaire.

Étant donné. A.1. La télévision tourne tard le soir : elle est souvent en partie responsable de la fatigue du matin.

A.2. Pas une seule chose ne sera déplacée ! Se déplacer pour vivre autre chose ou pour rencontrer d'autres êtres humains : hors de question ! On est assis, cloué à l'écran, bouche bée.

A.3. L'homme - en tant qu'être qui regarde la télévision - est prêt à se familiariser avec l'univers de manière purement passive : il reçoit certes des informations par le biais de la télévision, mais il ne s'informe pas activement.

A.4. Les images télévisées tourbillonnent sur l'écran comme des rafales de vent. Le monde devient un tourbillon, un vortex. Comme les feuilles qui tombent, les nouvelles, une fois transmises, sont balayées.

A.5. Ce qui est réel et ce qui est purement imaginaire se mélangent : Stendhal (= Henri Bayle, surnommé Stendhal (1783/1842 ; romancier français)) juste à côté de Georges Pompidou (1911/1974 ; président français 1969/1974) ; Don Juan (personnage légendaire ; peut-être un noble espagnol, Don Juan Tenerio, qui a vécu à Séville au XVIIe siècle) tombe amoureux de Sylvie Vartan (actrice française). C'est, culturellement parlant, beaucoup de "fête foraine flamande" !

A.6. Dis-moi comment tu passes ton temps libre, et je te dirai à quel type de culture tu appartiens (selon un sociologue). Appliquée au traitement de l'offre télévisuelle, cette phrase nous montre que les programmes télévisés du dimanche, entre autres, offrent une jauge possible de la distribution de la culture télévisuelle : ils vont du western l'après-midi à la smartwatch le soir. Quelle médiocrité décevante étalée sur des scénarios pitoyables, des textes, des intentions, des images sur l'écran de télévision ! Tout se résume à tuer le temps. Résultat : au moment où la densité d'écoute est particulièrement élevée, on se retrouve face à une médiocrité sans saveur et massivement dispersée.

A.7. Un reportage télévisé n'apparaît jamais à l'écran dans son intégralité et sans "explication". Le journaliste de télévision limite ses images à une sélection étroite à laquelle ... il/elle ajoute sa propre interprétation. Tout de suite, c'est clair : la télévision nous impose son point de vue et son jugement de valeur sur les événements.

B.1. On pense parfois que les images télévisées nous parviennent directement et qu'elles sont traitées à vide. La réalité est différente : un membre de la famille veut une émission sportive, un autre un film, un autre encore de la technologie ou du théâtre. L'utilisateur des médias est à la fois un chouchou des médias, voire un critique des médias. Loin de les maintenir toujours isolés dans leur propre perspective, la télévision peut aussi obliger les membres de la famille à discuter entre eux.

B.2. La popularité des émissions médicales n'est pas surprenante : elles répondent à un besoin du téléspectateur, à savoir celui d'obtenir des informations sur la médecine.

B.3. La télévision met la littérature mondiale à la disposition du public. Quelque chose qui, sans la télévision, n'aurait jamais pu sortir d'un petit cercle de personnes intéressées.

B.4. Je suis professeur de littérature française. Un jour, mes élèves m'ont surpris : ils se disputaient sur *Le rouge et le noir* (un roman de Stendhal, 1831). J'étais curieux : ils avaient en fait vu un film - la nuit précédente - basé sur le roman. Mon libraire m'a dit que, outre les jeunes, d'autres personnes l'avaient également fait. De plus, les ventes du livre avaient fortement augmenté depuis. La même chose s'est produite après *Germinal* (de la série Les Rougon-Macquart (1885) sur la vie des mineurs) du naturaliste Emile Zola (1840/1902 ; E.R. 169).

Demandé.

a.1. Selon la méthode de Stalloni, vous avez maintenant effectué la lecture totale. Les lettres et les chiffres que nous avons insérés dans le texte sont destinés à faciliter votre analyse. Pouvez-vous, à ce stade, mettre en mots la ou les idées principales, la division (au moins la division principale) et l'impression principale, autant que possible dans vos propres mots ? Quel titre donneriez-vous aux deux textes - il s'agit d'une contraction multiple ?

a.2. les platitudes "thèse" (R.E. 89 : thèse, c'est-à-dire une position que l'on défend) et "argument" (R.E. 89 : kataskeuè et anaskeuè ; cf. R.E. 157 (argument)) permettent d'exprimer les idées principales : essayez !

b.1. Mettez le train de pensées - l'arrangement - sur papier, -- éventuellement paragraphe par paragraphe (que vous résumez et titrez).

b.2. Comparez A.3/A.7, A.3/B.1, A.4/A.5, B.1/B.2.3.4. Qu'est-ce qui ressort de l'application de la méthode comparative ?

Note : Pour appliquer la contraction quantifiée du texte : compter les mots du texte entier ; diviser par 3 et essayer de produire une "synthèse" (contraction multiple).

"Dix classiques en dix minutes"

Échant. bibliogr.: USA.-- "*Fast Food*" de la culture en Californie, dans : Journal de Genève 01.11.1981.-- Santa Monica, 1 (AFP).-- "Tant de livres ; si peu de temps !".

Deux éditeurs californiens ont tenté de résoudre ce dilemme : ils publient une cassette qui permet de "lire" dix œuvres classiques en dix minutes.

Il s'adresse aux Yuppies, jeunes carriéristes américains toujours à court de temps et avides de culture facilement acquise.

“La vente de livres enregistrés sur cassette est en augmentation aux États-Unis. Nous avons pensé qu’il était grand temps de les rassembler. Dit Jim Baker (31 ans).

Avec “Dix classiques en dix minutes”, il est possible en six cents secondes de découvrir ce que sont Moby Dick, Autant en emporte le vent, Robin des Bois, Les raisins de la colère, Roméo et Juliette, Gatsby, Un tramway nommé désir, Alice au pays des merveilles, Oliver Twist et Odusseia d’Homère.

Ces extraits de texte sont lus par un acteur connu pour sa vitesse d’élocution. Ils durent 60 secondes chacun.

À l’exception d’Autant en emporte le vent et de Gatsby, qui ont respectivement 0,48 et 0,75 seconde de plus. “La grande littérature a cette demi-seconde supplémentaire” explique Andy Meyer (32).

Certains amateurs de littérature pourraient protester en apprenant que Gejaagd door de wind est soumis à une contraction de texte - en effet surprenante - : l’œuvre est comprimée en trois phrases, avec un total de trois cent cinquante mots. Il est impossible de comprimer Guerre et Paix en soixante-cinq secondes.

Les restrictions imposées par Becker/Meyer sur la taille du texte ont également leurs limites. Guerre et Paix, par exemple, ne fait pas partie des “dix classiques” : il était tout simplement impossible de comprimer le texte de Lev Tolstoï en soixante-cinq secondes.

Remarque : la quantification est ici à son maximum ! Cf. E.R. 36 (Miki).
Voici quelques détails sur une nouvelle façon de “rapporter” -

Encore ceci.-- L.Maltin/ M. Clark e.a., *Speelfilmenencyclopedie*, Haarlem, Rostrum, 1988-4.-- L’ouvrage se présente comme un “ouvrage de référence avec des données et de courtes critiques de films de cinéma, de télévision et de vidéo”. L’édition de 1982 couvrait vingt mille titres de films ! Cette quatrième édition contient cinquante mille titres de films !

Maintenant, faites attention à ce que pourrait être “une contraction”. Pour chaque film, un espace de dix lignes en moyenne est mis à disposition.

Ces textes contiennent a. une caractéristique (esquisse de l’essence) et b. une évaluation. Ce que l’on appelle les “realia” avec le terminus technicus (terme spécial) représente environ la moitié de ces textes (pensez à la nationalité, l’année, la durée, le réalisateur, les acteurs, les récompenses).

Un signe de notre culture du “zapping”, qui passe d’une chose à l’autre.

Exemple 56.-- Théorie du trafic (définition). (240/243)

Jusqu'à présent, nous avons passé en revue les différents "éléments" - c'est-à-dire les "parties" - du traité. Sauf pour E.R. 156, 158, où un schéma total - la chreia octuple (schéma utilisable) - a été discuté.

Ce qui suit concerne le traité dans son ensemble et en tant que type de texte distinct.-
- Donc - enfin - une définition.

Échant. bibliogr.: O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, 9/13 (*Die Materien der Logik von der Aufsatzlehre aus gesehen*) ;

O. Pecqueur, *Manuel pratique de dissertation française*, Namur, 1922-2 ;

R.S. Beal / J. Korg., *Thought in Prose*, Englewood Cliffs, N.I., Prentice - Hall, 1984-7 (vrl. p.c., 633/639 (*The Methods and Aims of Prose*) ;

S.P. Moss, *Composition by Logic*, Belmont (Californie) 1966 ;

G. Niquet, *Structurer sa pensée/ Structurer sa phrase (Techniques d' expression orale et écrite)*, Paris, 1978 ;

H. De Boer, *Schriftelijk rapport (Guide pratique pour la rédaction de rapports, notes, mémorandums, thèses, mémoires, correspondance commerciale et autres)*, Utr/Antw. 1961 ;

J. Bojin/M. Dunand, *Documents et exposés efficaces (Messages, structure du raisonnement, illustrations graphiques)*, Paris, 1982 ;

G. Beville, *L'expression écrite, image de l' entreprise (Structure, style, présentation)*, Paris, 1979 ;

U. Eco, *Comment rédiger une thèse ?* Amsterdam, 1985... Une sélection libre parmi d'innombrables travaux, bien sûr.

Note : Le traité est parfois d'une surprenante actualité : à l'occasion du *Carrefour des littératures européennes de Strasbourg* - 1990 - des jeunes de France et d'Allemagne ont pu écrire des essais ... La "remarquable maturité d'esprit" (par exemple, trois jeunes gens de Dresde) a émerveillé les connaisseurs.

Note : Nous disons bien : "maturité d'esprit". Sans cette qualification, un "bon" discours est impossible. Le texte que nous présentons ici n'a pas d'autre intention.

Définition - Platoniquement, le "discours" est une idée, c'est-à-dire une réalité élevée qui existe pour tous les discours que nous tenons, et qui est à proprement parler "indéfinissable". L'idée de "discours" est présente de manière diffuse dans l'esprit de chacun, comme une lumière qui présage (nous savons tous quelque part ce qu'est un discours juste et bon), mais elle est elle-même intangible.

Ce que nous avons, c'est une certaine notion (concept') du "discours" : elle est définissable, mais imparfaite et susceptible d'être corrigée à maintes reprises. C'est parti.

Première définition : E. Fleerackers, *De verhandeling*, Anvers, 1944, 13, définit : "Le traité est le développement raisonné d'un thème".

Au fait, cela ressemble un peu à la chreia qui a développé soit un fait, soit une affirmation.

Note : La définition "Le traité est le développement systématique (méthodique) d'un thème 'abstrait'", tombe dans le piège des définitions erronées : un thème (universel) n'est pas toujours un thème 'abstrait' (privé).

Deuxième définition.-- S. Moss, *Composition by Logic*, 121/136 (Opinion Statement), dit : "Une opinion préconçue (...) est la proposition (= jugement) que l'on veut rendre vraie tout au long du texte" (o.c., 121).-- C'est ce que les Grecs anciens appelaient 'thesis', Lat. : propositio, proposition (que l'on défend).

Note : L'agencement - le cheminement de la pensée, le plan, la séquence - reflète l'unité qui constitue la thèse que l'on défend ou que l'on préconise, différente à chaque fois.

La thèse est abordée dans l'introduction (accroche, ambiance sympathique, etc.), définie dans l'énoncé strict (c'est là qu'intervient la formulation de la thèse), décomposée dans la mise en page (plan) en sections, qui couvrent les principaux points du développement du thème, et définie dans le chapitre final.), défini dans la formulation stricte de la thèse (c'est ici que la formulation de la thèse entre en jeu), divisé en sections (plan), qui contiennent les points principaux du développement du thème, meublé de faits dans des descriptions, des histoires et des rapports, soit strictement prouvé ou démontré de manière plausible dans l'argumentation, indirectement justifié dans la réfutation par la destruction de chaque contre-modèle, reformulé une fois de plus dans le résumé, brièvement mis en évidence une fois de plus dans la conclusion (jugement de valeur, élément émotionnel).

Note : Immédiatement, nous avons les principaux éléments d'un bon discours

Le style argumentatif... - Nous ne prêterons pas beaucoup d'attention au style, c'est-à-dire au design. Cependant, ceci.

H. Uyttersprot, *Beschouwingen over Franz Kafka, 2. Stijl als wisselstroom, of de lijn naar het oneindige*, in : *De Vlaamse Gids* 37 (1953) : 9 (sept.), 534/548, s'attarde sur le fait que Franz Kafka (1883/1924) présente deux styles dans ses récits - romans, nouvelles. -- "Sans difficulté on reconnaît dans *Le Procès*, dans

La conclusion, une alternance assez régulière : a. Kafka argumente vivement et sévèrement ; b. il raconte aussi une histoire avec fluidité et légèreté... Il est dialecticien (= raisonneur, argumentateur) et narrateur... Dans les grands romans, il est les deux à la fois et dans une proportion telle que les parties narratives, respectivement descriptives et dialectiques s'équilibrent plus ou moins : (A.c., 534).

Le style argumentatif typique - selon Uyttersprot - peut être vu dans "l'accumulation des termes de discussion" (a.c., 546). Par exemple, "deuten" (interpréter), "Meinung" (opinion), "erklären" (expliquer), "einerseits/ auf anderer Seite" (d'un côté, de l'autre). Cela se voit aussi dans "faits/hypothèses distinguos" (note : "distinguo" vient de la scolastique : "je distingue").

Selon Uyttersprot : "Dans la discussion elle-même, cette série sans fin de "faits / hypothèses / distinctions" peut se poursuivre sans limites" (a.c., 546).

Ce qui fait penser à l'interminable recherche fondamentale.

Conclusion. Tant les termes singuliers que le contenu de la pensée trahissent le style de discours raisonné ou argumenté.

R. Beal/ J. Korg, *Thought in Prose*, 633/639, montre d'une manière différente mais similaire comment reconnaître le style argumentatif.

a. Les méthodes.

L'analyse (comprise ici comme une division en parties (pensez à la méthode cartésienne)), la classification (diviser), la comparaison (similitude et contraste), toutes deux une forme d'analogie (les auteurs confondent "analogie" et "équivalence" sous au moins un point de vue), -- la définition, l'illustration (donner des exemples).

b. - Les objectifs.

Par ce terme, les proposants entendent les genres - types de textes. Narration, description, -- description de processus et d'algorithmes, justification rationnelle et persuasion, jugement de valeur.

On peut clairement voir la grande tradition de la rhétorique classique à l'œuvre dans ce solide manuel américain.

Typologie. - Il existe, bien entendu, de nombreuses classifications possibles des types. Certains d'entre eux sont des modèles... La triade "réflexion/miroir/plaidoyer". - - Fleerackers, o.c., 13.

La réflexion - theoria, speculatio (lat.), approfondir quelque chose avec l'esprit - permet à la raison et au raisonnement d'entrer en jeu ; la rêverie permet à l'esprit et au sens de la valeur de peser davantage ; la plaidoirie active le sens de la valeur comme volonté et action.

La dyade “informelle/formelle

Pecqueur introduit cette distinction.

Les traités informels - qu’il appelle “dissertations badines” - s’écartent des règles (ils sont “non formels”). Ils abordent l’un ou l’autre thème dans un style discursif, sans prétendre à la scientificité (on pourrait les qualifier de “pré-scientifiques”). Cfr o.c., 356/385 (Dissertations badines).

b.-- Les discours formels respectent les règles, -- sont “formels” (on y reconnaît la forme essentielle), -- Pecqueur les classe :

i. littéraire (o.c., 167/318), -- par exemple sur le thème “La Fontaine est notre Homère” (une déclaration d’Hippolyte Taine) ;

ii. scientifique (o.c., 319/355),-- par exemple sur “Science, industrie et poésie” (Max Ducamp) ;

iii. éthique-politique (nous dirions aujourd’hui : humain-scientifique ou même spirituel-scientifique),-- comme par exemple “Les gens doivent s’entraider” (Lamennais) ou “L’amour de soi” (La Rochefoucauld) (o.c., 13/166).

La dyade “prévoyance / sagesse”.

A.R. Henderickx, *La justice dans l’État de Platon*, in : Tijdschr. v. Phil. 7 (1945) : 1/2, 19, 31, 1 -- 27.

Il s’agit de l’“hupografè”, la description (croquis). Dans la *Politeia* (= L’État) vi, le texte sur l’“aretè” (lat. : virtus, vertu) n’est qu’une “hupografè”, une première approche philosophique ou, plutôt, un endroit encore quelque peu “présent”.

Du moins pour Platon, elle ne devient véritablement “ philosophique “ que lorsque, outre les différentes formes de vertu et le concept général induisible à partir d’elles, on pénètre aussi jusqu’à l’idée, c’est-à-dire ce qui, pour chaque forme de vertu et pour chaque concept de celle-ci, éclaire déjà tout ce qui pourrait être “ vertueux “, mais est en soi indéfinissable.

Dans *Politeia*, cette idée apparaît dans vi, 504d/e. Ce n’est qu’alors que l’on se rend compte de ce qu’est la véritable “vertu” : elle transparaît dans les diverses interprétations qui en sont faites, mais n’est pas elle-même directement accessible. Cependant, l’idée émerge des parties inconscientes et subconscientes de notre âme, comme une lumière qui éclaire notre comportement à cet égard et notre réflexion à ce sujet.

Conclusion

a. Il existe un concept de “traité”, qui signifie : le traitement d’un thème.

b. Il existe des variantes : tant au niveau de l’approche (réflexion / rêverie / plaidoyer ; informel / formel) qu’au niveau de l’objet.

Exemple 57.-- Théorie du traité (argumentation) (244/245)

En guise d'introduction.

Ce qui suit, enfin, est une explication de la triade de base de la rhétorique dans le discours : “logos (l'élément de raisonnement) / pathos (l'élément de valeur) / ethos (l'élément d'autorité émanant de l'orateur)”. -- Cela deviendra clair plus tard.

Passons maintenant à la théorie de l'argumentation.

Fondamentalement, elle appartient à la théorie de la pensée (logique) et à la méthodologie (logique appliquée).

Mais il y a ceci : Isokrates d'Athènes, le grand rhéteur, a identifié deux modes de langage comme moyens d'établir un rapport.

1.-- “S'exprimer de manière à fournir des preuves logiquement rigoureuses” et

2.-- “(à défaut de) parler de manière à rendre crédible une proposition “ cf. e.r. 159 (éristique).

Note : Chez Aristote, limiter le comportement rhétorique au deuxième type nous semble intenable.

L'évidence rhétorique.

R. Barthes, *L'aventure sémiol.*, 126, 136, explique brièvement la théorie traditionnelle de la preuve.

1.-- Preuve directe.

“Pisteis a.technai” sont présents chaque fois que les faits, c'est-à-dire ce qui est immédiatement donné, parlent d'eux-mêmes.

Par exemple, une loi connue de tous, un témoignage donné par quelqu'un directement, un aveu fait, les termes d'un accord connus. Sans aucune preuve logique, on peut présenter ces données au sens strict de “choses données”.

2.-- Preuve indirecte.

Ce type de “probationes” (lat.), les Grecs anciens l'appelaient “pisteis en.technai”. Les données ne parlent pas immédiatement et par elles-mêmes : ce n'est que par le raisonnement qu'elles acquièrent une valeur probante.

Cette distinction entre argumentation directe et indirecte date, dans la pensée grecque, de Xénophane de Kolophon (-580/-490) et aussi d'Alkmaion de Kroton (-520/-450 ; sur la signification).

La doctrine de la preuve circonstancielle.

Les Anciens nous ont laissé une intéressante théorie de la connaissance à ce sujet : ils distinguaient trois types, à savoir “eikos (ce qui est plausible), tekmerion (signe certain), semèion (indication)”. Nous allons maintenant expliquer ces trois éléments.

Le probable.

Lorsque - chez tous les peuples - les traditions affirment “Parents, enfants, vous honorerez” (le quatrième commandement), cette prémisse éthico-politique semble “plausible”, -- même si l’on est hypercritique. -- Le raisonnement tacite est le suivant : “Ce qui est universellement accepté comme règle de vie à travers les âges et les différences culturelles est, selon toute vraisemblance, justifiable”.

Note -- Il est bien connu que même dans les cultures primitives, dites “pré-critiques”, un principe général a ses exceptions : “Père, mère, -- enfants, vous les honorerez”, oui, à moins qu’il y ait des raisons nécessaires et suffisantes de s’écarter de cette règle. Par exemple, dans le cas de parents qui abusent de leurs enfants. Mais même dans ce cas, il reste “fondamentalement” nécessaire de faire référence aux parents comme étant dignes d’être honorés.

Le signe.

1. Le signe évident.

Lorsqu’une fille est enceinte, c’est le signe certain de la conception. Il s’agit d’un “tekmerion”, au sens rhétorique-technique du terme. Cela ne demande pas beaucoup de raisonnement. Pourtant, il ne peut être utilisé de manière rhétorique comme un fait évident.

2.-- L’indication.

èmeion”. -- Pour rester dans notre exemple :

1. La fille est enceinte ; 2. Comment s’est-elle retrouvée dans cet état ? Le signe de sa grossesse n’est pas indiqué avec certitude. Pourtant, elle est “indiquée” ! A-t-elle été violée ? Elle a fait l’amour ? Ici, l’élément de raisonnement est beaucoup plus nécessaire. L’élément “recherche”, en particulier, est nécessaire, compte tenu de la nature très circonstancielle du fait.-- Autre modèle.

U. Eco, *De naam van de roos*, Amsterdam, 1985, 35 : Des traces - c’est-à-dire des signes - ont été trouvées dans la neige. La “lecture” - nom sémiotique pour “signifier” - d’une trace est une incitation à poursuivre les recherches. Dans l’étrange roman d’Eco, il y a des traces de pas, des taches de sang, le signe d’un “grand et céleste massacre” (o.c.,53). Cfr. E.R. 216 (signes intrigants).

La distinction entre un signe certain et un signe indicatif ou douteux est fluide. Pourtant, il est là :

1. Les signes de grossesse indiquent avec certitude la présence d’un enfant (sauf dans les grossesses hystériques) ;

2. Les signes de grossesse indiquent avec incertitude leur origine exacte.

Conclusion. - On peut interpréter le probable et les signes comme des signes généraux : le probable est le signe de quelque chose de plausible.

Echantillon 58.-- Théorie du trafic (la méthode lemmatique-analytique (246/ 251)

;

La définition de la tâche (herméneutique de la tâche) peut parfois être difficile.--

Donc, une brève explication d'une méthode pour se sortir d'une difficulté.

Le système "donné/demandé".

Donné : par exemple, "Le concept de 'Déesse Mère', (être et valeur)" comme thème intégral. Disséqué : donné : tout ce qui est dit sur les déesses mères ;

Question : essence et valeur de ces déclarations. Il convient de noter que la description, la narration et le rapport, l'explication éventuelle et le jugement de valeur ("question de valeur") appartiennent au développement du texte discursif.

La méthode d'analyse.

Donné : quelque chose (par exemple, la croyance en la Déesse Mère) ;

Demandé : l'analysis (au sens platonicien), l'analyse, c'est-à-dire le raisonnement réducteur. Ici par exemple : "Si les déesses-mères existent réellement, alors la croyance en la déesse-mère est compréhensible ('expliquée'). Eh bien, la croyance aux déesses mères ; donc les déesses mères existent vraiment". Cette dernière phrase avec son "donc" contient une hypothèse ou un "lemme".

En d'autres termes : une prémisse à tester. En d'autres termes, la demande conduit à un test (enquête).

La méthode lemmatique-analytique.

Échant. bibliogr.: O. Willmann, *Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 48 (Das Prinzip der Analysis) ;

G.Brown, "How would it look if.. ?", dans : *Tijdschr.v.Filos.* 48 (1986) : 4 (déc.), 583/594.

Platon est connu, depuis l'antiquité, comme l'importateur manifeste de la méthode lemmatique-analytique, en bref, de la "méthode analytique".

1. La méthode hypothétique raisonne en "phrases si-alors" (si prémisse, ici : hypothèse, alors inférence).

2. Si, sans connaître parfaitement le donné, on doit néanmoins procéder au développement d'un sujet (le donné), on transforme le demandé (l'inconnu ou le voulu) en...

a. une hypothèse et

b. on agit comme si on connaissait déjà ce qui est recherché - inconnu. En d'autres termes, ce qui est recherché est considéré comme déjà trouvé. Puis on travaille avec.

En mathématiques, cela se fait en introduisant un signe approprié, x par exemple.

Donc, dans un modèle applicatif simple : $2 = x + 12x$. Ou : $x = 2y$. Etc.

Bien que mem ne sache pas - la recherche de - ce que sont x ou x , y , on peut quand même les utiliser pour effectuer des opérations mathématiques. Il s'agit d'une analyse lemmatique, au sens platonicien du terme : on introduit un lemme, une réalité connue et inconnue, puis on cherche l'inconnu (analysis).

Croquis du développement.

Un professeur aurait accepté d'un étudiant appartenant au New Age comme sujet "Les religions de la déesse mère". Deux cas peuvent se présenter.

1. Le professeur, à contrecœur, dit : "Vérifiez si nous, en tant que personnes actuelles, avec une mentalité d'Europe occidentale, profondément influencée par le doute de telles choses (en raison de nos Lumières occidentales rationalistes), pouvons encore avoir des raisons sérieuses de prendre au sérieux quelque chose comme a. la religion et b. puis aussi la religion de la Déesse Mère".

Dans ce cas, l'étudiant est lié à une tâche étroite : le professeur formule la thèse ou la proposition à examiner (= jugement de base), -- avec les arguments pour et contre.

2. Le professeur dit seulement : "Fais ce que tu veux, si tu ne fais que me délivrer un bon discours". -- Dans ce cas, notre étudiante est également liée, mais seulement à l'existence et à l'essence et aux circonstances (R.E. 145) qui caractérisent le sujet. Car, dans ce second cas, elle se tient elle-même directement devant (le donné et) le demandé - sans le rétrécissement introduit par le principal (ci-dessus).

Remarque : le discours "libre" n'existe pas : il est soit propriétaire, soit directement subjectif (avec les platitudes qui définissent le vrai discours). Les anarchistes-romantiques, par exemple, qui introduisent la "liberté radicale", se trompent eux-mêmes.

Conclusion. Voilà pour l'essentiel du couple "donné/demandé" : il est utile comme fondement de tout discours digne de ce nom.

L'heuristique.-- Cf. R.E. 09/10.-- Quelles données avons-nous ? Ou plutôt : la première tâche consiste à rechercher les sources d'information. C'est là qu'une bonne bibliographie entre en jeu.

Note -- Dans notre culture "grammatologique" (c'est-à-dire débordant de textes écrits), le matériel source équivaut toujours à un "échantillon bibliographique" ou du moins la plupart du temps.

Il s'agit d'un type d'induction : à partir d'un ensemble trop opaque ("totalité"), on prélève un échantillon, peut-être au hasard, pour l'examiner de plus près. De là, on obtient une vue (partielle) de l'ensemble (généralisation et généralisation), Vérification, C.J. Bleeker, *La déesse mère dans l'Antiquité*, La Haye, 1960 ; Merlin Stone, *Once God was embodied as a woman*, Katwijk, 1979.

Note : Les articles, les livres sont l'œuvre de l'homme. -- L'ouvrage de Bleeker est donc un compte rendu factuel de la déesse mère antique dans l'Antiquité classique (y compris la Germanie antique et l'Inde actuelle) ;

Il respire l'esprit de la science religieuse positive. Le travail de Merlin Stone, par exemple, est celui d'un féministe quelque peu offensif, dans lequel les données positives ("assertives") sont mises au service de "la libération des femmes" (devenant ainsi un plaidoyer féministe).

Cela indique qu'il faut faire le tri dans les sources. Cf. E.R. 242 : Bleeker est "spéculatif" (au sens platonicien), Stone plaide. Une bonne connaissance des types de traités est ici décisive.

Notez toutefois que notre société n'est pas seulement "grammaticale" ! Il comprend également des travaux sur le terrain. Cf. E.R. 149/153 (traité de M. Mead).

Il y a : Jef Van Den Ouweland, *Pacha Mama en haar kinderen*, Louvain, Coll. Pro America Latina, 1991, un livre dans lequel parle quelqu'un qui rencontre sur place (et partage leur vie : "observation participante") des personnes qui croient encore en une Déesse Mère, sous la forme de la Terre Mère, à savoir "Pacha Mama".

L'œuvre est comparable à ce que Tomas Spidlik, *Les grands mystiques russes*, Paris, Nouvelle Cité, 1979, 369/381 (*La terre et le peuple*), dit de la vénération de la Terre-Mère par les étrangers russes traditionnels. Il s'agit d'un autre type d'induction : celui qui contacte directement les personnes qui vénèrent encore aujourd'hui les déesses-mères prélève également un échantillon dans la totalité des données disponibles, mais d'une nature plus vivante que les lettres mortes des textes scientifiques positifs ou des textes féministes.

Les prémisses nécessaires et suffisantes ("paradigme"). La compréhension des données est impossible sans prémisses appropriées.

Nous devons ici introduire une épistémologie alternative. Par exemple avec Sef Kicken, *Alternatieve wetenschap (Science alternative) (Sur la piste des nouveaux paradigmes)*, Anvers/Amsterdam, 1975.

La question par excellence n'est pas tant de savoir quelles données sont disponibles, mais sous quelles conditions nécessaires et surtout suffisantes ces données sont correctement interprétées. C'est la question des prémisses, que l'on appelle "paradigmes" depuis Th. Th. Kuhn a également appelé les "paradigmes".

Application.

1. Le probable... *Cfr. E.R. 245.--* C'est un fait : un peu partout dans le monde, on trouve des échantillons doués ou brisés de la croyance en la Déesse Mère. Ceux qui regardent ce fait sans préjugés, c'est-à-dire avec les hypothèses nécessaires et suffisantes en tête, doivent conclure : " Il doit y avoir une réalité impliquée ".

Cette conclusion est l'une des prémisses les plus nécessaires à un travail de recherche sérieux. Celui qui, en tant que Rationaliste-Eclairé plein de préjugés, nie a-priori toute réalité concernant ce fait, suppose que toutes les personnes qui croient aux Déesse-Mères, réparties sur le globe, sont tout simplement dans l'erreur (l'hypothèse - c'est tout ce qu'elle est - d'une mentalité "Primitive" - dite "prélogique" (ce qui signifie : pas encore accessible à la pensée logique)).

Ce que, bien sûr, personne n'a encore prouvé de manière concluante (ne serait-ce que parce qu'une telle chose n'est pas prouvable par les preuves rationalistes des Lumières). - La question est la suivante : le paradigme rationaliste des Lumières est-il nécessaire et surtout suffisant pour comprendre ce qui est donné précisément tel qu'il est (et non tel qu'il apparaît, dans la perspective rationaliste des Lumières) ?

C'est précisément la limitation radicale du paradigme des Lumières qui oblige des personnes comme Kicken à créer des "paradigmes alternatifs".

Conclusion ... Notre étudiante, avec son thème et ses problèmes, devrait inclure les perspectives éclairées-rationnelles et alternatives dans son examen des données. Il en résultera une vérification et une falsification (du moins en partie).

2. Le signe. - Le fait que, dans le monde entier, un certain nombre de personnes croient qu'une Déesse Mère existe en tant que concept distinct, a une valeur de signe : c'est au moins une indication de l'essence et de l'existence d'un tel contenu et d'une telle portée conceptuelle.

Mais, en dehors de l'opinion (aussi répandue soit-elle), il y a le réseau d'images, de rites, d'événements (par exemple le calendrier annuel) qui "témoigne" (= est un signe) des Déesses-Mères : ce sont aussi des "signes" qui font référence à "quelque chose".

En résumé : 1. la recherche d'opinion mène au probable ; 2. la recherche de signes mène aux références.

Résultat : nous disposons d'un ensemble d'informations, le début d'une enquête qui va au-delà des matériaux lâches de l'heuristique.

Note : Le paradigme, exemple de manuel, qui "façonne" notre recherche (= nous sommes la forme) est la base secrète de l'harmologie (E.R. 10).

Recherche ontologique.

À propos : l'"ontologie" (ou la "métaphysique") est la théorie de la réalité. Tout ce qui est réel - même s'il est imaginé -, compris comme "non-rien", est l'objet de l'ontologie.

La base des choses réelles est le couple d'opposition "essence/existence". Platon connaissait déjà cette dyade : "est-in ? (est-ce que c'est ?) et "ti est-in ? (qu'est-ce que c'est ?). L'existence ou l'existence réelle répond à la question suivante : "Dans quelle mesure une chose est-elle réelle ? L'essence ou l'être répond à la question "comment est-ce réel ?" Les deux, bien que distincts, ne sont jamais séparés.

Application : après qu'il soit apparu, à partir de la recherche d'opinions (le probable) et de signes (les références), qu'il existe un phénomène culturel dans - la société appelé "Religion de la Déesse Mère", la question de la réalité ou ontologique se pose : "Quelle est la réalité de ce autour de quoi tourne ce phénomène culturel et sociétal, c'est-à-dire la Déesse Mère ?". Et aussi : "(Si quelque part elle est réelle, alors) à quel point la Déesse Mère est-elle réelle ?".

Examinons si, dans les opinions et les signes, il n'y a pas déjà des indications de la réponse à cette double question.

Il y en a :

a. De temps en temps apparaît quelqu'un qui prétend "voir" la (les) Déesse(s) Mère(s) d'une manière mantique (clairvoyante) (voyants) ;

b. Avec une régularité d'horloge, les adeptes croient que l'invocation pratique de la Déesse Mère dans les situations d'urgence conduit à des résultats visibles et tangibles (réponse à la prière). La première est une perception directe, bien que paranormale, la seconde est une perception indirecte (par le biais des résultats de la résolution active des problèmes par la Déesse Mère, qui intervient, -- par exemple dans la richesse du bétail, les résultats des récoltes, etc.)

L'approche à distance.

Supposons qu'après avoir testé les perceptions directes et indirectes mentionnées ci-dessus, vous ne puissiez personnellement déterminer si une chose telle que les déesses mères existe. Que ferez-vous ? La solution est la méthode lemmatique-analytique. Ainsi, notre étudiante pourra dire : "Je prétends qu'il est déjà certain (quoi qu'il arrive) qu'il existe une Déesse Mère. Le terme "Déesse Mère" est le signe avec lequel j'indique ce "x" (l'inconnu), lorsque j'en parle. Parce que c'est ainsi que je peux en parler".

Note - Cette attitude est équivalente à celle du phénoménologue : le phénoménologue reproduit, de manière distanciée, c'est-à-dire qu'il juge le moins possible, mais - comme un peintre impressionniste - "reproduit" ce qu'il perçoit. Le phénomène et rien que le phénomène, c'est-à-dire ce qui se manifeste immédiatement.

Ce qui nous ramène à ce qui a été dit dans E.R. 244 : les données et rien que les données, le direct et à travers le direct l'indirect. Puisque notre étudiant ne dispose que de connaissances indirectes, s'il veut travailler de manière scientifique positive, il doit s'en tenir de manière "critique" à cette approche indirecte - détachée. Sinon, elle tombe dans le témoignage personnel (mais alors son traité devient un plaidoyer ; E.R. 242).

Un "témoignage" est la présentation de ce que l'on vit ou pense vivre individuellement. Il a une valeur de signe pour les personnes extérieures mais sa valeur de preuve scientifique est nulle. A moins que ce ne soit le signe de quelque chose d'autre qui échappe à l'emprise de la méthode rationaliste des Lumières.

Remarque : dans notre cas, il s'agissait d'un phénomène religieux. Mais la méthode - la méthode détachée, lemmatique et analytique - s'applique à tous les cas où une situation éristique prévaut.

Relisez E.R. 159/160 (Eristique) : notre étudiante doit constamment envisager le contre-modèle, puisqu'elle doit raisonner : " Ni moi ni mon adversaire, le rationaliste éclairé, ne prouvons de manière concluante ce que je prétends ".

Note : Ces affirmations sur les situations éristiques peuvent sembler irritantes pour les "persuadeurs" qui font des plaidoyers. Cela est et reste vrai. Car il y a quelque chose de négatif dans l'éristique. Mais - d'un point de vue strictement logique - l'éristique est primordiale.

- a. Tant qu'on se trouve dans des situations indécises et peut-être indécidables et
- b. Tant que l'on veut travailler de manière strictement scientifique, l'éristique est la seule issue qui soit logiquement stricte.

Echantillon 59.-- Théorie du traité (pathétique), (254/258)

Logos (argument), pathos.

En grec ancien, le mot “pathos” - qui n’a toujours pas été traduit en néerlandais ou en allemand - désigne plus qu’un simple phénomène de l’esprit et de la volonté.

Toutefois, un trait commun revient toujours : “Tout ce que l’on vit, en tant qu’être humain sensible aux valeurs avant tout, fait l’objet d’expériences et d’expérimentations”.

Note . - Le “pathétique” doit donc être compris dans ce dernier sens : la doctrine de tout ce que l’on vit en termes de valeurs en tant que destinataire du message.

En raison de l’émetteur du message, un orateur, un écrivain par exemple, on peut utiliser sans risque le terme actuel de “formation à la sensibilité” : la “formation à la sensibilité” est après tout la pratique, sous la direction d’une autorité de premier plan (ici l’émetteur du message), des valeurs et de leur perception.

D’abord une bibl. st. :

K. Lee, *A New Basis for Moral Philosophy*, London, Routledge/ K. Paul, 1985 (la thèse de l’ouvrage est : “if being, then value” ; c’est-à-dire que ressentir de la valeur est une expérience subjective ; la valeur, par contre, est une réalité objectivement rationnelle approchable) ;

D. Rochebin, *Entretiens de Bayonne (Les hormones font la révolution)*, in : Journal de Genève 06.05.1989 (sur la biologie des pulsions et, entre autres, le rôle déterminant des hormones dans le sentiment de valeur) ;

S. Strasser, *Das Gemüt (Grundgedanken zu einer phänomenologischen Philosophie und Theorie des menschlichen Gefühlslebens)*, Utr./Antw./Freiburg, 1956 (un ouvrage fondamental) ;

J.P. Sartre, *Esquisse d’une théorie des émotions*, Paris, 1939 ;

Th. Ribot, *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10 (toujours à lire) ;

Ingrid Craemer-Ruegenberg, Hrsg, *Pathos, Affekt, Gefühl*, Munich, K.Albert, 1981 (quatorze articles sur le pathétique d’Aristote à nos jours) ;

G. Taylor, *Pride, Shame and Guilt (Emotions of Self-Assessment)*, Oxford, Clarendon Press, 1985.

En voici un exemple. N’oublions pas ce qu’un Max Scheler (axiologie) et surtout un Vl. Soloviev (honte / affection / révérence) peuvent nous apprendre à cet égard.

Les réactions du public.

La réception, aussi “rationnelle” soit-elle, n’est pas sans valeur. -- La “pathè” (pluriel grec de “Pathos” : Lat. : passiones) peut être divisée en systèmes avec R. Barthez, *L’ aventure sémiologique (et avec Aristote) - o.c., 146s.* - classées dans les systématismes.

La personne moyenne connaît l'amour/la haine, la confiance/la peur, la gratitude/l'ingratitude, par exemple. Ce à quoi Barthes fait remarquer que, selon Aristote, le pathétique comprend "une sociologie de la culture de masse" concernant les réactions de l'esprit.

Note : La théorie des pulsions de Platon est au moins aussi intéressante.

L'homme (y compris les personnes instruites) est orienté vers a. le sommeil, b. la nourriture, c. le sexe, d. la propriété, e. l'honneur et, surtout lorsqu'il grandit au-delà de ces domaines de valeurs, vers f. la valeur objective ou réelle des choses. Ce dernier est propre au "nous" (Lat. : intellectus) ou esprit de l'homme. La noéologie (théorie de l'esprit) de Platon comprend donc également une axiologie ou théorie des valeurs.

Note : Qu'est-ce qui donne une "valeur réelle" à tout ce qui est "bon" à nos yeux ? Il s'agit de "to agathon", traduit trop littéralement : "le bien", - mieux traduit : "tout ce qui a de la valeur en soi" (soit dans une sphère préexistante (la sphère des idées), soit dans tout ce que nous rencontrons de précieux. C'est donc l'idée du "bien" sans aucun doute, qui peut être trouvé partout et nulle part. "Le bien" éclaire, comme une lumière qui présage, tout ce que notre esprit et notre volonté trouvent de valeur.

Note -- Échant. bibliogr.: Elisabeth Kübler-Ross, *Leçons pour les vivants (Conversations avec les mourants)*, Bilthoven, 1970 (vrl. 40/140).

Ce livre est une application de notre théorie ABC (E.R. 47).

A " est un stimulus de valeur, ici dans le sens de " déception " (par exemple, l'information très triste ou la " rumeur " que l'on est sur le point de mourir).

C' est la réaction ultime de notre esprit (y compris l'esprit et la volonté, si on l'entend au sens platonicien).

B' est une réaction charnière entre le stimulus et la réponse finale.

Kübler-Ross reconnaît les "pré-réactions" suivantes qui déterminent les réactions en même temps que le stimulus.

1. Le déni... "Non ! Une telle chose ne peut tout simplement pas arriver !" "Non ! Ma femme, que je crois si bien connaître, me trompe. Cela peut conduire à l'isolement et à la solitude.

2. Colère ('agression'). -- "Je suis juste furieux !". "Attendez ! Si ce que j'entends est vrai !

Remarque : le ressentiment est une colère retardée ou une " rage ".

3. Choses (marchandage).-- "Je serai plus aimable que jamais. Tout ira bien !". "Si Notre Seigneur me laisse vivre un peu plus, je vivrai mieux".

4. Déjection (dépression).

“Je n’ai pas arrêté de parler de ça”. “Depuis la mort de mon père, je n’ai pas réussi à m’en remettre. “Depuis, je me sens coupable de quelque chose.

5. Acceptation... “Oui, c’est la vie réelle”. “Je suis maintenant si loin que j’ai surmonté mon divorce : j’ai retrouvé ma paix intérieure”. “Je n’en suis plus fâché : mon bon sens l’emporte (à nouveau)”.

Note : Le chapitre sur les réactions de l’esprit et de la volonté est très opaque. Il y a cependant des lignes qui peuvent être découvertes. Mais, vu de près, il reste des échantillons axiologiques.

Y. Michaud, *La violence*, Paris, 1986, 3, dit entre autres que la violence (“violence”) comprend des choses comme tuer, infliger des coups, endommager, -guerre, oppression, -crime, terrorisme.

Qui ne voit que les phénomènes ainsi énumérés sont très fréquents et le deviennent de plus en plus ? C’est l’une des préoccupations de notre culture post-moderne.

La déception (‘A’) en est-elle la cause ? Ou l’homme est-il quelque part essentiellement agressif ? Elle est controversée : certains disent qu’elle l’est, d’autres disent qu’elle ne l’est pas.

Une chose est sûre : notre culture semble impliquer une sorte de “formation à la violence” constante (sensitivity training in violence). - Cela indique une “maladie” au sens de la valeur. Et une maladie de l’esprit. Des personnes comme le psychologue Diel ont fait remarquer que le cynique est tout aussi “malade” - dans son esprit - que, par exemple, le névrosé. La rhétorique qui prêche la violence rend l’humanité malade.

A. Plack, *Der Mythos vom Aggressionstrieb*, Munich, 1974, critique - avec d’autres - les vues sur l’agression de S.Freud, K.Lorenz, Nico Tinbergen, Al. Mitscherlich et autres.

Arno Plack et d’autres accusent ce qui suit :

- a. Il y a un manque de preuves factuelles.
- b. L’agressivité n’est i. pas innée et ii. pas universelle, -- tant chez les animaux que chez les humains.

L’argument de cette déclaration - abrégé :

- a. Les grands singes sont amicaux plutôt qu’agressifs ;
- b. Les primitifs font preuve d’un type d’humanité qui leur permet de survivre dans des conditions de vie difficiles.

R. Girard, *La violence et le sacré*, Paris, 1972, reproche aux sciences humaines une interprétation bien définie de la violence qui sert de prémisse à l’analyse des données scientifiques humaines. -

Conclusion - Encore une fois : la thèse est une, l’argument est deux. Un argument faible est une affirmation faible !

Note :-- Susanne Piët, *Het loon van de angst*, Baarn, 1987, nous confronte à un sentiment d'une actualité saisissante, la peur.

Définition du problème.

a. D'une part, l'homme ordinaire ressent la peur avant tout comme un état d'esprit à éviter. Ajoutez à cela le fait que depuis S. Freud et ses semblables, il est devenu clair que (et comment) la peur entrave le développement personnel de l'homme : ceux qui vivent sous "la pression de la peur" se savent non libres.

b. D'un autre côté, il y a des gens - des aventuriers, par exemple - qui ressentent en eux une forte envie d'entreprendre quelque chose de dangereux (parfois comme une profession : tueurs, miliciens).

Et aussi : le succès de la littérature policière et des films d'horreur indique que de nombreuses personnes "apprécient" l'expérience de la peur, même si c'est dans le cadre sécurisé de leur propre maison. Dans cette dernière phrase, S. Piët parle de "la récompense (c'est-à-dire le côté agréable) de la peur". Sa conclusion : les gens recherchent le danger avant tout pour la tension qu'il engendre et aussi pour la volonté de contrôler cette tension.

En d'autres termes, les gens veulent savoir ce qu'ils valent dans les situations à risque. Une grande partie du matériel empirique est utilisée pour défendre cette thèse.

Modèle.

Alexandre Pouchkine (1799/1837 ; écrivain romantique russe), dans sa *Fille du capitaine*, donne "Le chant des damnés de la potence".

Les conspirateurs - Pougatchev et une douzaine de chefs cosaques - sont autour de la table, chauffés par la boisson. La conversation porte sur l'attaque de ce matin, sur les perspectives du soulèvement. Le jour suivant, ils marcheraient contre Orenburg, -- quelque chose d'audacieux.

Mélancoliques, ils entonnèrent alors leur chanson préférée : "Sois tranquille, sois tranquille, bois vert, ma vie ! Laisse-moi, jeune homme, penser à mes pensées ! Demain, moi, si jeune et si fort, je devrai me tenir devant le juge. Devant le juge sévère, devant le puissant Tsar. Avais-tu beaucoup de camarades avec toi ?

" Je vous le dis, monseigneur, le fidèle tsar, toute la vérité je vous la dis, mot pour mot, j'avais quatre compagnons : mon premier compagnon était la Nuit noire, mon second compagnon était mon poignard d'acier - et mon troisième était mon bon cheval ; mon quatrième compagnon était mon arc. Mes messagers, -- ils étaient mes flèches pointues".

Que dit donc le seigneur, le tsar vertueux ? “Eh bien, mon garçon, mon fils de paysan, tu peux voler, tu peux te présenter au tribunal ! - Pour cela, mon garçon, je te récompenserai bien : -- avec un haut château, au milieu des champs, -- de deux poteaux et d’une croix de bois entre eux”.

Pouchkine ajoute : “Impossible d’exprimer l’impression qu’a fait sur moi cette chanson du peuple sur la potence - chantée par des hommes qui étaient eux-mêmes condamnés à la potence. Leurs visages sinistres, leurs voix harmonieuses, l’expression mélancolique de leurs paroles, qui étaient significatives en elles-mêmes, tout cela me faisait ressentir une ‘sainte terreur’”.

Note : Cela rappelle ce qu’Ernst Jünger écrit à propos de “der Waldganger” (l’homme qui choisit la forêt pour maison) et de sa “desenvoltura” (intrépidité), c’est-à-dire le signe de l’esprit surmontant la peur. L’intrépide vit la peur comme tout le monde, mais son esprit contrôle ce sentiment désagréable et “bizarre”.

Vers une typologie des sentiments de valeur.

Échant. bibliogr.: A.O. Bettermann, *Psychologie und Psychopathologie des Wertens*, Meisenheim-am-Glan, 1949.

Bettermann veut séparer “werten” - l’appréciation de la valeur - en formes saines et malades. Il distingue quatre grands groupes d’“appréciation”.

1. L’appréciation naïve.

Très répandu. Ce sont surtout les enfants qui évaluent de cette manière, sans distinguer, sans poser de questions, de manière très sûre d’eux - pour parler avec Piaget : centré (autour de sa propre personne) - l’évaluation naïve traite des valeurs, -- surtout des valeurs héréditaires.

2. L’appréciation emphatique ou instinctive.

Sentiments d’appréciation. Bettermann le qualifie d’“irrationnel” aux yeux des personnes qui ont l’esprit d’entreprise. Elle jaillit de l’essence - l’âme - de la personnalité appréciatrice, indépendamment de l’environnement. Tout véritable amour et toute véritable religiosité tendent vers ce type d’appréciation.

3. L’évaluation ou l’estimation de la valeur.

L’évaluation est le fait de valoriser quelque chose en fonction d’une autre chose : par exemple, on valorise un autre être humain en fonction de son statut social, en fonction du profit que l’on peut en tirer, et non pour lui-même. Le non-spontané - au contraire, le délibéré - se distingue.

Pensez à un tableau : tandis que l'amateur d'art emphatique "tombe en admiration", le marchand d'art calcule déjà "combien il va rapporter". -- Selon Bettermann : typique d'une certaine culture bourgeoise.

4. L'aliénation des valeurs.

Terme allemand de Bettermann : "Wert.ent.fremdung ! La personne qui valorise de cette manière est et reste distante, éloignée de la valeur en soi.

Ce qui était déjà à l'œuvre, dans une certaine mesure, dans l'évaluation de l'estimation décrite ci-dessus, se reflète pleinement ici : des estimations fraîches.

C'est ce que Bettermann qualifie d'"esthétisme" : une chose belle ou pleine d'art est appréciée - si l'on peut encore utiliser ce terme - non pas parce qu'elle est belle ou pleine d'art, mais en raison de son expérience réfléchie, analysée et vécue. C'est ce que Bettermann appelle la "critique intellectualiste" : cette attitude à l'égard de la vie sape radicalement le fondement de tout abandon à une quelconque valeur. Ainsi - du moins selon Bettermann - l'"attitude humoristique à l'égard de la valeur" (qui, à mon avis, serait mieux appelée "appréciation ironique-sarcastique de la valeur"), dans laquelle on (afin de se protéger du rayonnement d'une valeur) se distancie d'une valeur tout en riant, en la ridiculisant.

Note : Soyons précis :

a. L'"humour" est inoffensif - il consiste à masquer quelque chose de façon bon enfant dans son ridicule (une personne humoristique peut être très bon enfant et condescendante) ;

b "L'ironie" consiste à mépriser quelque chose que l'on désapprouve vraiment, avec un sourire détaché, et non sans amertume (ce qui manque à l'humour) ;

c. Le "sarcasme" (du grec "sarkasmos", littéralement : désincarné) est une ironie caustique (le rire "sardonique" étant un rire moqueur).

L'humour n'est pas une valeur ajoutée ou une valeur perdue. L'ironie, le sarcasme - surtout lorsqu'ils font partie de l'essentiel de la vie d'une personne - le sont.

Selon Bettermann, la perception aversive de la valeur - dans son degré le plus complet - ne peut être trouvée que dans la psychose (maladie de l'âme) : qui ne connaît pas le rire aversive de la valeur et étrange, bizarre, des aliénés ?

Note : Remarquez comment les deux derniers types d'appréciation, et surtout le dernier, peuvent être caractéristiques d'une partie de l'intelligentsia (l'avant-garde intellectuelle et artistique), dans la mesure où ils manifestent quelque chose de dandy et de hautain (un élitisme).

Echantillon 60.-- Théorie du trafic (pathétique : platitudes). (258/260)

Tout comme il existe des truismes logiques et stylistiques, il y a aussi des truismes axiologiques. Ils représentent des “valeurs”.

Ainsi, Aristote (et avec lui toute l’Antiquité) évoquera le sens de la mesure, la justice, la magnanimité (= désintéressement de l’esprit : “megalo.psuchia”), l’intérêt public, l’honneur comme types de “bien”.

Modèle appliqué. -- Dans l’agora, l’assemblée publique, par exemple, un homme politique veut “faire passer” une mesure. À cette fin, il présentera cette mesure comme “bonne” (précieuse). Il démontrera cette bonté, par exemple, en soulignant que, si cette mesure est adoptée, elle augmentera le bonheur de la cité-État.

Le “bonheur” représente déjà une valeur en soi : le bonheur est la valeur globale dans laquelle sont contenues toutes les valeurs partielles qui déterminent également ce bonheur. Cela peut être démontré dans une eudémonologie (théorie du bonheur) : si une valeur n’augmente pas le bonheur, s’agit-il encore d’une “valeur” ?

Cfr. ***Wl. Tatarkiewicz*** (1886/1981), *Analyse du bonheur*, La Haye, 1976 (perspectives sémantiques, psychologiques, bio-techniques et éthiques sur tout ce qu’on appelle “bonheur”, surtout depuis l’œuvre *De vita beata* de feu Sénèque de Corduba (+1/+65), une œuvre qui pense explicitement de manière axiologique).

Note :-- *Journal of Value Inquiry* (Dordrecht) est une revue consacrée à la recherche sur les valeurs, notamment en ce qui concerne l’éthique (= théorie morale), la théorie sociale, la jurisprudence (théorie et pratique), l’esthétique (théorie de tout ce qui est beau, y compris l’art).

Le caractère de valeur du message.

R. Barthes, *L’aventure sémiologique*, 136.

a. Situation -- Mars 1965 : des étudiants chinois manifestent devant l’ambassade américaine à Moscou. La police soviétique réprime la manifestation. Le gouvernement chinois proteste.

b. Texte (message). -- Les Soviétiques envoient la note suivante. --

1.1. Les normes (valeurs) diplomatiques existent dans tous les pays.

Note : un exemple parfait du “probable” d’une opinion disséminée ; E.R. 245

1.2. Les Chinois, dans leur propre pays, respectent ces normes.

2.1. Eh bien, les étudiants chinois, hors de leur pays, à Moscou, n’ont pas respecté ces normes.

2.2. Les insultes, les actes de droit commun (commis par ces étudiants) sont couverts par le droit pénal soviétique.

Explication.

1. Comme M. Canto, trad./intr., Platon, *Euthydeme*, Paris, 1989, 221, notes : Platon fait déjà usage de l'“argumentum ad hominem”.

Dans ce type de raisonnement, l'avantage est un élément de l'adversaire avec lequel on dialogue ou discute (son état, sa situation, ses intérêts, ses paroles, ses actions) que l'on lui oppose.

On peut le voir :

a. ce type d'argument s'oppose à l'“argumentum ad rem” (l'argument sur le cas (la question))

b. ce même type de raisonnement compromet l'honneur de l'adversaire qui est “pris” sur son point faible. Or, l'honneur est une valeur très fréquente et très frappante, -- tout le monde le sait (Platon place la valeur attraction dirigée vers l'honneur au sommet de la gamme des tendances non supérieures).

Ici : chez eux, les Chinois adhèrent aux valeurs établies (par l'opinion diffusée : “probablement”) ; hors de leur pays, ils ne le font pas. La note soviétique joue donc quelque chose de l'adversaire contre elle-même.

2. Il apparaît immédiatement que l'“argumentum ab absurdo” (l'argument de l'absurde) - que l'on retrouve souvent dans le raisonnement mathématique - joue également un rôle ici :

Ce qui se joue se résume à “faire” chez soi et “ne pas faire” à l'étranger. Ces comportements sont contradictoires “ad rem” (en ce qui concerne la matière) : les Chinois manifestent une contradiction intérieure (qui est incongrue).

Cette contradiction intérieure dans leur comportement pris dans son ensemble - on s'interdit de changer de situation, bien sûr - compromet leur honneur : qui ne serait pas contrarié par une contradiction exposée dans son propre comportement ?

L'enthousiasme.

Dans la rhétorique traditionnelle - qui se distingue à cet égard de la logique et de la méthodologie pures - l'“argument” est tout raisonnement, valable ou non, dans la mesure où il donne du crédit à la proposition - message, avis.

Parmi eux, l'enthymème -- “Enthumema”, qui reste dans le for intérieur de chacun.

Par exemple, Quintilien (E.R. 86) appelle “enthymème” le syllogisme (phrase conclusive) qui est au moins partiellement inexprimé.

Ici : la note soviétique n'a (apparemment) aucune décision ! 1. “Il y a... et les Chinois eux-mêmes ...”. 2. “Eh bien, les étudiants chinois ...”. 3. “Alors ...” (= partie non exprimée).

Conclusion générale.

Un message (contenu) ne contient pas seulement un raisonnement - logos - mais aussi une valeur - pathos -. Nous l'avons vu clairement dans le texte soviétique : le sens de l'honneur des Chinois était visé !

Note : --Relations entre les valeurs.

1.-- Classement.

Max Scheler, phénoménologue-axiologue, a tenté d'introduire un ordre.

Il fait une distinction :

a. Les valeurs sensorielles ou "sensuelles" : tout ce qui représente le désir, le plaisir (opposé : le déplaisir, la douleur) ; en d'autres termes : l'agréable (ou le non-agréable) ; par exemple : "J'ai mal à la cuisse" ;

b. valeurs vitales : tout ce qui est lié à l'organisme dans son ensemble, comme le bien-être, la fraîcheur (par opposition à la grisaille ou à la fatigue) ; également : la santé (par opposition à la maladie) et la "reproduction" (une race raffinée de plantes, par exemple) ; par exemple : "J'ai mal à la cuisse, mais à part cela, je me sens fraîche et très saine et issue d'une famille saine ! (phrase prouvant que les valeurs sensuelles et vitales sont bien distinctes) ;

c. les valeurs spirituelles ou supérieures : l'esthétique (beau/laid), le droit/la justice), tout ce qui est connaissance (vrai/faux ; scientifique/non scientifique) ; **d.** les valeurs sacrées, inhérentes au "sacré" (aux yeux de Scheler, à un moment donné, la valeur la plus élevée).

Note : La question qui se pose est la suivante : "Où se trouve la moralité ? La morale se situe (comme le bonheur) dans toutes les valeurs mentionnées, qu'elles soient ou non justifiables en conscience. Même la valeur sommaire du "bonheur" est incluse dans la valeur morale : on n'est vraiment, ontologiquement réel, heureux que lorsqu'on est aussi et surtout en accord avec les valeurs de la conscience.

2. Contradiction (conflit de valeurs).

Dans l'ancienne Allemagne de l'Est en particulier, une sous-culture s'est développée. Les jeunes qui nourrissent la xénophobie ne sont pas nombreux, mais ils sont exceptionnellement agressifs. Ils sont essentiellement des demandeurs d'emploi : l'emploi est une "valeur". Aujourd'hui, cette valeur est particulièrement menacée depuis l'afflux d'étrangers (Roumains, Tsiganes, Turcs, etc.) : ils voient des gens acheter de la nourriture et sortir des camps d'étrangers. D'où la haine : il y a trop peu d'emplois pour trop de candidats.

Un conflit qui suit une valeur !

Ce qui est curieux, c'est que lorsque ce sont des Allemands (la même nation) qui volent un emploi, les gens l'acceptent ; lorsque ce sont des non-allemands, les gens sont furieux : la dynamique de groupe fonctionne.

Echantillon 61.-- Théorie du trafic (pathétique : séduction). (261/264)

La rhétorique ne serait pas de la rhétorique si elle ne parlait pas de la tentation. Cf. E.R. 79^{vv}.

Échant. bibliogr.: L. Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985 (o.a. o.c., 78/82 (La logique de la séduction) ;

J. Baudrillard, *De la séduction*, Paris, 1979 ;

M. Olender/J. Sojcher, *La séduction*, Paris, 1980 (sur Le Colloque de Bruxelles (1979) sur ce thème : Baudrillard, Lyotard, Sollers, Bossuet (théoricien de la musique), Cremonini (peintre), Akerman (cinéaste) Person (cover girl)).

P. Jagot/ P. Oudinot, *Comment développer votre charme*, Paris, Dangles (occultes).

Note :-- La publicité séduit. Tout le monde le sait.

Un seul exemple. -- On connaît le cow-boy de la marque de cigarettes Marlboro : la campagne dure depuis 1955 et . endure.

Leo Burnett et son équipe ont mis plusieurs mois à créer ce cow-boy en 1954/1955. Il utilise ce que l'école de Chicago appelle "le langage vert" : des conceptions, des connotations - des signes (nous sommes en pleine langue des signes (E.R. 246) - qui "rappellent" ou "ont imperceptiblement l'apparence" du plein air, du heimat, de la nature intacte (ce qui, en rapport avec le tabac hautement toxique, semble paradoxal).

Bien : la "nature" séduit ! Lancée en 1955, la publicité a été légèrement modifiée à quelques reprises. 1964 : Résultat complet. Depuis 1970 : Marlboro est le leader planétaire ! L'image a été tellement ancrée dans les esprits qu'elle y parvient même sans mentionner explicitement le nom "Marlboro" (un enthymème sémiotique (E.R. 260)), sans même inclure une image ou un dessin du paquet de cigarettes !

A propos : Aimé Lemoyne, auteur de *Puissance pub (La force du temps dans la communication)*, Paris, Dunod, dit, à propos de Marlboro, qu'il y a une valeur, - une valeur - impliquée, à savoir : "C'est l'aventure, le dépassement de soi, l'idéal pionnier" (M. Danthe, Interview : 'Cowboy', 35 ans, tous ses poumons !, in : Journal de Genève 02.09. 1989).

En d'autres termes, la figure masculine dans le paysage naturel, à cheval, rappelle le pionnier (américain). Avec la métonymie qu'il contient : "Quand je fume cette cigarette, je partage le charme de ce pionnier !". La vanité (masculine) - le narcissisme - est stimulée par la Marlboro (cigarette). Le sens de l'honneur !

Modèle applicable : la tentatrice,

Comment fonctionne la tentation ? Examinons-la à l'aide d'un modèle.

Échant. bibliogr.: Mireille Lemelin, *Charme et sexappeal au masculin*, Ed. de l'Homme (livre qui offre aux hommes les moyens de moderniser le "look" masculin (image, impression)).

F. d'Arc, *Comment draguer*, Ed Mandra (pour tous ceux qui sont timides, maladroits, solitaires, les moyens d'attirer une femme) ;

Y. Castelain, *Petit guide pratique pour tromper sa femme ou son mari avec élégance et en toute impunité*, Ed. Acropole (avec les "lieux communs" (on pourrait presque dire "lieux communs") : comment ? où ? quand ?);-- dans un sens très différent et sérieux-éthique : Revue Autrement No 91 (1987 : juin) (*Fatale beauté, une évidence, une énigme*) (sur ce que pourrait être la beauté).

Note : L'énoncé bibliographique est délibéré : nous vivons dans un monde amoral, voire immoral (cynique et délirant) de tentations de toutes sortes. Un autre échantillon : Erika Mertens, Uebers, Drüber/ Drunter (*Eine Chronik der geheimen Verführung : Reizwäsche früher und heute*), Herrsching, M. Pawlak Verl. (sur les belles femmes aux sous-vêtements "séduisants").

Proverbes 7 : Le "parakuptousa !

"Je séduis. Je me suis laissé tenter" pourrait être la devise de cette histoire biblique... "Parakuptousa" (traduit littéralement) est "celui qui regarde (se penche) de côté".

L'histoire.

A. Introduction. - Mon fils, applique mes paroles. Gardez mes préceptes en vous. Car si vous mettez en pratique mes préceptes, vous vivrez (note : "vivre" de la force vitale de Dieu ou "esprit saint") (,....).

Dis à la sagesse (note : vision de l'univers et de la vie qui reflète la vision de Dieu) : " Tu es ma sœur ". Nommez l'aperçu avec le mot "relatif". Ceci, pour vous protéger d'une femme étrange, d'une inconnue aux paroles séduisantes.

B. Le milieu ("corpus").

B.1. Nœud avant. Un jour, j'étais assis à la fenêtre de mon appartement, regardant à travers les barreaux. J'ai vu la scène de l'illusion de la jeunesse ! J'ai vu - au milieu de ce qu'il faut appeler des "enfants immobiles" - un jeune homme sans "intelligence" (op. : sagesse divine).- Il rôdait - dans la ruelle - jusqu'à proximité du coin où elle (la parakuptousa) se tenait : il allait dans la direction de sa maison, - au crépuscule, quand le jour touchait à sa fin - au cœur de la nuit et des ténèbres.

B.2. Næud - Regardez : une femme s'approche de lui, -- habillée comme une dame, -- le cœur faux. Comme elle est entreprenante et audacieuse ! Ses pieds, bien sûr, ne tiennent pas dans sa maison ! On l'aperçoit parfois dans les rues, parfois sur les places : elle veille dans tous les coins possibles.

Regardez : elle a déjà mis la main sur lui. Immédiatement, elle l'embrasse. Elle lui parle sans honte : "J'ai dû faire un autre sacrifice. Avec cela, je suis venu pour vous rencontrer. Je vous ai trouvé en cherchant. J'ai couvert mon lit de couvertures, de tissus brodés et égyptiens. Là où je suis couché, j'ai répandu de la myrrhe, de l'aloès et de l'huile de cannelle.

Allons donc, ivres comme des vairons, vivons jusqu'au matin, -- profitons-en, -- dans la luxure ! Il n'y a certainement pas de mari dans ma maison : il est parti, parti pour longtemps ! Et "il", en plus, a le sac de pièces avec lui ! Alors "il" rentre à la maison à la pleine lune.

B.3. Turn (retournement, tournant). Elle le séduit par la persuasion avec le pouvoir. Avec la douce magie de ses lèvres, elle l'emporte. En vérité, sans hésiter, il la suit, comme un bœuf mené à l'abattoir, comme un fou entraîné dans sa chambre de torture par des entraves aux pieds jusqu'à ce qu'une flèche lui transperce le foie. Ou : comme un petit oiseau qui s'envole dans le filet de sécurité. Sans se rendre compte que sa "vie" (encore une fois : la vie donnée par Dieu) est en jeu.

C. Destin.

Et maintenant, écoute-moi, mon fils ! Tenez compte des mots de ma bouche ! -- Votre cœur ne devrait pas se laisser séduire par de telles femmes. Ne marchez pas sur les chemins d'un tel égaré ! Car nombreux sont ceux qui ont frappé ces femmes de "mort" (note : le sens biblique de "perte de la vie divine"). Ils ont mis à terre les plus robustes des hommes, littéralement. La maison de ces femmes est le chemin du "sheol" (note : le mot biblique pour "underworld"), la pente qui mène au royaume des morts.

Commentaire : Voici un morceau de littérature "sapientielle" ou de sagesse (l'un des principaux types de texte).

1. C'est un traité. La thèse est là : "Si l'on se conforme aux préceptes vivifiants de Dieu, alors la vie divine ; sinon, alors le royaume des morts.

La preuve est là aussi : l'écrivain inspiré par l'esprit de Dieu applique la méthode du contre-modèle ("si, comme le jeune homme tenté, entrez comme lui dans le royaume des morts").

2. Dramatisation.

Aristote, en analysant le raisonnement de Zénon d'Élée (E.R. 72), note que Zénon ne se contente pas de raisonner mais qu'il dramatise : il traite une proposition géométrique-ontologique mais la démontre en introduisant Achilleus, qui ne pourra jamais rattraper la tortue, comme représentation d'un concept abstrait.

C'est aussi le cas de notre auteur biblique : pour "illustrer" le processus théologico-occulte de séduction - jusqu'à la mort - il utilise une histoire. C'est ce que le texte appelle la couverture pré-bouton/nœud (E.R. 197), c'est-à-dire la structure dramaturgique.

La structure de la tentation.

Il est tout à fait clair que la tentatrice joue sur le sens de la valeur. Et voici le sens - dans le langage théologique-occulte (ou plutôt, dans le langage biblique : apocalyptique) de la valeur - naïf, instinctif (E.R. 256 : naïf et surtout emphatique - apocalyptique : en cédant à la tentation de la femme, le trompé perd sa force vitale (donnée par Dieu) (les théologiens ultérieurs appellent cela "état de grâce sanctifiante"), de sorte que, à sa mort, il se retrouve dans le monde souterrain des âmes non rachetées.

L'"apocalypse" est la révélation de l'aspect occulte de la réalité, -- ici de la réalité de l'art de la séduction.

1. J. Baudrillard, *De la séduction*, dit : "Si quelqu'un est narcissique (égocentrique), il séduit".

2. Il existe une deuxième théorie : L. Binswanger (1881/1966 ; psychiatre existentialiste) -- connu comme le seul avec qui Freud entretenait des relations amicales -- dit : "Il y a prendre si et il y a prendre avec.

Ici la femme prend le jeune homme comme un faible (séduisant) et donc elle le prend à son point faible (sa manipulabilité). C'est l'ingénierie humaine : "Nous sommes séduisants parce que notre vulnérabilité est évidente pour l'homme perspicace" (Bellenger, o.c., 79).

Conclusion : "si vous séduisez activement, prenez le point faible".

Echantillon 62.-- L'art de la vente. (265/270).

L'existence du pathétique économique était déjà apparente lors de la discussion de la publicité Marlboro (E.R. 261). Nous allons maintenant examiner ce point plus en détail.

Échant. bibliogr.: L.Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985 (36/ 40 (Marketing et sophistique)) ;

J. R. Julien, *Musique et publicité* (Du 'Cri de Paris' aux messages publicitaires radiophoniques et télévisés), Paris, Flammarion ;

P. Vervaeke, *Prof. Ernst Dichter pénètre dans des territoires de vente inexplorés*, in : De Nieuwe Gids (Gand) 18.05.1962 ;

Ernst Dichter, *Le marketing mis a nu*, Paris, Tchou, 1970 (édition anglaise : McGraw Hill (1964)).

Déjà Thalès de Miletos (E.R. 60 ; 72), le fondateur de la philosophie grecque, connaissait et pratiquait la rhétorique économique "avant la lettre" (lorsqu'il vendait en tant qu'homme d'affaires).

Les protosophes (E.RR. 75), avides de possession et d'influence politique (un précurseur de nos lobbies), ont fait du "marketing" (comme le dit Bellenger).

Selon J.R. Julien, nos cités médiévales connaissent bien la "publicité" : les cris - cris de marché - des artisans et des commerçants en témoignent ; d'ailleurs, dès que le cri de marché apparaît, il est associé à la "musique" puisqu'il est chanté.

(***À propos*** : cette musique folklorique et pédante a directement inspiré la musique classique, car, par exemple, à partir du 13e siècle, les "cris de Paris" reviennent dans les motets ; au 17e siècle, ils apparaissent dans le ballet de cour ; un Beethoven a écrit une "chanson" inspirée par le cri des ramoneurs).

Conclusion : ce n'est certainement pas le XXe siècle qui a inventé la publicité !

L'art de la vente (marketing).

Nous sommes tous des consommateurs et, en tant que tels, nous achetons.

Le "marketing" (également appelé "analyse de marché") est l'analyse méthodique du potentiel de vente d'un produit. L'une des hypothèses est la suivante : dans une économie de marché libre comme l'économie occidentale, les conditions de vente sont soit optimisées, soit maintenues.

Les éléments suivants jouent un rôle à cet égard : a. la gestion prévisionnelle, b.1. la publicité (= annonces), b.2. dans le cadre des "relations publiques" (contact avec le public).

Note -- La notion de "marché" peut être élargie : des personnalités (politiciens, conseils scolaires) sont guidées par des analystes de marché ! Une école vit du "marché" où elle "recrute" des enfants ; les hommes politiques vivent du "marché" où ils "recrutent" des voix !

Des arguments de vente.

P. Vervaek, a.c., affirme que les études de marché peuvent être résumées en six platitudes : 1. Qu'est-ce qui est vendu ? 2.a. Où et 2.b. Quand est-il vendu ? 3. Quelle quantité est vendue (il s'agit d'une précision de "quoi"). 4. Comment se vendent-ils ? 5. Par qui et à qui la vente est-elle faite (E.R. 145). Voir E.R. 193 pour le côté narratif des platitudes.

L'analyste de marché rassemble des informations à la lumière de ces facteurs (paramètres).-- Les opportunités du marché sont ensuite étudiées plus en détail : les vues géographiques (où) et actuelles et futures (quand) du marché, -- les aspects économiques et sociaux, -- les structures psychologiques en jeu sont des éléments.-- Un tel matériel factuel, de préférence précisé par des chiffres et des calculs, constitue la base heuristique. Cf. E.RH 09.

L'analyse approfondie du marché.

Vervaek affirme que depuis des personnalités comme E. Dichter et Louis Chesking (Color Research Institute of America), le pub (la publicité) a été profondément modifié.

Le rôle de E. Dichter.

Ernst Dichter (1907/1991) est titulaire d'un doctorat en psychologie. À la Sorbonne (Paris), Dichter, qui venait de Vienne, a obtenu une licence en philosophie et en littérature, ce qui indique - pensez au principe de Harvard - une formation générale... En 1938, il s'est installé aux États-Unis. Il avait une vision de la force : introduire les sciences humaines - psychologie, sociologie - dans le domaine de la vente.

Au fait : cf. E.R. 94vv. (En 1946, grâce en partie à ces sciences auxiliaires, il avait déjà établi ses partisans dans l'Institut de recherche sur la motivation. Dans les années 1960, il est parvenu à dominer le domaine des études de vente. Son institut, à New York, est l'un des instituts de recherche les plus consultés au monde. Elle est "motivationnelle", elle étudie les motivations inconscientes et les motivations conscientes dans la vente et notamment dans le comportement d'achat.

Cfr. E.R. 47 si "A" est l'offre et "C" le comportement d'achat final, alors "B" est le motif de l'acheteur qui, après "A", conduit à "C" (l'achat).

L'ouvrage de Dichter sur la vente est devenu "la bible des vendeurs et des acheteurs" : près de cinq cents articles de vente - répartis en une douzaine de secteurs - dans les supermarchés, les pharmacies (USA), les magasins (shop) y sont abordés !

Alimentation et boissons, vêtements, articles ménagers, cosmétiques, santé et médicaments, jouets et jeux et articles de sport, moyens de transport, moyens de communication, stimulants, biens hautement culturels.

L'une des clés de l'analyse des ventes de Dichter est l'interview psychologique en profondeur (dans *Le marketing mis à nu*, 314/316 (*L' interview en profondeur*)). Ce qui était à l'origine une méthode psychiatrique, il le développe en un composant de méthode de vente.

Modèle appliqué.

1. Une personne est confrontée à quelqu'un qui veut acheter une voiture. Ou une télévision, un paquet de cigarettes ou du café... L'un d'eux évoque sa première voiture (sa première cigarette). Pourquoi ? Cela peut brouiller le véritable motif,

2. L'expérience la plus réussie (en termes de voiture, de cigarettes, de télévision, de café, etc.

3. Vient ensuite la phase de clarification (méthode indirecte) : sans demander de chiffres ou de nombres, on s'enquiert par exemple de l'heure de pointe et de la fréquence d'écoute de la télévision (hier/aujourd'hui : "Avez-vous vu le programme télévisé de ... ce matin ? ce matin ?"). Ou ils posent des questions sur l'heure du café d'hier.

4. On passe au sondage plus direct : "Quel type de produit préférez-vous acheter maintenant (en termes de voiture, de télévision, de café, de cigarettes, etc.) Ou encore : "Qu'aimeriez-vous acheter maintenant (voiture, café, etc.) ?

Note -- Les réactions de l'esprit peuvent être très variées : parfois la personne à qui l'on s'adresse est confuse ou en colère !

Ce schéma donne une idée d'une interview pour promouvoir les ventes.

Une expérience de vente.

Soyons plus précis.

Échant. bibliogr.: M.A., *Le "second état" du consommateur impulsif*, in : De Linie 07.02. 1964.

Dans la République fédérale allemande des années 1960, un libraire (par qui ?) se lance dans une expérience. Objectif : expérimenter un coup de pub. Moyens : à un point central de son magasin (où ?), il place une "gondole" (panier suspendu ouvert avec des articles de vente exposés) (comment ?). Il y place des ouvrages scientifiques coûteux (quoi ?).

Au-dessus de tout cela, il accroche un panneau avec un avertissement : "Attention ! Ces livres sont difficiles à lire et nécessitent des connaissances particulières". (A qui ?).

Résultat : en quelques jours, le paquet de livres était épuisé et quelques semaines plus tard, une importante demande de renseignements était toujours en cours !

Conclusion ... On voit que les bons platitudes rendent l'analyse "transparente". Sans eux, une analyse est trop "aveugle" !

Note .-- “A qui ?” Aux intellectuels ! Il s’agissait d’ouvrages scientifiques, -- et chers de surcroît !

Conclusion : le libraire prenait les intellectuels comme parfaitement manipulables - (susceptibles de “génie humain” et de “changement humain”) ; il les prenait par une de leurs faiblesses, à savoir le sens de l’honneur : les intellectuels acheteurs voulaient se mesurer au niveau des œuvres et ainsi s’affirmer (soif d’argent, - un des grands attraits de valeur selon Platon). Non seulement l’homme du peuple, mais aussi l’intelligentsia se laissent “séduire” !

Les actes d’achat impulsifs (irréfléchis).

“Prendre tout le monde à contre-pied” est une forme d’astuce. Eh bien, des études montrent que, dans un grand nombre de secteurs, l’achat planifié, réfléchi et “rationnel” est nettement inférieur à l’achat impulsif, irréfléchi et “irrationnel”.

On peut aussi le dire d’une autre manière : ceux qui achètent sans réfléchir sont des acheteurs dans “un état second” (un deuxième état de conscience) et ce deuxième état de conscience est plus fréquent que le premier !

Modèle d’application.-- Poète, o.c., 314.-- Jan apparaît au travail en costume bleu.-
- Tentative d’explication.

Jan ouvre l’armoire et - regardez - son costume bleu est suspendu là devant lui. Il le sort de l’armoire.

a.2. Soudain, il se rend compte qu’il n’a pas une seule cravate qui - selon sa femme - soit vraiment assortie à ce costume bleu.

b.1. Il prend un costume marron.

b.2. En regardant de plus près, il remarque que sa femme n’a toujours pas cousu un bouton en vrac.

c. Il reprend le costume bleu, l’enfile et se dit : “Cela fait longtemps que je ne l’ai pas porté. Ce n’est donc pas une si mauvaise solution : je vais la porter aujourd’hui”.

Poète : si nous examinons les véritables raisons du comportement de Jan dans cette affaire, la décision apparaît comme un système dynamique compliqué, “compliqué” : pas une seule prémisses (facteur, paramètre) n’explique le fait qu’il porte le costume bleu, aujourd’hui.

Dynamique” : la décision s’installe, change, devient mature. Les éléments qui ont un sens : La nature individuelle de Jan (il aime porter de beaux costumes) ; l’environnement (il ouvre l’armoire et devant lui se trouve ce costume bleu), les autres hommes (sa femme pense que la cravate et le costume devraient aller ensemble ; elle a oublié de coudre le bouton).

Rationalisation : il “ justifie “ par un raisonnement (“ de toute façon, cela fait longtemps que je ne porte plus le costume bleu “).

Rationalisation.

Ce terme a plus d'une signification. Ici, il ne s'agit pas, comme en économie, d'économiser (par exemple en réajustant ou en suspendant les affaires), mais, comme en psychologie (des profondeurs), de "fournir une vision rationnellement justifiable". C'est ce que fait Jean : la raison réelle de son costume bleu est un "complexe" (système = ensemble cohérent) de raisons, mais au travail, il dit au secrétaire du patron : "Je l'ai vu pendre et je me suis dit : "Il y a longtemps que je ne l'ai pas porté" et je l'ai mis".

Jan refuse - plus ou moins inconsidérément - par respect humain ("respect humain"), c'est-à-dire par vanité (comme dirait le psychologue Diel), d'admettre que la vraie raison n'est finalement pas si "élégante".

Induction.

La décision de Jan, les décisions des intellectuels ouest-allemands ci-dessus, sont appelées des décisions "poussées" ("impulsives") dans lesquelles la raison consciente (raisonnement avec une conscience immédiate des choses) est parfois très faible.

E. Dichter étend maintenant cette intuition à tous les actes d'achat réels. Non pas qu'ils soient tous (au sens strict) des actes moteurs ! Non : mais, quand on vend, on fait comme s'ils pouvaient être "tous". Ainsi : le libraire. Il influence le jugement de valeur qui force la décision d'achat, entre autres, par un acte de langage signifiant : "Attention ! Ces livres sont difficiles à lire". C'est comme ça que John fait son travail. La secrétaire le voit : sans réfléchir - sans réfléchir - elle le prend par la peau du cou et ... notre John rationalise !

La théorie du poète.

L'axiome est le suivant : "si vous présumez que la plupart - notez le pourcentage - des commandes d'achat sont "irrationnelles", alors vous ferez une recherche de motivation dans les ventes et obtiendrez immédiatement de meilleurs résultats dans le processus de vente". Argument qui tente de rendre cet énoncé (une proposition) vrai.

1. Les sondeurs ordinaires visent un comportement conscient et réfléchi (tout au plus se concentrent-ils indirectement sur les facteurs inconscients et subconscients).

2. La recherche sur la motivation, cependant, procède à la fois d'un point de vue psychologique et sociologique, voire même psychologique, par exemple par le biais de l'entretien psychologique approfondi (E.R. 267, où sa structure superficielle a été brièvement esquissée).

Nous allons maintenant l'expliquer plus en détail.

D'un point de vue pathétique, c'est-à-dire du point de vue de l'action sur l'esprit et la volonté (capacité de valeur), le Poète distingue trois niveaux.

A. - Le niveau conscient de la pensée et du raisonnement. - Au moins en partie, les gens raisonnent logiquement.

B.-- Le niveau du subconscient. Dichter y situe la peur, l'envie, la honte, et toutes sortes de préjugés.

Modèle d' application - Le constructeur automobile Chrysler a un jour demandé à Dichter son avis sur une campagne de vente pour le type Plymouth.

1... fait.

Une question a été posée aux spécialistes des études de marché de Chrysler : "Pourquoi soixante-dix pour cent des acheteurs de voitures achètent-ils un modèle de la même marque lorsqu'ils changent de voiture ? Les réponses ont été : "Parce que nous sommes satisfaits".

2.-- Explication.

Poète : "Nous devons pénétrer dans le subconscient de ces acheteurs,--où la peur de l'inconnu est le déterminant (ce qui détermine, contraint, opère) qui pousse à ne pas changer de marque.

Par conséquent, nous devons montrer la nouvelle marque en vente sur le marché, tout en soulignant son caractère traditionnel. C'est pourquoi, en tant que vendeurs, nous ajoutons une devise : "Cinq minutes suffisent pour vous familiariser avec cette nouvelle Plymouth".

C. - Le niveau inconscient... Le poète sonde encore plus profondément, jusqu'à une couche encore plus profonde de notre vie pathétique. Nom : "l'inconscient". Les processus psychiques, y compris les processus de vente, trouvent leurs principales "énergies mobiles" dans cet "inconscient".

À cette profondeur, même la conscience de ce que nous faisons est absente. C'est là que se trouvent les véritables réflexes conditionnés.

Note : Il y a deux directions ici :

a. La psychoréflexologie d'Ivan Pavlov (1849/1936 ; prix Nobel de physiologie et de médecine 1904) et de Vladimir von Bechterev (1857/1927 ; psychophysiologiste) ;

Pavlov a expérimenté les réflexes conditionnels sur des chiens (si l'on voit de la nourriture, il y a un réflexe salivaire) ; von Bechterev a appliqué cette méthode aux humains ;

b. Behaviourisme (Edward Thorndike (1874/1949) et John Watson (1878/1958) aux États-Unis, avec l'ouvrage de Thorndike intitulé *Animal Intelligence* (1898)).

Pour résumer les deux, "si incitation, alors réaction".

Conclusion : Ernst Dichter est également un culturologue : il considère notre civilisation comme "une culture psycho-économique". C'est ce que dit sa *Stratégie du désir* (Mc Craw Hill, 1964).

Exemple 63.-- éthique des affaires (271/278)

“Logos, pathos”. Les valeurs éthiques font également partie des analyses du pathétique rhétorique. Par conséquent, un petit chapitre sur ce sujet.

Comme tous les innovateurs, E. Dichter a eu à la fois de fervents admirateurs et des détracteurs véhéments. Parmi ces derniers, Vance Packard (*The Hidden Seducers,-- The Status Seekers*) l'accuse de transformer l'entreprise commerciale en “un système de réflexes conditionnels” sans valeurs éthiques.

La question que se posent les personnes qui, en plus de leur expertise (en affaires, par exemple), ont aussi une conscience, est la suivante : “Une telle technique de vente démoniaque est-elle encore justifiée en conscience ?

Note -- Nous tombons immédiatement dans le problème platonicien : Socrate (en fait Platon) attaque les sophistes de son temps. Non pas parce qu'ils voulaient former des experts ('techne', compétence). Mais parce qu'il s'agissait d'experts en façonnage avec trop peu ou même pas de conscience. Socrate ne dit-il pas à un moment donné : “Si la simple expertise est la seule chose de valeur à rechercher, alors le voleur, parmi d'autres, a raison ! Pourquoi ? Parce qu'il est expert, mais pas consciencieux, et qu'il est donc beaucoup plus efficace que l'expert consciencieux qui, dans la lutte pour la vie, est entravé par des objections de conscience”.

Modèle d'application : le congrès européen actuel.

Échant. bibliogr.: A.T.S., *Récession - Défauts de paiements (140.000 entreprises européennes seront insolvables cette année)*, in : Journal de Genève / Gazette de Lausanne 31.10. 1931.

Creditreform, une association d'information économique, constate que la “criminalité économique” est un véritable problème pour le monde des affaires européen. Quelque chose, dans lequel les PME (petites et moyennes entreprises) sont parmi les plus vulnérables.

La structure de la fraude.

1.- Celui qui veut tricher (“escroquerie”), commence par commander auprès d'un fournisseur et paie rapidement.

2.- Il gagne ainsi en confiance. Il commence à commander des quantités beaucoup plus importantes, mais spéculé sur des délais toujours plus longs et des méthodes de paiement toujours plus compliquées.

La totalité de la facture n'est jamais payée, tandis que l'escroc vend les marchandises dans d'autres pays à bas prix.

Creditreform indique qu'une telle escroquerie est très répandue en Europe.

Modèle appliqué : lobbies et mafias.

Un lobby (groupe de pression) est une clique de personnes, avec du pouvoir derrière elles, qui, par le poids du pouvoir, mais autant que possible dans les limites de la légalité, pèse sur les gouvernements et la classe politique ou les politiciens individuels.

Une mafia est une clique clandestine, généralement organisée sous la forme d'une "société secrète" (aux méthodes occultes), qui forme un pouvoir de sorte qu'elle fonctionne à la fois comme un lobby et comme une "économie" parallèle et illégitime, ne reculant pas devant la criminalité réelle sous toutes ses formes.

La différence entre les deux, lobby et mafia, réside principalement dans la légalité ou non de leurs activités.

Éthique... Bien que légal, c'est-à-dire conforme à la législation en vigueur, un lobby peut toujours agir de manière a- ou même immorale : le pouvoir - surtout beaucoup de pouvoir - altère la conscience. En ce qui concerne la mafia, c'est encore plus clair : le pouvoir sous forme de violence et d'influence corrompt la conscience.

Séduction -- Le lobby est "séducteur" en ce sens qu'il semble être légitime sur toute la ligne, alors qu'en fait, par une application habile de la loi, il ne vise que sa propre économie et le pouvoir qui lui est inhérent. La mafia se "séduit" en assurant, par exemple, le transport scolaire ou même les soins de santé et la charité publique au sein du réseau économique parallèle qu'elle contrôle.

Conclusion : une sorte de "masque" subtil et difficile à percer dissimule le véritable être, qui est le "pouvoir masqué".

Modèle d'application : méthodes économiques paranormales et "occultes".

Les industriels et les marchands, ainsi que les dirigeants et les hommes politiques, ont toujours fait appel aux voyants et aux magiciens. Mais depuis l'avènement de ce qu'il est convenu d'appeler le "New Age", cela s'est parfois accru sans vergogne. Le fait qu'un entrepreneur consulte un cartomancien, un clairvoyant ou un astrologue est en soi éthiquement neutre. Que le même homme d'affaires tente d'éliminer un concurrent au moyen de méthodes occultes, qui sont (peut-être) expertes mais sans conscience, est certainement aussi peu scrupuleux que le comportement d'un mafioso qui ne recule pas devant le meurtre.

Bien qu'il soit beaucoup plus "masqué" : "Le secret est le début du crime" dit un proverbe anglais.

C'est notamment le cas lorsque l'occultisme prend la forme d'une "société secrète". Cf. l'excellent ouvrage de S. Hutin, *Les sociétés secrètes*, Paris., PUF, 1963-5.

Modèle appl. : “Sex-in-Economy”.

Un dernier échantillon sur la tentation économique.

Échant. bibliogr.: F.R., Gourmandise.-- *Les dessous du chocolat passion*, in : L’Illustré (Lausanne) 09.01.1991, 28/31.

1. Le sexe - dans - l’économie.

Prenez une femme d’une beauté rayonnante. Allongez-la sur le dos, la tête pendante, la bouche charnue ouverte par un plaisir extatique. Prenez-en une photo. Ajoutez un titre : “Enjoy ! Jusqu’à ce que vous vous pâmiez !”.

Maintenant vous pensez que c’est un imprimé érotique bon pour un magazine porno comme Lazy. Faux ! C’est une publicité pour le chocolat ! C’est ainsi que Lindt, le premier de nos chocolatiers suisses, l’a voulu, pour “sublimier” la fameuse tranche “Lindor”. Ceci, suite à une campagne publicitaire, octobre 1990, dans la revue Elle.

2. Adaptation nationale.

Veillez noter que ce tirage n’a pas été lancé ici, en Suisse ; il est chez lui en France. “Une telle annonce était trop audacieuse, trop sensuelle pour la mentalité suisse. Tout en liant délibérément, voire en identifiant, le grignotage de chocolat et le plaisir sexuel, les créateurs de cette publicité sont conscients qu’ils “brisent un tabou”. C’est pourquoi - par prudence calculée - ils se sont soumis à la censure avant d’entrer en Suisse. Voilà pour l’introduction.

Voici les photos des publicités pour les Français et les Suisses. (Rouge : voir à la fin de ce cours).

Échant. bibliogr.: Victoria Marchand, Information.-- *Médecins sans frontières part en guerre (Touristes mis en garde contre les “Sex Tours”)*, in : Journal de Genève/Gazette de Lausanne 17.12.1991.

Médecins Sans Frontières sévit contre les voyages sexuels.

En Thaïlande, par exemple, il y a 800 000 prostituées de moins de vingt ans. Des enfants à partir de six ans sont enfermés dans des bordels : la plupart sont des enfants volés ! Souvent infectés par le SIDA ! -- 73% des touristes qui visitent la Thaïlande sont des hommes qui voyagent seuls.

Il convient de noter que dans de nombreux pays d'Amérique du Sud ou d'Afrique, les enfants vendent leur corps pour survivre, par exemple.

Note.-- Cl. Barras, Société : Débat pour les 25 ans de Pro Familia (Quel rôle jouent les médias dans le domaine de la sexualité ?), in : Journal de Genève/Gazette de Lausanne 01.11.1991.

Examinons d'abord dans quelle mesure le sexe sans tabou affecte le comportement réel. Pro Familia est un centre médico-social. Gilles Lipovetsky, professeur de philosophie à l'université de Grenoble, résume ainsi le rôle des médias dans la "sexualisation" de la société.

1) Les médias ont fait du sexe sans tabou une valeur presque acceptée.

Mais la surconsommation de sexe montrée par les médias ne conduit pas à une dégénérescence complète de la société : "Ce n'est pas parce que l'"érotisme" (terme du professeur Lipovetsky) est plus exposé qu'il est plus pratiqué. Les gens n'abusent pas de la 'nouvelle liberté'".

Il fait référence à certaines statistiques. En 1985, par exemple, 35% des Français déclaraient n'avoir jamais connu qu'un seul partenaire. Selon Lipovetsky, l'un des contreponds à la "libération sexuelle" est précisément un individualisme accru, qui pousse les gens à se comporter de manière radicalement indépendante - même face à la "nouvelle liberté". Ce qui prouve que même la publicité stimulante n'est pas omnipotente.

Note: Amy Pagnozzi, *Virgins with attitude (2000 virgins : they're not What You Think)*, in : *Glamour* (New York) 1992 : avril, 234/237, 293/297.

Octobre 1991 : *Glamour* lance un appel à la parole des jeunes filles et des femmes vierges. Près de deux mille personnes, principalement des jeunes femmes, ont répondu.

Malgré une pression parfois très forte de l'environnement, - qui ne respecte pas le libre choix en matière d'"érotisme" - ils continuent - pour diverses raisons - à croire en une vie vierge. Presque toujours par conviction individuelle. Ce qui confirme l'opinion de Lipovetsky. Selon l'institut Alan Guttmacher, 25 % des femmes n'ont pas de relations sexuelles avant l'âge de 19 ans et 20 % des femmes non mariées restent vierges jusqu'à l'âge de 30 ans.

Conclusion de Glamour : "Appelez-les la minorité silencieuse".

Le concept de marché noir.

Échant. bibliogr.: R. Sédillot, *Histoire des marchés noirs*, Paris, 1984.

Le terme "marché noir" est apparu pendant la période de prohibition (1919/1933) aux États-Unis, lorsque les boissons alcoolisées étaient interdites ("prohibition"). Elle nous est apparue pendant la Seconde Guerre mondiale (1939/1945), lorsqu'en période de grande pénurie, tout était disponible sur le "marché noir". Il existe depuis l'effondrement du bloc de l'Est.

Définition : " les opérations de marché dans la mesure où elles se déroulent en dehors des circuits reconnus et à la limite de la légalité ". La thèse de Sédillot : "si la réglementation gouvernementale est excessive et/ou s'il y a une trop grande rareté (de biens (nourriture, par exemple), de services (de devises, par exemple)), alors il y a un marché noir. Le contre-modèle : "Abolir la règle et la loi et s'assurer qu'il n'y a pas de pénurie excessive, et soudainement il n'y a plus de marché noir".

Note - Pourquoi discutons-nous du terme "marché noir" ? Parce que nous voulons aborder la question de la "conscience et de la tentation".

Les anciens Romains le savaient déjà : "Quid leges sine moribus ? ("A quoi servent les lois sans la morale ?"). La réglementation visant à lutter contre les abus et la criminalité n'est "efficace" que dans une certaine mesure. Si la conscience n'est pas là, on n'obtient parfois pas grand-chose. La réglementation engendre le marché noir !

Journal of business ethics.

Ce périodique - à Dordrecht - vise une approche multidisciplinaire ('disciplina' = science professionnelle) du 'business'.

Donné : faire des affaires.

Demande : introduction et/ou maintien d'un comportement consciencieux dans les affaires.

Définition : a. Le terme " entreprise " désigne, selon la revue citée, " tout système au sein duquel s'effectue l'échange de biens et de services " ;

b. "L'éthique" est "toute activité humaine dont le but est d'assurer une vie (moralement) "bonne"".

Un traité sur le "bien vivre en entreprise".

Nous disposons maintenant des informations nécessaires et suffisantes pour comprendre le court mais solide traité suivant - un parangon du genre.

Paul Garcin, *Economie... Informer ou intoxiquer...*, in : Journal de Genève 01.06.1990.

Économie de marché et formation des prix.

Une économie de marché (libre) ne peut fonctionner de la manière souhaitée sans un mécanisme de formation des prix fiable et quelque peu transparent.

a. C'est la leçon à tirer des performances, bonnes ou mauvaises, des économies industrialisées au cours des dernières décennies.

b. La même leçon est enseignée sans interruption aux pays du bloc de l'Est en passe de devenir des économies de marché.

Économie de marché et information.

Mais il existe un autre élément tout aussi décisif pour le bon fonctionnement d'une économie de marché : l'information. Tout comme les prix, une fois qu'ils sont irréels, les informations incomplètes et biaisées ou injustes ou fausses le sont aussi. Ce type d'information désoriente tous les acteurs de l'économie, entraîne de mauvaises décisions et paralyse la productivité de l'économie dans son ensemble.

L'économie dans son ensemble et certaines de ses parties.

Eh bien, a. l'économie dans son ensemble ne peut être que la victime d'informations déformées ou fausses. C'est terminé.

b. Ce n'est pas ainsi que cela fonctionne avec les parties individuelles d'une économie : les individus, les entreprises, l'État, -- ils peuvent bénéficier de ces informations irréelles de manière indépendante.

Deuxièmement, ces parties cèdent trop souvent à la tentation de l'empoisonnement. Un dossier, récemment publié dans Science et Vie, -- "Economics" le prouve.

Empoisonnement : l'intoxication est définie comme "la volonté délibérée de certains dirigeants d'entreprise ou d'État de présenter une image irréelle de l'institution qu'ils représentent".

Avec l'intention, bien sûr, de masquer certains points faibles ou certains aspects trop forts.

Types d'empoisonnement.

a. Les cas les plus voyants... Ce ne sont pas les plus dangereux. On annonce, par exemple, qu'un produit est prêt pour le marché alors qu'il est encore sur la table du concepteur. Ou encore : on publie certaines prévisions d'inflation tout en sachant qu'elles ne se réaliseront jamais.

b. Dans de nombreux cas, l'empoisonnement est plus insidieux. Par exemple, une entreprise ou un État veut cacher quelque chose. À cette fin, ils s'enveloppent d'une couche de brouillard constituée d'une masse d'informations pratiquement impossibles à vérifier. Contre-mesures.

1. La tendance à l'empoisonnement découle d'une tendance trop naturelle de l'homme à se rendre le plus séduisant possible afin d'en tirer profit. Conséquence : le désir d'empoisonner restera inéluctable.

2. Ce qui est possible, en revanche, c'est que, comme les abus de prix tels que ceux commis par les cartels, l'empoisonnement aussi ! Elle doit être maîtrisée compte tenu du climat économique général.

2.a. L'application de la législation peut être nécessaire pour sanctionner les abus les plus flagrants et évidents.

2.b. L'application de la législation est cependant, dans la plupart des cas, "dans la majeure partie des cas", impraticable. Par conséquent, deux autres méthodes sont nécessaires.

(1) Une éthique économique.

La moralité en économie est très en vogue aux Etats-Unis : avec beaucoup de patience, quelques règles de conduite et quelques principes de déontologie sont martelés dans l'esprit de ceux qui ont des responsabilités économiques, qui font une distinction claire entre la liberté et l'abus de liberté.

(2) Une pression directe.

Il est clairement indiqué aux empoisonneurs potentiels qu'ils ne doivent pas compter sur l'impunité, qu'ils devront expliquer chaque allégation qu'ils envoient au monde.

Tout le monde est coresponsable. La presse, bien sûr, a un rôle extrêmement constructif à jouer dans ce domaine. Mais les actionnaires, les employés, les clients ou les consommateurs doivent également adopter une position critique. L'objectif : contribuer à un meilleur fonctionnement de l'économie de marché.

Note - C'est l'article de Garcin. Il s'agit d'une "éthique des affaires", mais située au sein de l'économie elle-même, que l'on peut appeler "sanction immanente".

Explication textuelle.

Relisez maintenant E.R. 241 (le rôle unificateur de la proposition).

a. On reconnaît facilement des platitudes telles que la similarité (prix/information), le système (tout/parties), -- la définition et la classification.

b. E.R. 203 parle de “dialectique historique” (logique dans les événements) : peut-on trouver une telle chose dans l’article de Garcin ? (“Si ... alors logiquement suivant ...”).

c. Garcin défend une thèse : comment la formuler correctement et complètement ? Le titre “Informer ou empoisonner” est-il une représentation correcte et, surtout, complète de la thèse ?

d. L’article montre-t-il une serrure ?

e. La praxéologie (E. RH. 201) est-elle reconnaissable dans ce que Garcin décrit ?

f. Le schéma “ ABC “ (E.R. 47) est-il applicable aux “ abus/contre-mesures “ ?

Note .-- Humanités et séduction.

1. **John Dewey** (1859/1952), - notamment depuis son ouvrage *Human Nature and Conduct (An Introduction to Social Psychology)*, New York, 1922, s’est prononcé en faveur de l’“ingénierie sociale”, correctement traduite : “contrôle humain”, (notamment dans la “méthode de l’ici et maintenant” : les gens renoncent aux normes établies afin d’être manipulables).

2. **Kurt Lewin** (1890/1947), depuis sa *Théorie dynamique de la personnalité* (1935), a initié le mouvement Human-Change (à partir de 1956) - cf. son Research Center for Group Dynamics (1945/1947 : M.I.T., Cambridge, Massachusetts) - dans lequel le changement humain est central.

Dans les deux théories, la vie de l’homme (et l’homme lui-même) est interprétée comme un système dynamique, dont on peut manipuler (contrôler) les “processus”, grâce aux sciences humaines (psychologie, sociologie en premier lieu, mais pas seulement). - Cf. E.R. 266 : Dichter et al. introduisent les sciences humaines dans l’économie afin de “former” les gens (ce que les Grecs anciens appelaient “psuchagogia”, littéralement : examen de conscience, contrôle humain ; ce que les Sophistes appelaient purement technique et Platon éthique en plus de technique).

Cela revient à un contrôle et à une modification de l’homme tels qu’ils sont pratiqués, par exemple, dans les groupes (et la dynamique de groupe). Fondamentalement, les praticiens de ces sciences humaines sans éthique sont des néo-sophistes. Derrière cette tendance, il y a une volonté de puissance qui ne considère pas le prochain comme un “autre” mais comme un “non-moi” (comme le disait A. Schopenhauer (1788/1860)), -- une volonté de puissance qui, à distance du “prochain”, exploite ce dernier au lieu de l’aider ou de lui faire du bien.

Exemple 64.-- Théorie du trafic ('etros'). (279/284)

Nous vivons, dans notre sphère postmoderne, dans une crise des normes. M.W. Fischer, Hrsg, *Worauf kann man sich noch berufen ? (Dauer und Wandel von Normen in Umbruchszeiten)*, Stuttgart, Steiner, 1987, touche à un point décisif concernant les présupposés de notre culture : le titre n'insinue-t-il pas que tout ce qui sert à séduire est tombé en crise ? Comme le dit Lyotard : "au nom de quoi" justifie-t-on quoi ?

Logos, pathos, èthos.

Note : a. "ethos" (= pas avec un "è" mais avec un "e") en grec ancien signifiait "coutume, moralité, usage".

b. Mais "èthos" - non traduit "ethos" dans toutes les langues - signifie "disposition, tempérament et caractère".

R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, 146, mentionne le terme "èthè", pluriel de "èthos", qui signifie "traits de tempérament et de caractère", dans la mesure où ils interagissent.

C'est le sens du troisième terme de la série rhétorique "logos/ pathos/ èthos". C'est-à-dire de celui qui essaie de faire accepter un message par un public ou dans l'âme d'un semblable.

Eh bien, cet aspect aussi est en pleine crise sous l'influence de la "critique" des mœurs et des personnes inhérente à un siècle des Lumières cynique, il suffit aujourd'hui de signaler le caractère éminent d'un personnage pour voir une armée de "critiques" "au nom du démasquage", appuyés par les sciences humaines (pensez à la Psychanalyse), remettre en cause le caractère éminent ("Au fond de son âme personne n'a raison" semble être la devise tacite). Derrière chaque tristesse (apparente) de l'âme - selon ces critiques - se cache une pulsion inférieure. Ce qui rend cette âme (apparente) triste, c'est l'hypocrisie... C'est le problème actuel de la rhétorique.

Très tôt - dans la rhétorique protosophe - nous voyons des personnages comme Thrasu(m)machos de Chalkedon (-450/-380) mettre l'accent sur le travail de la vie émotionnelle à travers la stylistique (design, E.R. 12) et l'action (acting ; E.R. 19).

Son contemporain, également collègue penseur, Gorgias de Leontinoi (-480/-375) nous a laissé, dans son éloge funèbre à Hélène, de belles paroles sur le mot artificiel comme artifice pathétique.

La question se pose : "Quand quelqu'un agit-il de manière hypocrite ?". En d'autres termes, quand l'action est-elle une véritable information et quand est-elle un "poison" ?

Cela nous amène au problème de ce que les psychologues appellent l'authenticité : si nous relisons E.R. 270 (The Three Layers in our Mind), la question suivante se pose : "Quand quelqu'un est-il "réel" ? C'est quand il/elle agit rationnellement ? Est-ce lorsqu'il/elle agit de manière inconsciemment mue (par des souvenirs) ou inconsciemment conduite (les réflexes vraiment conditionnels) ? Ceci est également présent dans l'éthos, l'influence (morale) qui émane du messenger/messagère.-- Analysons, au moyen de modèles applicatifs.

Le regard "neurologique-psychiatrique".

Nous prenons un roman, Waltraud Anna Mitgutsch, *Seclusion*, Van Genneep.

W. Mitgutsch (1938/...) est un écrivain autrichien (première œuvre : Le pays des enfants battus) qui soulève des questions sur les enfants, parfois avec du matériel autobiographique.

Échant. bibliogr.: Jo De Ruyck, Waltraud Anna Mitgutsch : *Kiezen voor Jakob*, in : De Nieuwe Gids 18.10.1990.-- De Ruyck offre dans son petit article, qui est très bien fait, un petit traité que nous analyserons bientôt.

Le fait : "l'autisme",

"Le phénomène de l'"autisme" est devenu plus connu du grand public grâce au film à succès Rain Man (dans lequel Dustin Hoffman joue le rôle d'un autiste)".

" Lorsque Martha et Felix ont un fils, Jakob, il apparaît rapidement que l'enfant est " différent ". Il ne veut ni marcher ni parler. Il ne sait pas lire mais il est très musical et dessine extrêmement bien. Il semble voir à travers tout le monde (note : l'auteur veut dire le regard fixe dans le vide). Il peut pleurer de façon incontrôlée pendant des heures, après quoi il s'arrête soudainement et devient un garçon doux et affectueux.

Approche chaologique.

E.R. 106v. -- "Jakob est un enfant autiste".-- Jakob ne pleure pas, par exemple, lorsqu'il tombe dans un trou au niveau du genou, mais lorsque sa mère, en faisant les courses, oublie l'ordre habituel des allées du supermarché.-- C'est l'un des symptômes typiques de l'autisme : dès qu'on s'écarte d'un schéma fixe, Jakob est complètement bouleversé.

Remarque : les autistes ne réagissent pas à une détonation, ils sursautent à un bruissement :

Ceci est un rappel :

a. L'“effet papillon” (lorsqu'un papillon s'envole soudainement, le temps change) : les autistes réagissent anormalement violemment à un signe infime (bruissement) ;

b l'“effet papillon inversé” : à un bang (présage violent), ils réagissent par une suite imperceptible. Cf. E.R. 196 (présage/succession).

Note : Il existe un deuxième phénomène narratif. Jakob a suivi une fois le cours au supermarché et est pour ainsi dire programmé : si, par la suite, on s'écarte de l'algorithme établi (E.R. 148 (Algorithme) ; 201), il réagit de manière “névrotique” (E.R. 47 (“Je ne pourrai jamais faire face à une telle chose” (dramatisation)) : il pleure ! D'ailleurs, tout changement fait souffrir, tout comme toute transition déséquilibre les Primitifs et rend nécessaire les rites de transition (pensez aux Rites de passage d'Arnold Van Gennep) (A. Van Gennep (1873/1957 ; anthropologue et folkloriste).

Le “système ABC”.

E.R. 47. - Un stimulus “A” déclenche, chez un être humain normal, par le biais de “Bn” (structure normale de l'esprit) un “Cn” (une réaction normale).

Le même stimulus “A” déclenche - du moins en apparence - “Ca” (une réaction autistique) chez une personne autiste, via “Ba” (structure autistique).

En d'autres termes : la perception d'un autiste voit à travers le stimulus “A” un autre stimulus “Aa” (le stimulus autistique), à travers lequel la personne autiste donne l'image qu'elle “vit dans un autre monde”. Que perçoit-il/elle exactement ?

Les réincarnistes prétendent qu'à la suite d'un stimulus “An” (fait normalement perçu), ils perçoivent un stimulus “Aa” d'une vie antérieure, traumatisante, -- dû à un souvenir resté inconscient, non traité d'ailleurs -- et qui contribue à déterminer le destin.

L'association peut être à la fois métaphorique (ressemblance) et métonymique (cohérence), de sorte que, en raison de la ressemblance et/ou de la cohérence, la personne autiste pense à “Aa” lorsqu'elle entend “An”.

Note : Scientifiquement, l'hypothèse réincarniste ne peut être écartée, mais elle est pratiquement indémontrable (E.R. 253 (Distant Approach)).

Dynamique de groupe.

Par “groupe”, nous entendons ici “tout ce qui se comprend normalement”. Mitgutsch déclare. “ Un parcours de souffrance à travers les hôpitaux et les pédiatres révèle ce qui était clair depuis longtemps : Jakob est un enfant autiste. Selon De Ruyck.

“ Ironiquement, les médecins et psychiatres que Martha consulte semblent souffrir d’une forme d’“ autisme professionnel “ : ils sont incapables d’analyser le problème spécifique de Jacob ! Ils déforment son tableau clinique de manière à ce qu’il corresponde exactement à ce qui est connu, possible et acceptable selon le livre médical”. Ainsi De Ruyck.

Note -- Nous nous référons ici à la R.E. 248vv. (paradigme) : la science rationaliste des Lumières réduit les données pour qu’elles correspondent à ses idées préconçues (= paradigme) au lieu de rechercher les idées préconçues inhérentes aux données.

Le destin partagé.

Cela arrive toujours quand les gens se comportent humainement envers les déviants... “ Il en va de même pour Martha elle-même, d’ailleurs : selon les médecins, elle seule peut être “ la cause “ de l’autisme de Jacob. “

Note .-- Cela montre le “familialisme” (parfois très naïf) (vouloir tout expliquer par la famille, principalement la mère) dont font preuve certains médecins - pas tous.

“Ainsi, Martha ne perd pas seulement l’espoir et la confiance en elle, mais elle développe un énorme sentiment de culpabilité - tout l’environnement, d’ailleurs, pointe un doigt accusateur sur elle, et en premier lieu sur son mari, Félix.”

Note : Cela rappelle le “ bouc émissaire “ de René Girard : déjà dans les cultures traditionnelles, les membres du “ groupe “ reportent la culpabilité sur un “ bouc émissaire “ (qui est chassé dans le désert, c’est-à-dire : qui est “ séparé “ pour que le groupe - toujours “ le groupe “ - redevienne (réputé) “ pur “).

Même le partenaire de mariage.

Relire E.R. 253 (Handling Disappointment) -- “Felix s’avère être un rustre bien-pensant (= fanfaron) qui ne peut accepter qu’un “fils à lui” soit “pas normal”.

Au début, il refuse catégoriquement de voir ce qui ne va pas (après tout, il doit penser à ses études et à sa carrière). Plus tard, il regarde simplement de l’autre côté. Il laisse Martha à son sort : le mariage s’écroule. Martha décide d’élever Jacob seule”.

Note : Le psychologue Diel dirait : “La énième fois la vanité !”. -- Voyez-vous la dynamique de groupe à l’œuvre : l’incompréhension ! Par incompréhension : rejet !

Dynamique de groupe.-- Cette dynamique étudie les forces à l’œuvre au sein d’un groupe.

“Élever seul Jakob s’avère vite une tâche qu’une seule personne peut difficilement assumer, -non seulement à cause des problèmes de l’enfant autiste lui-même, mais surtout à cause des réactions carrément hostiles de la société.-- Jakob est en effet un enfant très spécial aux qualités indéniables, mais il ne se conforme pas aux règles de la société.

Martha - par son choix pour Jakob - perd presque tous ses amis ; elle a des problèmes avec les propriétaires, ne trouve pas d’école qui soit prête à accorder un minimum d’attention à Jakob ; elle est victime d’intimidation de la part des voisins, - ne peut se tourner vers personne pour obtenir de l’aide ! Ainsi, De Ruyck est toujours littéral.

À une telle hostilité, Martha ne peut répondre que par une haine profonde, une haine que, en tant que lecteur, vous commencez à partager avec elle. Vous ne pouvez guère l’éviter, car - pendant des heures - Mitgutsch vous entraîne dans un monde de rejet constant, d’incompréhension, -- de solitude, de désespoir.

« *Isolation* ». -- Lisez avec attention, car tant de nos semblables confrontés à des données psychiatriques ou paranormales font de même !

“L’isolement suscite souvent un sentiment de rébellion, de pitié et de protestation. Mais bien plus souvent, ce livre fait tout simplement mal... Sans plus attendre, Mitgutsch raconte son histoire : sans ménagement et sans compromis. Martha, en effet, perd tout sens de la nuance. Sa seule réaction est l’amertume et la haine.

Ce cercle vicieux de la haine est d’une dureté insupportable. Mais il énonce très clairement le problème. L’écrivain pénètre à un niveau où ce ne sont plus les sentiments mais l’âme de l’homme qui est irrémédiablement blessée”.

Note -- Cf. R.E. 34 (Théorie de la réception) -- De Ruyck est apparemment profondément ému par la lecture du livre de haine meurtrière. La haine est née de l’expulsion, un effet de la dynamique du groupe. Le message du groupe en tant que groupe - rhétoriquement parlant - est “Du bist ein nicht-Ich” (pour parler avec Schopenhauer). “Du bist nicht Ich-noch-einmal”.

Après presque vingt siècles de christianisme biblique, notre société est toujours “sans cœur” ... lorsqu’il s’agit d’êtres “trop différents”... Selon De Ruyck : “Waltraud Anna Mitgutsch n’écrit pas pour divertir ses lecteurs. Peut-être n’écrit-elle pas pour son propre plaisir.

Vous sentez que cette femme a besoin d’évacuer quelque chose de son cœur, que l’écriture devient presque thérapeutique”.

Explication biblique.

a. Le livre poursuit, à la mode du XXe siècle, le Naturalisme du XIXe siècle (E.R. 169). Elle grince de misérabilisme ou - comme disent les Allemands - d'“Elendmalerei”. C'est un véritable tableau (E.R. 167) : l'écrivain vous jette au milieu du négatif.

b. “A tant d'hostilité - dit De Ruyck - Marthe ne peut répondre en fin de compte que par une haine profonde”. Le fait de ne pas être capable de faire autrement en dit long. Après tout, il y a des gens qui pourraient le faire.

b.1. Il expose l'âme - l'“éthos” - de Mitgutsch (Martha) dans sa réaction la plus individuelle.

b.2. Ce qui est certain, c'est que la croyance en Dieu (telle qu'elle est prônée par la Bible, par exemple) est ici mise en valeur, dans le cadre du problème de l'expulsion - de l'“isolement” - tel qu'il ressort de la dynamique de groupe. Sur qui et sur quoi s'appuyer si l'on est exclu à ce point ?

Laïque, c'est-à-dire dans les limites de cette vie terrestre, trop terrestre (comme le prêche un Nietzsche), il n'y a pas de refuge pour une Marthe !

Sacré, c'est-à-dire en dehors, oui, au-dessus des frontières de cette terre, il y a un refuge : Dieu. C'est là que l'isolement du groupe - quel qu'il soit - s'effondre ! Avec Dieu, on n'est jamais seul. Il est là - toujours. - Même si Sa présence ne résout pas l'autisme (bien qu'une guérison après une prière ne puisse jamais être exclue en principe), la foi en Dieu, la Trinité divine, donne la force de “porter”. Cette capacité à porter est essentielle pour vraiment faire face à l'“isolement”.

L'œuvre naturaliste de Mitgutsch brille par “ la mort de Dieu “ (E.R. 14), par “ le vide d'un monde dans lequel Dieu est mort “.

L'apparence d'un être psychiatrique.

“ Le plus tragique, selon De Ruyck, c'est que Jakob - dont il est question - est en fait extérieur à tout. Jakob vit dans son propre monde, et c'est avec difficulté qu'il maintient un pont d'amour avec sa mère. Pour le reste, cependant, il ne révèle rien de “sa façon de penser, de sa façon de voir le monde”.

Jacob “est” normal. Pour le reste, il reste un grand point d'interrogation - c'est ce qu'il dégage. C'est son “éthique”. En d'autres termes, Jakob est “ bizarre “, capricieux, fantastique et troublant (E.R. 174). Et par son apparence, il crée un monde bizarre autour de lui.

Ainsi, nous comprenons pourquoi les rhétoriciens de l'Antiquité parlaient de l'“éthos” de quelqu'un comme d'un message qui est diffusé.

Echantillon 65.-- Ethos (285/288)

L'«éthos» est le message qu'un orateur, un écrivain - tous ceux qui émettent un message - rayonnent à travers leur propre être.

Décortiquons davantage les modèles applicatifs.

1.-- L'argument d'autorité.

Échant. bibliogr.: W.C. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs, N.J. Prentice Hall, 1963, 63/67.

Une méthode fréquente pour défendre une thèse consiste à citer une personne, une institution ou un texte pour l'étayer. Le fameux «*argumentum ab auctoritate*».

La forme syllogistique est : «x affirme p. Donc p (est vrai)». Plus précisément : «x est une autorité fiable sur p. Eh bien, x affirme p. Donc p (est vrai)».

Logique pratique et stricte : «La grande majorité des assertions de x concernant un domaine D sont (trouvées) vraies. Eh bien, p est une déclaration de x concernant le domaine D. Donc p est (probablement) vrai».

Conclusion -- Veuillez noter deux points principaux :

a. le domaine (un spécialiste qui sort de son domaine risque de faire preuve d'incompétence) ;

b. pas tous, mais «la grande majorité» ! Ce qui signifie qu'il y a une chance que l'affirmation p appartienne à la minorité (ce qui est faux).

2.- L'autorité charismatique.

C. Rogers (1902/1966) a décrit l'«autorité charismatique» comme suit.

1. Le charismatique est une personne qui répugne à toute forme d'autorité s'imposant de l'extérieur, à la manière «autoritaire».

2. L'«homme nouveau» (c'est ainsi que Rogers appelle ce type d'autorité) fait preuve d'une profonde confiance dans ses propres expériences individuelles - à tel point qu'il entraîne les autres avec lui.

Voyez-vous, Rogers parle d'«inspirateurs», de figures (R.E. 187 : «Il/Elle est une figure») auxquelles s'attachent d'autres personnalités, moins puissantes.

Note : Le «charisme» est, dans le Nouveau Testament, «un don de grâce (issu de la Pentecôte, avec les dons du Saint-Esprit ou de la force vitale) qui ne signifie pas la sainteté individuelle (en premier lieu) mais la sainteté collective». Si vous voulez : «un don de la grâce de Dieu orienté vers la société».

A Rogers sécularise ce concept biblique et l'élargit à «tout ce que les fortes personnalités rayonnent en tant que telles» (a éthos). - Ce qui, pratiquement, ne va pas sans suggestion (E.R. 50vv). On lit, dans cette optique, ce qui a été dit sur la suggestion.

Quelques modèles.

1. D'abord un modèle traditionnel.

Depuis le démantèlement du système soviétique, 1985+, les Donkosacks ont refait surface dans l'ex-Union soviétique. Surtout à Rostov, mais partout sur l'ancien territoire.

Leurs propres présupposés sont : l'obéissance à la loi et aux règles disciplinaires, l'amour du travail, le courage, le respect des "couvertures", des liens familiaux forts.

Mais un aspect évoque le concept d'"autorité charismatique" : un Cosaque obéit, pratiquement, d'abord à son "ataman", c'est-à-dire à la personne d'autorité qui est choisie dans chaque village. Si - ce qui est l'une des principales tâches d'un Donkozak - l'ataman estime qu'il est de son devoir d'aider les Russes, le cosaque part, par exemple, vers une zone de combat.

Note .-- -- Les gens diront : "Oui, mais il y a une structure traditionnelle à l'œuvre ici". C'est vrai. Mais si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit rapidement que "les gens", dans une culture aussi traditionnelle, choisissent des personnes "ayant du charisme". Ce qui est très différent de notre "choix" démocratique occidental.

2 Maintenant, un modèle postmoderne.

Jean-Marie Le Pen (1928/...) est, en France, le "leader" - "le Chef" - du Front national, un mouvement et un parti national-populiste. Son idéologie :

a. La France a une mission dans le monde, notamment en raison de ses hautes traditions "chrétiennes" ;

b. les possibilités scientifico-technologiques de notre siècle constituent un excellent instrument pour cette "mission". "Un Français, s'il est animé par de grandes idées et conduit par de vrais chefs, surpasse, soit dans une entreprise, soit dans l'armée, le monde entier" est une de ses phrases.

Son écho.

En dehors de +/- 15% de la population votante, notamment parmi ceux qui tournent le dos à la démocratie "déclinante", Le Pen a des "supporters".

a. Ses "amis" le décrivent comme "un prophète", "le grand homme dont la France a besoin".

b. Ses astrologues militants l'appellent "le Menhir tricolore". Avec un profond respect, ils affirment : il est né en 1928, c'est-à-dire à la même distance entre 1918 (la fin d'une guerre) et 1938 (le début d'une nouvelle guerre), ce qui le fait apparaître comme un "destiné" en termes de combativité. De plus, cette prédestination lui est arrivée le 20 juin, le jour du solstice d'été, la fête prééminente des Celtes (Gaulois), les ancêtres de Le Pen, dont nous savons - au fur et à mesure que les informations à leur sujet augmentent - qu'ils étaient un peuple animé d'un profond sentiment religieux.

Ces idées préconçues, son idéologie et sa nature privilégiée, expliquent pourquoi il est devenu anticommuniste à l'âge de 16 ans ("Les travailleurs qui n'aimaient pas travailler, les chômeurs, les désespérés, les aigris, constituaient les partisans du communisme", dit-il).

Pourquoi aussi est-il devenu antigauilliste : ses professeurs et son milieu ont convaincu Le Pen que le maréchal Pétain (1856/1951 ; 1940/1944 : chef de l'Etat français) - le héros de la bataille de Verdun - a eu la sagesse de collaborer avec l'occupant allemand "pour le bien du pays et de la paix", -- où le général de Gaulle (1890/1970 ; a refusé la défaite en 1940 et a organisé la résistance) est devenu le contraire de Pétain.

Note .-- Pourquoi qualifions-nous Le Pen de "postmoderne" ? Est-ce que "postmoderne" est tout ce que

a. remet en question les hypothèses de la modernité (depuis Galilée et Descartes, Locke et Hume, Voltaire et Rousseau, Wolff et Kant comme chefs de file des Lumières et du rationalisme) (critique de la tradition, croyance dans la science, croyance dans la technologie, croyance dans le progrès sur la base de la "raison" pure),

b. au nom de la "tradition" (primitivisme, traditionalisme), rétablie par un certain nombre de réalisations modernes et non sans une certaine dose d'occultisme. Le Pen est un traditionaliste, mais ne recule pas devant l'astrologie (ostracisée par les Modernes) ; oui, il ne recule même pas devant la secte Moon (avec laquelle il s'associe politiquement et financièrement).

Échant. bibliogr.: Jean Marcilly, *Le Pen sans bandeau*, éd. J. Grancher, 1984 ; J.-M. Le Pen, *Les Français d'abord*, Ed. Carrère, 1984.

Pour ajouter à l'aspect postmoderne, Le Pen a été l'éditeur d'un disque de chansons nazies. La couverture se lit comme suit : "L'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler et, avec lui, la montée en puissance du parti national-socialiste, ont montré les caractéristiques d'un puissant mouvement de masse, fondamentalement populaire et démocratique, puisqu'il a triomphé lors d'élections légitimes, une circonstance que l'on oublie généralement.

Eh bien, les nazis sont clairement postmodernes... Immédiatement, il est clair que l'historiographie de Le Pen (E.R. 223) est négationniste et révisionniste.

Conclusion ... Le succès de Le Pen montre les signes d'un charisme réel, mais qui demande de la réserve.

L'écho d'une étoile.

Prenez Norma Jean Baker, surnommée "Marilyn Monroe" (1926/1962). Elle était la fille d'Edward Mortenson (un immigrant norvégien) et de Gladys Baker. À partir de 1952, elle devient une "star". Si le terme "figure" (E.R. 187) s'applique à quelqu'un, c'est à Marilyn Monroe qui a été la star blonde du cinéma par excellence pendant de nombreuses années et le sujet d'une longue série de sex symbols.

Ce que peut être la "résonance" de ces étoiles est illustré par ce qui suit. Il nous rappelle le phénomène du "fan" et du "freak", des types de personnes qui souffrent d'un "culte immodéré" (R.E. 256 : naïf et emphatique).

Bibl. st. Joepie 379 (21.06.1981).-- Il s'agit de l'actrice Charlene Tilton, l'interprète de Lucy Ewing (série Dallas).-- "J'ai toujours admiré énormément Marilyn Monroe. Pendant longtemps, j'ai même voulu changer mon prénom : je voulais à tout prix qu'on m'appelle Norma Jean. -J'ai lu tout ce qui a été écrit sur Marilyn Monroe, une bibliothèque entière. Ou plutôt : dévorée.

La première fois que j'ai vu un film dans lequel Marilyn Monroe jouait, j'étais hors de moi : j'ai immédiatement senti que quelque chose nous reliait. De nombreuses personnes qui l'ont connue directement insistent sur le fait que je lui ressemble "beaucoup" - pas tellement physiquement (je suis trop petite pour cela), mais spirituellement.

Similitude. -- Nos carrières sont identiques : nous avons été présentes très tôt ; nous sommes devenues des figures sensationnelles dès le début ; nous devons notre bonne orientation à des "hommes plus âgés" ; nous avons toutes deux des problèmes de poids corporel ; nous sommes toutes deux très vulnérables.

Note : M. Monroe s'est probablement suicidé,...

Je n'en reviens pas qu'elle se soit laissée manipuler jusqu'à en mourir. Moi, par contre, je me promène avec la décision : je suis mon instinct, je ne laisse personne me diriger.

Note .-- L'"éthique" que Marilyn Monroe dégage a donc été particulièrement bien perçue par certaines personnes. A tel point qu'une forte identification a eu lieu. Oui, peut-être même un sosie de la vie (comme disent les occultistes), c'est-à-dire une ressemblance frappante concernant les principaux événements de la vie (une sorte de programmation (algorithme) identique ou très similaire concernant le cours de la vie).

Conclusion : le message qui émane de quelqu'un peut être profond.

Exemple 66.-- Doctrine de l'éthique. (289/290).

L'“ethos” est donc ce que quelqu'un dégage, c'est-à-dire, en termes rhétoriques, le message ou le message qui émane de quelqu'un. D'un point de vue rhétorique, il s'agit de l'influence que quelqu'un exerce en étant lui-même... Mais des données apparemment non personnelles peuvent également diffuser un message et véhiculer un type de comportement.

Échant. bibliogr.: J. Drouin, *La musique qui rend fou*, in : Nostra 477 (28.05.1981), 7. Les Grecs anciens nous ont laissé le concept de manie, de ravissement, d'ivresse, -- voire de folie, d'aliénation mentale. Ce qui suit en est un modèle.

Un tableau... Calmement, il met en marche sa machine hi-fi. La chanson *Strings of Pearls* de Glenn Miller résonne. C'est l'une de ses pièces préférées. Les premiers sons passent à peine et il sursaute comme s'il était électrocuté. Tout son corps est pris de spasmes tétaniques. Puis il se détend par des mouvements violents.

Il se soulève - comme un mécanisme désordonné - avec les gestes et l'expression désordonnés d'un épileptique. Il rugit. Il brise tout ce qui lui tombe sous la main. Oui, il est capable de tout : tuer quelqu'un, se battre contre lui-même. Et ce, alors que résonne son bien-aimé *Strings of Pearls*.

Tel est le changement humain que la musique peut susciter. Apparemment, dans ce cas, la musique porte en elle un “ethos”, un type de comportement, et plus encore, elle transmet ce type de comportement. Le “message”, dans ce cas, est tout sauf rassurant.

Vue de la structure... Michael Saunders et Peter Newman, deux spécialistes de l'“épilepsie musikogène” (maladie de la chute induite par la musique), s'expliquent.

De tels cas sont étudiés depuis une centaine d'années. Ils sont rares mais tous impressionnants.

Note -- Cf. E.R. 47 (théorie ABC) -- ‘A’ est un morceau de musique (favori). “C” est la maladie qui tombe. La question qui se pose est la suivante : que se passe-t-il en “B” ? Le “B” contient un mystérieux facteur “x”, qui transforme le “A” en un générateur de phénomènes épileptiques d'une nature très grave.

A' est souvent quelque chose comme l'*Ave Maria* de Schubert ou la *Kleine Nachtmusik* de Mozart. Des œuvres, de nature classique et très écoutées par un public planétaire.

Frank Sharbrough, (Mayo Clinic, Rochester, Minnesota), un chercheur, déclare : “Il n'y a rien dans la musique qui génère cette épilepsie qui offre une quelconque explication.

Quel est, par exemple, le lien entre Mozart et sa *Kleine Nachtmusik*, Glenn Miller et son *Strings of Pearls, Think I'm Gonna Fall in Love With You* des Dooley Brothers et l'*Ave Maria* de Schubert ?

Comparaison.

Un enfant de Toronto (Can.) -- Un jour, en écoutant des œuvres classiques avec ses camarades de classe. Il a une crise de folie et tue un de ses camarades de classe.

Sharbrough connaît un patient qui, en réponse à une douzaine d'œuvres musicales (dont celles mentionnées ci-dessus), a été transporté épileptiquement.

a. Jusqu'en janvier 1978, il était un homme normal. Il a écouté sans problème.

b. Soudain, il a une réaction épileptique. On a dû lui mettre une camisole de force car il était convaincu qu'il devait se suicider.

c. Plus tard, c'est pire : il vit maintenant à la clinique Mayo, dans une pièce insonorisée, et lorsqu'il sort, il porte un casque insonorisé. On dit qu'il entend simplement une infirmière qui brasse quelque chose. Il est capable de le tuer !

Une explication physiologique... Saunders, Newman, Sharbrough, ils avouent être perplexes -- peut-être se passe-t-il quelque chose dans cette partie du cerveau qui "interprète" les sons -- "Mais nous ne savons toujours rien.

Note -- "La musique adoucit les mœurs" n'est donc évidemment pas toujours vrai (jugement restrictif).

Encore une comparaison... J.-P. Regimbal, O.S.S.T., et une équipe de collaborateurs, *Le Rock 'N Roll (Viol de la conscience par les messages subliminaux)*, Sherbrooke (Québec, Can.), Ed. Saint-Raphaël, 1983.

Dix-huit cas de suicide, dans la région de Montréal / Granby / Québec, en moins d'un an, chez des jeunes de 15 à 21 ans, ont été étudiés. Un seul facteur revient dans tous les cas : la musique Rock 'N' Roll.

Si cette analyse est correcte, il s'agirait d'une version adoucie de la "folie musikogène". Ce qui en soi est possible, mais difficile à prouver.

Note -- Le groupe d'étude attribue ce phénomène principalement à des "messages" subliminaux incorporés subrepticement dans les phonoplates : "Notre musique est capable de provoquer des sautes d'humeur, des mauvais comportements, voire la révolte et la révolution". C'est ce qu'ont dit les Beatles !

Exemple 67. - Ethos. (291/294)

Commençons par un concept occultiste de base. Non pas que nous considérons cela comme scientifiquement valable - comment pourrait-il en être ainsi dans le cadre de la théorie actuelle de la science ? - mais nous la prenons comme une simple description phénoménale.

Échant. bibliogr.: Sylvaine Charlet, *De la rémanence et ses ambiguïtés*, in Nostra - New Age 1985 : janvier, 2/5.

Voyez ce que dit l'écrivain.

a. Le concept d'"aura" est bien connu des milieux occultistes et même paranormologiques - la "paranormologie" étant l'étude, dans la mesure du possible, de tout ce qui est "occulte" ("bizarre", pas normal mais pas anormal non plus). C'est ce que les êtres vivants et inanimés "rayonnent".

b. Dans les mêmes cercles, on connaît aussi ce qu'on appelle la "forme-pensée" : les pensées, mais aussi tout ce qui s'apparente à l'effet des pensées (mieux : le contenu de la conscience) doué, fondateur, "créateur", de sa propre "aura" ou "rayonnement". Par exemple, les sentiments forts et même faibles, le chagrin et la douleur, le plaisir et la joie ; les actes de volonté (surtout si l'on veut quelque chose intensément) ; les perceptions et les imaginations (là encore, surtout si elles sont fortement chargées de sentiments) ; les sens (idem). Tous ces éléments créent un rayonnement ou une aura.

Tant a. que b. - les auras générales et les auras liées aux contenus de la conscience - ont une caractéristique frappante : rester. On dit aussi "rémanence". Toute forme de destruction des réalités matérielles brutes, auxquelles les auras sont attachées, n'a aucun effet sur les auras elles-mêmes, qui continuent à vivre après la destruction de leurs supports matériels bruts. Nous disons "continuer à vivre" au lieu de "rester". Car les natures poétiques, les âmes d'artistes, -- les hypersensibles, -- les voyants et les voyantes (doués de mantique) et les sourciers, entre autres, perçoivent cette survie.

Elle s'accroche - le mot "s'accroche" est très approprié ici - par exemple aux paysages, où l'on éprouve une impression agréable ou bizarre, -- aux bâtiments, -- aux écrits et aux œuvres (œuvres d'art), -- aux photographies, qui pour les personnes "douées" sont les "porteurs" des auras vivantes.

Note : C'est ce que dit l'auteur, dans l'ensemble. Encore une fois : c'est une occultiste. L'approche "détachée" (E.R. 253) est applicable ici. Ce qui n'empêche pas que, si l'on relit d'ici ce qui a été dit sur l'èthos, tout paraît soudain beaucoup plus compréhensible (même si cela reste indémontrable).

En d'autres termes, bien que non prouvable et simplement postulée, elle éclaire tout ce qui est "èthos". C'est, en toute logique, notre point de vue. Passons maintenant à ce que l'on appelle "le syndrome stendhal".

Échant. bibliogr.: Graziella Magherini, *Le syndrome de Stendhal (Du voyage dans les villes d'art)*, (Ed. Usher), 1990.--

Sigmund Freud (1856/1939 ; fondateur de la psychanalyse) (E.R. 213) visite, en Athéna, l'Acropole : il éprouve un malaise "bizarre".

Henry James (1843/1916 ; frère du penseur-psychologue William James ; - le Pragmatiste) visite Venise. Il est victime d'une étrange indisposition.

Voici quelques célébrités. Mais les voyageurs ordinaires sont de plus en plus nombreux à ressentir des formes analogues de mal-être.

Sentimentalisme et voyages.

Selon Magherini, Laurence Sterne (1713/1768 ; adepte de la philosophie des Lumières de John Locke), avec son *A Sentimental Journey through France and Italy* (récit d'un voyage en 1765, publié en 1768), est le prototype d'un texte qui décrit le voyage comme une expérience existentielle.

Magherini : Le terme "sentimental" (cf. R.E. 257 : "emphatique" ou "émotionnel") comprend a. les émotions fortes qui peuvent survenir et b. les réactions physiques parfois étonnantes. C'est le cas des personnes qui voyagent et qui éprouvent toutes sortes d'émerveillements lorsqu'elles sont absorbées par des œuvres d'art, par exemple.

Note : La structure : "A" est une œuvre d'art (du moins souvent) ; "C" est le malaise profond (dont nous reparlerons plus tard). B' est le facteur inconnu dans le psyché du voyageur qui rend ce que les autres ne soupçonnent même pas, soudainement (généralement en tout cas) extrêmement fort au point de s'effondrer. En d'autres termes, un "èthos" émane d'une œuvre d'art, par exemple ; cet "èthos" reste caché aux masses ; ce même "èthos" touche profondément un certain nombre de "personnes sensibles" (appelons-les ainsi).

Henri Beyle (surnommé "Stendhal" d'après la ville natale - Stendal - de Johan Winckelmann (1717/1768 ; initiateur du culte de l'antiquité, notamment en Allemagne).

Nous sommes, avec Stendhal 1783/1842. Nous sommes, avec son Rome, Naples et Florence et 1817 (deuxième édition en 1826). Dans le sillage de Sterne. -- Florence (...) J'étais déjà dans une sorte de ravissement à l'idée d'être à Florence et en compagnie d'hommes célèbres (...).

En quittant Santa Croce, mon cœur palpitait - à Berlin, on appelle cela “les nerfs” - . La vie m’avait quitté : je pouvais marcher mais avec la peur de tomber “ (Magherini, o.c., 31).

Note - Sommes-nous déjà en train de dire que Stendhal décrit ici la deuxième partie, parce que l’expérience entière est quelque part un peu “maniaque” (“himmelhoch jauchzend”) et puis - soudainement - dépressive (“zum Tode betrübt”).

Franz. - Un tableau (o.c., 53/56).

Un homme de Bavière, ingénieur, issu d’une famille aisée, amateur d’art. Musique incluse. Il est un modèle de ce que les anciens Romains appelaient “curiositas”, littéralement : “curiosité” (intérêt général mais profond).

C’est l’été. Franz est en visite à Florence. Se tient devant les célèbres chefs-d’œuvre d’une galerie. Pendant des heures, il est absorbé par des peintures et des dessins. “La tête et le cœur dans un flamboiement de lumière”.

Ses yeux... Ses sens perçoivent différemment que d’habitude. Il voit des couleurs qu’il n’a jamais vues auparavant ! Il est submergé par la situation. C’est comme si sa vision normale avait été mise hors service : il se sent aveuglé par “une lumière inhabituelle”.

Il ne peut pas s'en empêcher - Il est plus fort que lui. Chaque jour, il retourne à la célèbre galerie. Contrôlé, oui, submergé par une “harmonie des contraires”, c’est-à-dire l’excitation/le rejet. Cependant, il ne se rassasie jamais.

Recherche.- Cela l’intrigue : il veut savoir ce qui se passe avec, voire dans, ces œuvres.

Le “Bacchus” de Caravaggio.

Franz passe en revue ce qui découle de ce travail.

a. Une irrésistible excitation sexuelle le submerge.

b. C’est à la fois agréable... et douloureux.

Il est en sueur. Son cœur bat à son maximum. Il devient complètement indisposé.

Conséquence : Franz cherche un médecin. Ce dernier l’envoie dans un centre pour problèmes mentaux. Il y rencontre le docteur Graziella Magherini, psychiatre et spécialiste d’une maladie bizarre qu’elle appelle le “syndrome de Stendhal”. En l’honneur du célèbre Français qui, dit-elle, a été le premier à décrire ce “syndrome” (comprenez : un ensemble de symptômes). Entre autres, elle a noté que ce ne sont jamais les Italiens qui en souffrent, mais les étrangers, en particulier ceux d’Europe occidentale. Mais pas seulement en Europe occidentale (un Tchèque et un Américain ont vécu la même chose).

Ce que le Dr Magherini ne semble pas connaître, c'est le petit chef-d'œuvre de Nikolai Gogol (1809/1852), *Le Portrait*. Gogol décrit l'effet "bizarre" (on pardonne l'utilisation répétée de ce terme) d'un portrait sur l'âme profonde de ceux qui y sont confrontés de manière plus que superficielle.

Magherini : Isabelle (o.c., 67).

Isabelle est une jeune femme française. Elle est professeur d'éducation artistique. Elle visite Florence avec ses élèves. -- "Vraiment présent" -- Les œuvres d'art dont elle discute avec les élèves sont des peintures, des portraits de célébrités ou des autoportraits d'artistes. Des gens qui sont morts depuis longtemps. Mais ce qui la frappe, c'est que les personnages représentés sont, pour ainsi dire, "réellement présents".

Malaise -- Soudain, elle est saisie : certains tableaux la dégoûtent. De plus, elle veut les détruire ! Cette envie de détruire est si forte qu'elle est horrifiée par elle-même. Mais elle se contrôle. Le résultat est un fort sentiment d'excitation qui dure. Et un ... dejection. Et une phobie.

Magherini : Sally (o.c., 63/65).

Sally est née et a grandi à New York. Dans une famille italienne dont les arrière-grands-parents sont nés aux États-Unis. Elle fait partie de la classe moyenne américaine de New York, avec une formation universitaire.

De Paris, elle est arrivée à Florence. -- Quand elle était dans sa chambre d'hôtel, elle a éclaté en sanglots. Incessamment, compulsivement, elle a pleuré. "Comme un petit enfant.

Magherini : "La cause de tout cela - si on l'entend raconter - est cette chambre d'hôtel sur l'Arno. Un lieu qui évoque en elle - semble-t-il - des expériences douloureuses. Il est vrai que cette chambre est avant tout un lieu de séjour, comme la chambre de l'hôtel de Paris. Mais c'est plus que cela : c'est une sorte de "musée" : austère, vieux, surpeuplé, avec des reproductions de chefs-d'œuvre florentins (...)"

Maintenant, relisez l'introduction sur les auras. Bien que l'hypothèse aurique n'ait pas de valeur scientifique stricte, il n'en reste pas moins que, si l'on met en avant cette hypothèse aurique, les faits établis par le psychiatre Magherini deviennent soudain beaucoup plus compréhensibles.

Eh bien, une "hypothèse" n'est réellement une "hypothèse" que dans la mesure où elle "a un sens", c'est-à-dire qu'elle "explique".

Echantillon 68.-- Théorie comportementale (“ethos”).

Échant. bibliogr.: J. Pfeiffer, srsg., *Kantbrevier*, Hamburg, s.d., 339 (n° 788)

Kant, le grand illuminé allemand et en même temps critique des Lumières, était quelque part convaincu du “mal radical” en l’homme.-- Cela décide de l’“éthos” et de son influence.

I. Kant (1724/1804) se réfère dans un texte à la thèse de J.J. Rousseau (1712/ 1778), connue par la formule “retour à la nature”. Kant : “Rousseau ne voulait pas fondamentalement que l’homme retourne à l’état de nature, mais il voulait que - du niveau de culture où il se trouve actuellement - il y jette un regard en arrière.

Le postulat de Rousseau était : “L’homme est bon par nature”. Dans ce cas, la “nature” est comprise comme une “nature héritée”, mais de manière négative. En particulier : l’homme - de son propre chef et intentionnellement - n’est pas mauvais. Mais il court le risque d’être infecté et corrompu par des dirigeants et des parangons maléfiques ou maladroits.

Mais comme il faut pour cela des hommes de bien, qui doivent à leur tour être éduqués, et qu’il n’y a pas un seul d’entre eux qui ne porte pas en lui - de façon congénitale ou acquise - la dépravation, le problème de l’éducation de la conscience reste entier. En effet, un mauvais penchant propre à notre génération est rejeté par la raison humaine générale, et dans certains cas freiné, mais non éradiqué”.

Note.-- a. Kant, en tant que rationaliste des Lumières, croit en une raison humaine (d’où le nom de “Rationalisme”) qui est “générale”, c’est-à-dire en principe présente chez tout être humain et susceptible d’un développement ultérieur (appelé “Lumières”).

b. Kant n’est cependant pas un optimiste inconditionnel (comme plus d’un Illuminateur) : il voit clairement “une tendance mauvaise” pour laquelle la raison (désapprobatrice) ne suffit pas à s’en débarrasser.

Kant applique cette double vision à l’éducation : l’aura des éducateurs et des dirigeants, etc. est intrinsèquement (de l’intérieur) corrompue, du moins en partie, en raison de la corruption latente ou manifeste de chaque être humain.

Note.-- E. Van Elsacker/M. Wijnants, *Dossier.-- Tinkering with your personal charisma*, in : *Elga* 56 (1992 : avril), 30/44, tente de donner des “conseils pratiques” pour actualiser l’“éthos” et renforcer le charisme personnel. Bien ! Mais dans des limites bien définies, ce que Kant, entre autres, a souligné.